TOME XVIII. N° 9 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er AOUT 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Catholiques et l'idée laïque en France

depuis les origines de la République

ENTRE toutes les conséquences dangereuses des élections du 11 mai, l'échec subi par les catholiques devant le pays légal apparaît comme l'une des plus graves. Ce doit être aussi l'une des plus déconcertantes pour qui, n'ayant pas suivi le détail des événements, songe à tout ce que le catholicisme semblait en voie de regagner en France depuis environ quinze ans. Comment sera-t-il possible de réparer ce qui s'est produit? Il faut d'abord s'appliquer à le bien comprendre ; des diverses légendes qui ont été lancées, il faut avant tout dégager la réalité des faits.

La pire des illusions serait de se dissimuler l'étendue de la défaite. Elle est à peu près totale, et les catholiques français n'en ont pas connu d'équivalente depuis 1898 et 1902. D'une part ont été écartés du Parlement quelques hommes dont la méthode était de combattre ouvertement les lois laïques, et dans leur application, et dans leurs principes. D'autre part ont été ruinés, par la débâcle du poincarisme, les calculs de ceux qui jugeaient habile de viser plutôt la

réélection de l'ancienne majorité, dont ils attendaient, à défaut de mieux, le maintien de ce qui était acquis. Une majorité anticléricale a été élue, la suppression de l'ambassade du Vatican, la reprise des hostilités contre les congrégations, ont été les premiers articles du nouveau programme, les seuls qui pouvaient établir l'accord de partis d'ailleurs opposés entre eux. Ce qui n'a pas empêché plusieurs élus des catholiques de rallier aussitôt, par les glissements si connus en pareil cas, la majorité dont ils voulaient être. Et, parmi les autres élus des catholiques, pas un orateur capable de tenir tête aux meneurs anticléricaux.

Comment tout cela s'est-il passé? Que les espérances fondées sur la réélection de l'ancienne majorité ne se soient pas réalisées, cela s'explique sans doute sans trop de peine. Il y avait d'abord de fortes chances pour que la nouvelle Chambre, à la supposer conforme aux vœux de M. Poincaré lui-même, se trouvât orientée beaucoup plus à gauche que la précédente : les instructions données par les préfets n'avaient rien de mystérieux. Il y avait ensuite des chances encore plus fortes pour que les intentions connues du ministère fussent dépassées par l'événement. Quand on prétend conserver une majorité, — même et surtout quand on veut la nuancer, — on n'attend pas la veille des élections pour augmenter, avec tous les impôts, les tarifs de chemins de fer, et surtout pour menacer de suppressions ou de réductions d'emplois huit cent mille fonctionnaires. Le cartel des gauches n'a jamais reculé devant les excitations et les promesses démagogiques : c'était, pour lui, un jeu de rallier tant de mécontents. M. Poincaré a paru surpris du résultat. Mais comment cette surprise a-t-elle pu être partagée? Comment tant de catholiques ont-ils pu jouer sur une seule carte — pour eux deux fois douteuse, — tout le statut du catholicisme au cours de la nouvelle législature?

Quelques illusions qu'on se fît sur les chances d'une manœuvre aussi aventurée, la plus simple prudence aurait voulu, semble-t-il, pourvoir à l'hypothèse où le but serait manqué. En présence d'une majorité nettement anticléricale, quels hommes pouvaient le plus utilement représenter les catholiques au Parlement? Ceux-là sans doute qui se montraient disposés à combattre ouvertement les lois laïques et leurs auteurs. Que l'on se soit parfaitement trompé sur la possibilité de renvoyer au Palais-Bourbon

une nouvelle Chambre bleu-horizon, cela paraît déjà assez extraordinaire. Mais, ce calcul eût-il abouti, on ne distingue pas, à première vue, l'intérêt qu'il pouvait y avoir à exclure des hommes d'énergie qui ont fait leurs preuves, et dont le concours, en ce cas, eût à tout le moins permis d'étendre les avantages obtenus. A plus forte raison la présence au Parlement d'un Léon Daudet, d'un Bernard de Vesins, d'un Charles Le Goffic, aurait-elle dû paraître indispensable dans l'autre cas, facile à prévoir, et qui s'est réalisé, où ne pourrait être question que de repousser les nouveaux assauts de l'anticléricalisme militant.

Le fait est pourtant qu'une campagne des plus actives a été menée dans les quatre circonscriptions de la Seine, pour concentrer la totalité des suffrages catholiques sur des candidats qui, sans même s'accorder avec la pensée de M. Raymond Poincaré, représentaient la majorité de l'ancienne Chambre. Pour contre-balancer les diverses forces de gauche et tous les mécontentements — légitimes ou non — que cette majorité avait fédérés contre elle, on s'ingénia seulement à mobiliser l'effectif complet, pourtant si insuffisant, des voix sur lesquelles on pouvait agir. Les manœuvres les plus étranges, conduites dans ce chimérique dessein, ont paru bonnes et licites. En dépit des instructions données par Rome et par la plus grande partie de l'épiscopat français, et au mépris des enseignements exprès du catéchisme, on ne craignit point d'intéresser la conscience de catholiques à voter pour des candidats qui — sans parler de ceux qui étaient francs-maçons ou juifs — se refusaient tous à mettre en question les lois laïques. On alla plus loin, et l'on s'efforça de disqualifier comme « dissidents » — dissidents par rapport à quoi, c'est ce qu'on ne précisait pas toujours, — ceux qui, dans le même temps, faisaient acclamer, dans les réunions de beaucoup les plus nombreuses de toute la campagne électorale, l'idée d'une guerre active à ces lois de ruine et de folie.

A quatre jours des élections, — il suffit de consulter là-dessus les grands journaux d'informations, — le succès de plusieurs de ces « dissidents » parisiens était partout déclaré certain. Tout fut arrêté en quarante-huit heures. Des notes menteuses avaient paru dans les divers journaux modérés ou libéraux qui, jusque-là, s'étaient contentés de taire la campagne qui les gênait. Des instructions données dans le

diocèse de Versailles pour un cas particulier étaient hardiment opposées dans le diocèse de Paris à des instructions très différentes. Un académicien catholique, à qui le talent, les services rendus, ont donné de l'autorité, crut pouvoir appuyer toute la campagne, non seulement par des consultations publiques, auxquelles il était facile de répondre, mais par des circulaires privées, exclusivement envoyées à domicile. On a même pu faire entrer en ligne des autorités ecclésiastiques, auxquelles, évidemment, l'on avait eu soin de n'en pas demander la permission. Des mots d'ordre ont circulé, dont la source seule restait secrète. En fait, nombre de catholiques ont été pressés, en tant que tels, de ne pas voter pour les candidats qui se prononçaient contre les lois laïques ; ils devaient préférer à l'élection de ces candidats le succès complet des listes adverses ; ils ne devaient rayer de ces listes aucun nom de juif, aucun nom de franc-maçon. La besogne a été bien faite, les consignes bien données ; on a vu le résultat.

Une manœuvre en elle-même aussi paradoxale, aussi fâcheuse dans ses procédés, aussi nuisible par ses effets, a-t-elle été dictée par une aberration momentanée, ou par les entraînements imprévus des passions électorales? Elle révélerait seulement, avec beaucoup d'étourderie, un faible sentiment des devoirs créés par une situation grave. Les faits obligent à constater qu'il s'agit de bien autre chose. Si malencontreuse et si peu raisonnée qu'elle ait dû paraître, la méthode suivie n'était pas tout entière organisée à la dernière heure. Et c'est au contraire de longue date qu'on en avait formulé les principes essentiels, et préparé l'application.

Dès le milieu de l'année 1923, on voyait circuler dans le monde ecclésiastique un long Mémoire, établi pour guider l'attitude des catholiques aux élections. Les conclusions de ce travail sont toutes favorables, sinon aux procédés, du moins à la méthode qui vient d'être décrite. A relire le Mémoire après les élections, on y reconnaît un véritable plan stratégique, au cours duquel, — l'échec compris, sinon les moyens de le limiter, — toute chose a été prévue. De plus, et c'est pour nous l'intérêt majeur de ce document, on y trouve exposées au long les raisons bonnes ou mauvaises de la politique qu'il préconise. Les directions tracées ont été suivies de point en point. L'échec est-il venu de

circonstances inattendues, ou de fautes que des tiers auraient commises? Avec le plan qui avait été conçu, nous connaissons les motifs sur lesquels il était fondé. Le lecteur va être à même de voir si les véritables causes de l'échec n'ont pas été dans l'erreur qui viciait la méthode même.

I

L'auteur du Mémoire affirme quelque part la volonté d'écarter une « politique outrancière » qui, d'après lui, « souhaiterait pour l'Église de France la continuation ou même l'aggravation du régime rigoureux d'avant-guerre, dans l'espérance que de l'excès même du mal sortira à la longue un plus grand bien ». Nous ignorons s'il existe des catholiques assez « outranciers », ou assez naïfs, pour former de pareils calculs. Le donner à supposer sans en être sûr serait montrer plus de passion que de sérieux et de bonne foi : admettons qu'il y ait de ces catholiques, et grand bien leur fasse ! Nous ne pouvons, quant à nous, que nous trouver en plein accord avec ceux qui entendent voir « la France telle qu'elle est », ne rien demander « d'impossible », et réclamer de qui prétend orienter l'effort catholique « un sens très réaliste, très averti, des multiples conditions d'ordre religieux, économique et social » dans lesquels se posent les problèmes qu'il faut résoudre. Pour nous, comme pour l'auteur du Mémoire, un Parlement hostile à l'Église est un grand malheur ; pour nous, comme pour lui, le premier devoir était, à la veille des élections, « de ne rien négliger pour assurer la composition, aussi bonne qu'il est pratiquement possible, de la Chambre de 1924 ». Est-ce à dire que, pour autant, et même au lendemain d'un complet échec, nous devions approuver la méthode qui a été suivie?

Cette méthode consistait essentiellement à maintenir des alliances nouées depuis cinq ans. Ces alliances n'avaient-elles pas donné des résultats incontestables, la reprise des relations avec le Saint-Siège, l'établissement d'un statut acceptable pour les Églises de France, certaines concessions de fait accordées aux congrégations (1)? Ne semblait-il pas « peut-être possible », à quelques-uns, d'amorcer même « une

(1) Surtout aux Missions d'Orient, et grâce à l'action persévérante de Barrès.

conversation discrète » sur la loi de 1904, et de conduire « doucement, progressivement », la majorité des républicains de gauche à la révision de cette loi, déclarée, dès 1903, par Waldeck-Rousseau lui-même, contraire à tous les principes républicains? Ce qui est « sûr » — à en croire le Mémoire — c'est qu'à « modérer leurs impatiences », à éviter les « revendications exagérées et inopportunes », les catholiques de France devaient gagner « la confiance et la sympathie de la plus grande partie des républicains de gauche ». Et, le jour où ces républicains auraient pris la responsabilité d'un vote favorable au rétablissement de l'ambassade du Vatican et aux congrégations missionnaires et charitables, si d'autre part la question du Statut de l'Église était résolue par l'établissement d'associations diocésaines approuvées par le Saint-Siège, ce jour-là la coupure se ferait définitivement entre les républicains modérés et les radicaux impénitents. L'extension du bloc des gauches et la formation de certaines « unions républicaines » où l'on voit, depuis quelque temps, des républicains affiliés au parti de M. Jonnart « se concentrer » avec des radicaux serait rendue impossible. La concentration, au lieu de se faire sur les frontières de gauche du parti républicain démocratique et social, se ferait sur ses frontières de droite, et il était infiniment probable que, dans ces conditions, les élections de 1924 renouvelleraient au plus grand avantage des catholiques français la victoire de 1919.

Telles étant les perspectives que l'on faisait briller devant les catholiques, pourquoi l'événement a-t-il si complètement démenti les « probabilités infinies » que l'on escomptait? L'hypothèse qui s'est réalisée n'était certes pas exclue ; non que la politique préconisée parût le moins du monde chimérique en elle-même, mais parce que l'on se demandait si les fautes de quelques-uns n'allaient pas la compromettre.

La situation générale apparaissait sans doute fort différente de celle de 1919 ; on ne retrouvait plus « l'atmosphère de contentement et de confiance », le « désir général de rapprochement » qui avaient suivi la paix victorieuse ; on n'ignorait pas que, les difficultés extérieures et financières ne cessant de multiplier le nombre des mécontents, les élections municipales, cantonales et sénatoriales de novembre 1919 à janvier 1920 avaient déjà marqué « une réaction du corps électoral en faveur des partis de gauche », laquelle s'était encore accentuée depuis 1920. On ne se refu-

sait aucunement à constater que les circonstances étaient devenues moins favorables aux « députés de la majorité ». Mais on en concluait simplement, sans se demander si la même politique restait possible, que l'union importait davantage encore, et que « les catholiques commettraient une faute irréparable s'ils empêchaient, par des revendications exagérées et inopportunes, le renouvellement des accords qui avaient permis l'union du Bloc national républicain ».

Or, il se trouvait à la base de ces accords, du côté des catholiques, un « engagement » de « ne pas recommencer, quant à présent, le combat contre la laïcité » et particulièrement contre « l'école neutre, qui existe depuis un demi-siècle, et à laquelle se sont habituées les masses populaires ». Puisqu'on avait su pousser la conciliation « jusqu'à l'acceptation du fait de laïcité », cela « n'impliquait pas, évidemment, une adhésion de conscience aux principes dont ce fait est l'expression », mais il importait beaucoup de ne pas « rouvrir la discussion sur les lois laïques, particulièrement sur la loi scolaire ». En votant pour le rétablissement de l'ambassade auprès du Saint-Siège, en appliquant la législation laïque « avec tout le libéralisme dont elle est susceptible », les républicains de gauche avaient tenu, quant à eux, les seuls engagements qui leur eussent été demandés. Il ne fallait pas leur donner lieu de considérer, même « avec plus ou moins de bonne foi », que les catholiques s'apprêtaient à rompre la trêve conclue ». C'est, d'après l'auteur du Mémoire, l' « émotion » que l'on a donnée aux républicains de gauche, qui a éloigné « de leur aile droite » les républicains de gauche du parti Jonnart et les « radicaux modérés » dont « la confiance et la sympathie » étaient indispensables et semblaient acquises. Par qui donc avaient pu être commises des fautes assez lourdes pour compromettre ainsi toute l'œuvre « intelligente et loyale » conduite avec tant de prudente sagesse depuis cinq ans?

Ce n'est évidemment pas par l'aile droite des modérés, par ces groupes parlementaires qui, « à tort ou à raison, sont considérés comme les représentants les plus autorisés du catholicisme français ». Il y a chez les élus catholiques et libéraux trop de clairvoyance pour que la Chambre ne soit « à l'abri des aventures de ce genre ». C'est tout au plus si quelques députés appartenant soit aux « indépendants »,

soit à la « fraction de droite » de l'Entente républicaine, ont cru pouvoir déposer un amendement qui demandait « l'octroi de subventions, dans les établissements secondaires privés, aux enfants de familles nécessiteuses ». Bien que la revendication, d'ailleurs « d'une portée très limitée », fût « d'une justice éclatante », « l'impression produite sur la majorité parlementaire n'a pas été heureuse ». Elle aura sans doute contribué à mettre M. Jonnart et ses amis « de mauvaise humeur ». Mais cette mauvaise humeur eût été moins exaspérée si les imprudences n'avaient été poussées beaucoup plus loin par des « catholiques impatients et sans mandat » qui, en dehors du Parlement, mènent des campagnes « inopportunes », soit pour la répartition proportionnelle scolaire, soit contre tout l'ensemble des lois laïques. De toutes les circonstances défavorables qu'on distinguait à la veille des élections, il n'en est qu'une (les impatiences de « certaines organisations extra-parlementaires ») dont l'auteur du Mémoire affirme qu'elle pourrait bien « tout compromettre à l'heure décisive ».

Si discutable que pût être le pronostic, — et nous nous réservons de le discuter plus loin, — il donne bien, ce que nous cherchions tout à l'heure, la clef de tout ce qui a été fait par des catholiques pendant la dernière période électorale, pour étouffer d'abord le succès trop bruyant des nouvelles campagnes menées contre les lois laïques, ensuite pour empêcher d'entrer au Parlement les auteurs de ces campagnes, jugées seulement propres à compromettre une politique plus sage, plus discrète, plus féconde. Elles étaient prévues et redoutées, dès 1923, par les inspirateurs de cette politique ; elles étaient rattachées par eux à tout « un demi-siècle de fausses manœuvres et de batailles perdues », à l'ardeur inconsidérée de ces « *zelanti* dangereux qui, jadis, contrarièrent si malheureusement les directions de Léon XIII », et qui, depuis lors, « semblent n'avoir rien appris, ni rien oublié ». Et c'est pourquoi l'auteur du Mémoire a cru devoir rechercher « dans l'histoire des luttes électorales de la troisième République » l'origine de ces « partis pris », de ces « illusions » dont « plusieurs » n'ont pas été « corrigés par les leçons répétées des événements » ; la politique de ces obstinés n'a-t-elle pas toujours consisté à « tout réclamer, au risque de ne rien obtenir », et à « perdre, par surcroît, ce que l'on possède encore »? N'est-ce pas ainsi

qu'on les a vus, pendant cinquante ans, faire échouer l'effort des « hommes de bonne volonté » qui, par une politique « plus modeste, mais plus prudente et plus efficace », savent viser exclusivement « les résultats possibles », et « ne poussent en avant qu'après avoir pesé les chances et les risques »?

On le voit, si les « hommes de bonne volonté », malgré leur prudence et leur modération, n'ont pu, en fait, nous épargner le malheur d'avoir en 1924 un Parlement hostile à l'Église, ce n'est pas que leur plan d'action eût été arrêté à la légère. Peut-être eût-il moins complètement échoué si l'on eût de plus près « pesé les chances et les risques ». Encore les directions adoptées ne reposaient-elles sur rien de moins que l'interprétation de cinquante années d'histoire. Il paraît seulement permis de se demander si cette interprétation était juste en elle-même. Que des erreurs de calcul aient été commises pendant ces cinquante années, ou que ceux qui se sont trompés aient « toujours refusé d'entendre la leçon des événements », nous ne nous proposons d'exclure *a priori* aucune de ces formules. Nous allons simplement rechercher si elles s'appliquent, et à qui.

II

L'idée maîtresse de la thèse historique à laquelle nous arrivons, pour l'examiner, c'est que l'anticléricalisme ne se serait jamais développé en France, pendant les cinquante dernières années, sans les revendications excessives ou prématurées des catholiques. Non, certes, qu'à l'origine les catholiques aient eu à prendre position d'intransigeance ou à protester plus ou moins opportunément contre un « fait de laïcité » dont on ne concevait même pas alors qu'il pût jamais entrer « dans les mœurs ». Mais la faute alléguée est autrement grave, puisque les premières en date des revendications incriminées étaient, nous dit-on, d'ordre politique, et puisqu'elles seules auraient conduit à l'anticléricalisme une fraction toujours grandissante de « la masse », de « la foule », du « peuple des villes et des campagnes ». Oui, « dans les premiers temps de la République », il n'y aurait eu, « pour songer à faire de la législation républicaine l'auxiliaire de la libre pensée et de l'irréligion », « que quelques-uns des chefs du parti républicain ». Et « si, à cette époque,

les catholiques s'étaient loyalement ralliés au nouveau régime, jamais leurs adversaires ne fussent parvenus à la réalisation de ce dessein sectaire ». Si « les majorités électorales » ont pu être amenées à « ratifier les lois laïques », c'est uniquement parce qu'elles étaient « irritées de l'opposition des catholiques au régime ». Si les lois laïques ont ensuite été maintenues et aggravées, c'est que les catholiques n'ont pas voulu renoncer à cette opposition d'ailleurs vaine : « Comme ils attaquaient à la fois la République et les lois laïques, les unissant dans une même réprobation, les républicains les unirent dans la même défense et dans la même fidélité. »

C'est ainsi que, dès 1875, dès la dissolution de l'Assemblée Nationale, la cause du catholicisme français était déjà gravement compromise, « les fidèles ayant manifesté, sur tous les terrains et de toutes les manières, leurs préférences marquées, parfois passionnées, pour les représentants des partis antirépublicains ». Après la dissolution de la Chambre républicaine de 1876, les élections d'octobre 1877 sont « un désastre » pour les conservateurs. Et du premier coup « l'imprudence des catholiques qui, depuis l'avènement du nouveau régime, n'avaient perdu aucune occasion de solidariser la cause religieuse avec celle des partis de droite, avait implanté profondément dans l'esprit des masses l'anticléricalisme ». Les catholiques ayant toujours et partout fait bloc sur les candidats ennemis du régime, les adversaires de l'Église la dénoncèrent « comme un État dans l'État qu'il fallait réduire à l'impuissance ». Ils déclaraient n'en pas vouloir à la religion elle-même, mais seulement à l'organisation cléricale qui se sert de la religion pour peser sur les consciences, et qui met l'influence de l'Église et toutes ses œuvres au service des ennemis du régime. « Les faits semblaient donner raison aux sectaires anticléricaux », et c'est pour avoir laissé « la religion servir de tremplin aux adversaires du régime » que les catholiques ont dû, de 1877 à 1914, « prendre leur part de toutes les défaites subies par la réaction antirépublicaine ».

Les partis de droite s'étant fait battre aux élections de 1881, puis, malgré un premier tour favorable, et malgré le scrutin de liste, aux élections de 1885, les catholiques n'auraient-ils pu conclure que l'expérience était « décisive », et que la « politique d'opposition » avait échoué? Nombre

d'entre eux ne laissaient pas de s'enrôler, trois ans après, dans le boulangisme, ce qui revenait à se déclarer une fois de plus « contre le régime légal du pays », et ce qui, après la fuite en Belgique de Boulanger, affermit « le pays » dans « sa conviction », — savoir « que les catholiques français n'avaient rien perdu de leurs espérances antirépublicaines ». Aussi, aux élections de septembre-octobre 1889, la majorité à la Chambre restait-elle à peu près la même : 366 « républicains » contre 200 « conservateurs » ou « nationalistes », ces derniers, au nombre d'une trentaine, restés fidèles au programme boulangiste. Quelle situation allait être faite aux catholiques par une Chambre ainsi composée?

L'anticléricalisme parlementaire avait, au cours de ces dix années, « déjà commencé » son œuvre législative. La loi autorisant le divorce est du 17 juillet 1884; les lois organisant l'enseignement primaire laïque sont du 20 mars 1882 et du 30 octobre 1886, et c'est une loi du 16 juillet 1889 qui a astreint les séminaristes au service militaire. Enfin la laïcisation des hôpitaux s'est régulièrement poursuivie depuis 1878 ». Telles étaient déjà « les mesures d'exception » dont l'Église subissait « la meurtrissure », et que « la masse française » avait acceptées parce qu'elle y voyait « des lois de représailles et de défense républicaine ». Si belle que la partie eût été faite aux « adversaires de la religion », il faut reconnaître, « cependant », que, durant cette période, « exception faite des fameux décrets de Jules Ferry, édictés en 1880 contre les congrégations non autorisées, la liberté d'enseignement est encore intacte ». Une tolérance de fait est d'ailleurs accordée depuis quelques années à bien des congréganistes qui, revenus malgré les décrets Ferry, enseignent librement dans des écoles catholiques; et la grande majorité du parti républicain reste favorable au Concordat. Aussi voit-on se dessiner, de 1890 à 1892, à côté de la politique même du Ralliement, telle que va la définir la lettre pontificale du 16 février 1892, une autre politique, bien différente : celle même qu'ont préconisée, après l'auteur du Mémoire, les organisateurs de la défaite du 11 mai 1924.

Le pape Léon XIII ayant invité les catholiques français à se rallier à la République, un certain nombre d'entre eux, avec le comte Albert de Mun et M. Jacques Piou, annoncèrent aussitôt leur résolution « de se placer désormais, en

tant que défenseurs des libertés religieuses, sur le terrain des institutions républicaines ». Si cet exemple eût été suivi, nous déclare-t-on, « l'anticléricalisme n'eût pas tardé à perdre de son influence ». Mais, ajoute-t-on, « les troupes ne suivirent pas, ou suivirent mal ». Et l'on ne fait pas seulement grief à celles de ces troupes qui entendaient rester fidèles, dans une question qui regardait avant tout la France, à une cause qu'elles jugeaient liée à la cause même du pays. On se plaint aussi qu' « un de nos grands journaux religieux, particulièrement influent auprès du clergé, » ait laissé de côté « l'adhésion loyale au régime républicain voulue par le pape », et préconisé seulement « l'union des catholiques sur le terrain des revendications religieuses ». Ainsi se forma « une sorte de parti catholique, sans couleur politique », dans lequel les monarchistes purent « entrer en masse, exactement de la même manière qu'ils s'étaient groupés en 1885, dans les cadres de l'Union conservatrice ». Cela devait avoir l'inconvénient d'ajouter aux complications qui firent manquer « l'occasion et l'heure opportune ». D'abord, en effet, l'imprudence de se laisser voir « en compagnie de monarchistes » suffit pour faire considérer « les plus honnêtes gens » comme « de simples réactionnaires » ; aussi une tactique vraiment prudente ne doit-elle pas seulement se garder de combattre « l'idée républicaine » ou « la forme républicaine » : elle doit encore éviter « toute compromission », et jusqu'à la simple apparence d'une entente, fût-ce en vue de l'objet le mieux défini, le plus limité, le moins subversif, avec les « partis de droite ». Mais ce n'est pas tout, et même alors que les catholiques les plus opposés aux « anciens partis » se sentiraient pleinement à l'abri des compromissions de cette sorte, ils devraient toujours considérer que les lois laïques « les plus anciennes » et « notamment la loi scolaire » sont maintenant « entrées dans les mœurs », et que ces lois, « aux yeux des peuples des villes et des campagnes », font désormais « partie intégrante du patrimoine républicain » : à les mettre en cause, on se rend aussitôt « suspect aux partis de gauche ».

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver aux catholiques pendant les années qui suivirent les instructions données par Léon XIII. Les circonstances étaient pourtant devenues très favorables. La politique du Ralliement ne pouvait sans doute immédiatement porter ses fruits ; et la majorité élue

en 1893 était encore plus opposée que les précédentes aux conservateurs et aux catholiques. Mais les scandales du Panama avaient eu pour principal effet d'introduire au Parlement un afflux important de radicaux socialistes et de révolutionnaires. D'autre part, la droite était réduite à si peu de représentants qu'on pouvait la tenir pour « quantité négligeable ». Aussi Jules Ferry en venait-il à déclarer que « le péril » était désormais « à gauche ». Aussi, dès le début de la nouvelle législature, Eugène Spuller, ancien ami intime de Gambetta, pouvait-il proclamer, à la tribune de la Chambre, la nécessité d'un « esprit nouveau » qui devait « remplacer dans les rapports de la République et de l'Église l'ancien esprit de méfiance et d'hostilité ». Après l'assassinat de Sadi-Carnot, après la présidence du modéré Casimir-Perier, le modéré Félix Faure, le ministère Bourgeois tombé, appelait aux affaires M. Méline, qui constituait aussitôt un ministère appuyé sur le centre et la droite du Parlement. Dans ces conditions (et les Waldeck-Rousseau, les Barthou, les Poincaré se trouvant à divers titres les principaux arbitres du régime), comment les choses pouvaient-elles ne pas tourner enfin au mieux, sinon des intérêts catholiques, au moins de ce que l'auteur du Mémoire appelle plus modestement « la paix religieuse »?

C'est uniquement, si nous l'en croyons, par la faute de « quelques réactionnaires intransigeants », de certains « organes religieux, très répandus dans les presbytères et les milieux dévots », lesquels auraient voulu, « sans plus attendre, l'abrogation des lois sur l'école et sur le divorce ». Ils ne voulurent pas voir que, si le gouvernement continuait « à laïciser progressivement le personnel enseignant des écoles de l'État », c'est qu'il y était « obligé » par « le mécanisme de la loi scolaire » ; ni que, si « M. Méline affirmait, de temps en temps, son attachement aux lois de la République », c'était « pour retenir l'aile gauche à sa majorité modérée » ; — ni enfin qu'il aurait suffi de prolonger la « trêve » pour « créer, au bout d'un certain temps, une atmosphère sympathique aux revendications religieuses, et lentement, mais sûrement, ouvrir la voie aux amendements nécessaires. Selon l'auteur du Mémoire, les catholiques auraient dû « prendre au sérieux » un pareil « apaisement ».

La plupart n'y songèrent pas et c'est en vain que, pour les élections de 1898, M. Étienne Lamy s'efforça de réunir

« tous les catholiques » sur un programme qui, « de toute évidence, ne devait tendre qu'à la défaite des radicaux, au renforcement de la majorité modérée de M. Méline. Homme du centre, écrivain estimé, catholique respecté de tous, M. Lamy avait, par surcroît, le prestige qui s'attache à « un républicain authentique, un de ceux qui avaient lutté en 1877 avec Gambetta contre les hommes du 16 Mai ». Comment un programme ainsi présenté, d'ailleurs pur de toute « revendication inopportune », n'aurait-il pas désarmé toutes les suspicions des gauches? Les catholiques ne crurent pourtant pas devoir observer vis-à-vis de M. Lamy « la discipline » qui était exigée « par les circonstances ». Au moins « dans un trop grand nombre de départements », ils préférèrent suivre « les inspirations du journal *la Croix* », exiger des candidats modérés des engagements auxquels ils ne pouvaient consentir « sous peine d'être abandonnés par leurs électeurs de gauche », après quoi « on leur opposa des candidats de droite, ou l'on fit aux électeurs catholiques une obligation de conscience de l'abstention ». Ainsi, et non autrement, échoua tout le plan de M. Lamy : 62 radicaux de plus entrèrent à la Chambre de 1898, et M. Méline, ne disposant plus que d'une majorité insuffisante, « comprit » qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

« Une fois de plus, et pour les mêmes errements, les catholiques français avaient perdu la partie. La politique d'apaisement avait vécu. » Nous sommes en 1898, et il ne semble pas qu'à une telle époque « les mêmes errements » puissent consister, pour des catholiques, à voter pour des candidats ennemis du régime, et à maintenir, opportunément ou non, telle ou telle revendication d'ordre religieux. Mais pour l'auteur du Mémoire, c'est tout un, et nous avons vu pourquoi. Est-ce à dire que « le manque de discipline » des catholiques vis-à-vis de M. Lamy soit l'unique ou la principale cause du déplacement de majorité qui s'est produit en 1898? Le plus fort de la lutte se passait cette année-là sur un plan assez différent, l'affaire Dreyfus étant engagée depuis la fin de 1897. Aussi bien aurait-elle été l'occasion de nouvelles fautes lourdes, toujours commises par les mêmes catholiques. Le plus grand nombre d'entre eux ne s'est-il pas « ouvertement » associé à la campagne antidreyfusienne ? Il ne fallait rien de moins, mais rien de plus, pour rejeter Waldeck-Rousseau « dans le camp des anticléricaux ». C'est

de cette attitude des catholiques antidreyfusiens que « se vengera, sur les congrégations religieuses, l'ancien défenseur de la politique d'apaisement ». C'est pourquoi ce grand libéral va si passionnément dénoncer « les moines d'affaires », les « moines ligueurs », le « milliard des congrégations ». C'est pourquoi il préparera les élections anticléricales de 1902; après quoi, M. Combes prendra sa place pour réaliser « intégralement » ou « presque » — ne faut-il pas garder toujours quelque chose pour l'avenir? — « le reste du programme maçonnique : interdiction de l'enseignement congréganiste, suppression de l'ambassade du Vatican, dénonciation du Concordat ».

Le « patrimoine républicain » s'enrichissait ainsi, aux yeux des masses électorales, de nouvelles « lois intangibles » auxquelles devait souscrire quiconque voudrait n'être pas suspect « d'attachement aux anciens partis ». Les catholiques républicains, bien que « peu nombreux », n'en continuaient pas moins leur propagande. Et, derrière eux, « toute une partie de la jeunesse catholique française et du jeune clergé », instruite, ou croyant l'être, « des causes de tant d'échecs », « se ralliait ouvertement à la République ». Mais ce mouvement « avait été si lent » et « son accomplissement venait si tard » qu'après la chute de M. Combes, et de 1905 à 1914, il a été « impossible de regagner la moindre parcelle du terrain perdu ». Tous les républicains modérés n'avaient pourtant pas suivi Waldeck-Rousseau « dans son évolution vers la gauche » (1), et l'opposition comprenait, même sous le ministère Combes, à côté des conservateurs et des catholiques, « des républicains d'origine, libres penseurs pour la plupart, mais sincèrement respectueux des libertés religieuses ». La loi de 1905, organisant la séparation de l'Église et de l'État, « troubla un moment l'opinion républicaine »; une importante fraction du parti républicain modéré « la combattit avec courage ». Cela n'empêcha pas « l'idée laïque » de se confondre de plus en plus, « dans l'esprit populaire », avec « l'idée républicaine ». Il n'y avait plus à négocier « avec ceux qui entendaient demeurer des laïques impénitents ». Aussi, « conservateurs, libéraux ou

(1) L'auteur du Mémoire veut dire, bien entendu, la gauche *anticléricale;* et nous nous félicitons que, comme à nous, et du moins en ce passage, l'épithète lui ait paru superflue.

républicains progressistes » allèrent aux urnes « avec leurs seules forces » : ils furent battus en 1906, battus en 1910, battus en 1914 ; — et l'on voit assez qu'il n'était même plus question des catholiques, mais simplement de leurs protecteurs libéraux.

III

Si la véritable histoire des années 1875-1914 était conforme à l'ingénieux roman que nous venons de retracer, il faudrait conclure avec l'auteur que les catholiques français ont eu grand tort, et de faire si longtemps cause commune avec les « anciens partis », et de ne pas nouer à temps, moyennant toutes les concessions utiles, des alliances qui pouvaient être nécessaires. Et leur faute initiale aurait bien été toujours, ou presque toujours, d'entrer dans des alliances « qui groupaient dans un même effort électoral les adversaires de la majorité sortante ». Il y aurait seulement lieu de se demander au prix de quelles concessions supplémentaires ils auraient bien pu nouer d'autres alliances, nous ne disons pas même en 1914, en 1910, en 1906, nous disons simplement en 1902. A supposer, si l'on y tient, qu'une faute lourde ait été commise en 1898, les catholiques devaient-ils chercher un terrain d'entente avec la majorité de Waldeck-Rousseau devenu anticlérical? Un devoir analogue s'imposerait alors après les élections de 1924, puisque, malgré tant de sacrifices faits pour éviter la faute prétendue de 1898, le résultat s'est trouvé à peu près aussi fâcheux : les catholiques devront-ils, pour 1928, préparer quelque alliance avec le cartel des gauches? L'hypothèse ne semble pas exclue par le Mémoire, puisque nous y lisons textuellement que, l'adhésion à la formule des lois laïques étant « devenue, aux yeux de la majorité des Français, le critérium du véritable républicanisme », cette idée « exercera certainement sur les résultats des élections sénatoriales et législatives de 1924 une influence considérable et qu'*il appartiendra alors aux catholiques et aux partisans de la paix religieuse d'examiner dans quelle mesure ils peuvent s'accommoder de cet état d'esprit.* » Dès lors, ceux qui, comme l'auteur du Mémoire, n'entendent pas « renoncer pour cela au principe de leurs revendications essentielles », n'auraient évi-

demment plus qu'à souhaiter un état de l'opinion « moins défavorable ».

Il ne nous paraît pas, quant à nous, que cette résignation soit obligatoire. Nous avons tout à l'heure donné un aperçu de l'ensemble des faits allégués dans l'écrit que nous discutons. Bien que ce fût seulement un aperçu, le lecteur a pu se rendre compte que, dans tout l'ouvrage, ce ne sont pas, en général, les informations qui manquent. C'est bien plutôt le jugement qui vacille trop souvent. Nous allons en donner de nouvelles preuves, en signalant, à côté de quelques lacunes graves, que l'on a peine à croire involontaires, certains points d'histoire que l'on ne peut dire ignorés ou omis par l'auteur, mais dont le sens et la portée lui échappent trop clairement. On pourra tirer de là, croyons-nous, certaines indications utiles quant aux origines et à la nature de l'anticléricalisme français, quant aux circonstances qui le font vivre, et quant aux seuls moyens qui soient opérants pour le combattre.

Pour reprocher aux catholiques d'avoir, au lendemain de la guerre de 1870, toujours pris parti « contre le régime », il faut d'abord oublier combien ce régime apparaissait alors provisoire, non seulement aux représentants des « anciens partis », mais à tous les hommes d'ordre. Il faut oublier aussi ce qu'étaient les républicains. Thiers lui-même n'a pas jugé du premier coup que la République fût le gouvernement qui nous divisait le moins. Parce que les doctrines et les exigences du parti conservateur libéral avaient empêché l'Assemblée nationale de « faire la monarchie », les catholiques devaient-ils refuser leurs voix aux seuls candidats qui, adversaires ou non du régime, ne fussent pas des ennemis déclarés de la religion? Le chef reconnu des républicains, Gambetta, ne pouvait inspirer aux catholiques de 1871 les mêmes sentiments qu'à M. César Chabrun. L'ancien dictateur de Tours et de Bordeaux parcourait la France en dissimulant si peu ses intentions que partout il portait son cri de « guerre au cléricalisme ». Il réclamait dès l'origine « la séparation des écoles et de l'Église » et reprochait aux prêtres d'avoir été « les instruments du pouvoir sous le régime le plus corrompu et le plus usurpateur ». « L'ennemi, c'est le parti clérical », disait-il dès le 30 septembre 1872 dans un banquet à Bonneville, et il ajoutait, dans le style qui lui était particulier : « Quand vous saluiez surtout en

moi le représentant de l'éducation gratuite, laïque et obligatoire, vous caressiez ce qui me tient le plus au cœur »; il disait encore à Saint-Julien : « L'ennemi de tout ce qu'il y a de sain, de fort, de tout ce qu'il y a de bienfaisant dans l'organisation des sociétés modernes, cet ennemi, vous l'avez nommé, c'est le cléricalisme »; à Nantes, il le redisait : « Pour les cléricaux, tout est bon, pourvu que la sacristie règne. » Les catholiques français pouvaient-ils, au lendemain de la guerre, voter pour l'homme du programme de Belleville, qui comportait, avec la suppression des armées permanentes, l'instruction laïque et la séparation de l'Église et de l'État? M. Étienne Lamy et quelques-uns de ses collègues l'ont pensé lors du 16 Mai; nous y viendrons tout à l'heure, nous ne sommes encore qu'aux premières années qui ont suivi la guerre.

Autour de Gambetta se trouvaient alors, à la tête du parti républicain, des hommes tels que Jules Ferry, Challemel-Lacour, Henri Brisson, Jules Favre, Naquet. Le plus modéré, Jules Simon, avait écrit sous l'Empire *la République radicale*, réclamant, lui aussi, l'instruction laïque et la séparation de l'Église et de l'État. Nommé par Thiers ministre de l'Instruction publique, un de ses premiers actes avait été de nommer inspecteur primaire à Paris Ferdinand Buisson, ex-professeur suppléant à l'Académie de Neuchâtel : celui-ci s'était fait connaître par des brochures où il disait, par exemple, que l'enseignement de l'histoire sainte ne pouvait être maintenu « dans les écoles de la démocratie moderne », et surtout par ses déclarations du Congrès de Lausanne sur les « trois livrées ignominieuses », qui sont celles du prêtre, du magistrat et du soldat. Quant à Challemel-Lacour, il s'était, pendant son proconsulat de Lyon, distingué surtout contre les Frères de la Doctrine chrétienne de Caluire, et contre les élèves des séminaires, qu'il avait, au mépris de la loi d'alors, incorporés dans la garde nationale; il s'était d'ailleurs rendu célèbre par le « faites-moi fusiller tous ces gens-là » qu'il avait lancé contre les mobiles catholiques de la Gironde, pour avoir voulu enlever le drapeau rouge qui flottait sur une mairie. Alfred Naquet avait été condamné en 1868 à quatre mois de prison pour un ouvrage : *Religion, propriété, famille*, où il concluait que les religions n'avaient plus qu'à disparaître, et que, si la propriété pouvait encore subsister, c'était à la condition d'abolir au moins l'héritage,

et avec lui la famille. Enfin, pour ne rien dire ici de francs-maçons aussi notoires qu'Henri Brisson, Jules Ferry était l'homme que M. Gabriel Hanotaux lui-même n'a pu mieux caractériser que par sa « foi anticléricale »; c'est lui qui, dès 1869, réclamait, parmi « les destructions nécessaires », avec la « transformation des armées permanentes », la séparation « absolue » de l'Église et de l'État. Ses dispositions en 1873 s'étaient-elles modifiées? Il déclarait, dans une lettre publiée par *le Siècle*, que « le cahier des électeurs », présenté à M. Gambetta (c'est-à-dire le programme de Belleville), était « conforme » à sa propre politique, et implicitement compris dans son programme.

Tel était le parti républicain, tels en étaient les chefs connus et les intentions non dissimulées. Certains catholiques, même certains prêtres, s'étonnent aujourd'hui que les catholiques d'alors aient marqué des préférences « parfois passionnées » pour les représentants des partis antirépublicains. Cet étonnement ne pourra manquer d'étonner tous ceux qui voudront bien se placer au seul point de vue des faits. Mais la même méconnaissance absolue des situations apparaît dans le tableau que donne le Mémoire des événements qui se sont déroulés à partir de 1875.

Les républicains ayant toujours mis ouvertement l'anticléricalisme en tête de leur programme, ce n'était pas sans raison que la plupart des catholiques avaient cru de leur devoir et de leur intérêt de les combattre. Évidemment, le « nouveau régime » avait obtenu une faible majorité, mais enfin la majorité. Parce que cette majorité comprenait une *infime* proportion de « modérés », plus ou moins favorables aux libertés religieuses, pouvait-on se dissimuler ce qu'un avenir immédiat allait réserver aux catholiques? Le maréchal de Mac-Mahon avait chargé le « libéral » Dufaure de constituer un ministère. Le premier soin de Dufaure fut de recruter quatre protestants, dont l'un, d'origine anglaise, Waddington, eut l'Instruction publique. Le premier soin de Waddington fut de proposer l'abolition du droit qu'avaient les facultés libres de conférer des grades. Rapporteur à la Chambre de la proposition, le confident de Gambrtta, Spuller, déclare qu'elle était conforme « à la politique qu'entendait suivre son parti ». « Nous voulons, disait-il, aller lentement, mais sûrement. » Dans le même temps, Gambetta, continuant ses campagnes, allait partout opposer

bien haut « l'esprit français » à « l'esprit ecclésiastique », railler pèlerinages et miracles, se plaindre qu'on n'eût jamais vu « croître et multiplier les enfants du Seigneur que depuis 1870 », et que nous parussions « être le refuge de tous les jésuites de la chrétienté ». Interpellant le ministre de la Guerre sur un incident insignifiant qui s'était passé au concours d'admission de l'École polytechnique, il insinuait que l'école de la rue des Postes usait de manœuvres frauduleuses, et dénonçait à ce propos « l'esprit de domination jésuitique ». Enfin, le 4 mai 1877, il terminait une interpellation sur les menées ultramontaines par le fameux cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi. » Et, après « le coup d'État parlementaire du 16 Mai », après la dissolution de la Chambre, et pendant toute la campagne qui suivit, Gambetta renouvelait toutes ses attaques, non seulement contre le « jésuitisme », mais contre les « mille agents, gris, blancs, noirs, jaunes, de toute couleur et de toute provenance », « agents de l'ultramontanisme, de la théocratie et du *Syllabus* », « qui marchaient à la subalternisation de l'élément civil, de l'élément laïque à l'autorité théocratique d'un chef unique qui se prétend infaillible ». Conclusion dernière : « Nous avons dit : le cléricalisme, voilà l'ennemi ; il appartient au suffrage universel de déclarer : le cléricalisme, voilà le vaincu. »

MEMINI.

(*A suivre.*)

Paris sous le Second Empire

« L'Empire, c'est la paix » : cette promesse d'une ironie sinistre, l'Empire ne sut pas la tenir pour la France. Il sut du moins la tenir pour Paris. La France et Paris l'avaient accueilli parce qu'il semblait concilier l'autorité et la liberté. Les deux principes s'installèrent côte à côte ; mais, au lieu de se concilier, ils se contredirent. Fomentant les causes dont il réprimait les effets, l'Empire fit à l'extérieur la politique libérale, à l'intérieur la politique autoritaire. La catastrophe était au bout. Mais Paris allait connaître dix-huit années de tranquillité, du 4 décembre 1851 au 4 septembre 1870. En ces dix-huit ans, une ville nouvelle allait naître, nouvelle non seulement parce que des constructions neuves allaient s'élever sur des terrains non encore occupés, mais encore, mais surtout parce que les idées qui allaient inspirer cette création ne s'étaient jamais rencontrées dans l'histoire. Jusqu'alors, on peut dire que la méthode qui avait présidé au développement de Paris avait été celle de l'empirisme organisateur. On laissait naître des groupes naturels, et l'on procédait ensuite par voie d'aménagements locaux. A toutes les époques de l'histoire de Paris, on retrouve la crainte continuellement exprimée d'un développement exagéré de la capitale, l'interdiction, sans relâche répétée, du milieu du seizième siècle à Louis XV, de bâtir en dehors des limites fixées par les

édits. C'est sous la Révolution qu'on voit pour la première fois apparaître la notion de l' « urbanisme », c'est-à-dire du développement rationnel d'une ville. L'urbanisme apparaît en même temps que les constitutions écrites. On va maintenant construire les villes comme on gouverne les hommes, par principe et raison démonstrative.

Les troubles politiques n'avaient pas permis à la Révolution de mener à bien des projets d'embellissement. L'Empire avait eu autre chose à faire, la Restauration était revenue au système des aménagements locaux. Cependant, au moment où parut Napoléon III, on peut dire que l'idée de la transformation de Paris était dans l'air. Déjà M. de Rambuteau avait commencé la percée de voies droites. De nombreux projets avaient germé dans l'opinion publique avant de devenir officiels. La Seconde République, rapide et agitée, n'avait eu le temps que de débaptiser les rues et de modifier une fois de plus l'administration municipale, rétablissant une mairie centrale avec un maire et deux adjoints. L'Empire allait trouver le temps, la tranquillité, l'autorité et les hommes nécessaires aux travaux d'une transformation systématique.

L'initiative revint à l'empereur, l'exécution à Haussmann. Au lendemain du coup d'État, Napoléon avait supprimé la mairie centrale, créé une « commission municipale » et rétabli les deux préfectures. Berger, préfet de la Seine depuis l'élection présidentielle, fut un brave homme effacé et insuffisant. Haussmann, préfet du 29 juin 1853 au début de 1870, fut le réalisateur énergique et tout-puissant. A la fin de son règne seulement, Jules Ferry osa l'attaquer et lui demander des comptes — les comptes fantastiques d'Haussmann — disait le partisan qui, ce jour-là, frappait juste.

S'il fallait définir d'un mot l'esprit nouveau qui allait présider à la transformation de Paris, on l'appellerait la mégalomanie. L'empereur et son préfet voulurent faire de Paris la capitale, non seulement de la France, mais du monde. Nous avons déjà rencontré cette ambition et ce vocabulaire, mais combien les idées qu'ils recouvraient étaient différentes ! Ce qui n'était que sentiment juste de la grandeur nationale devint conception artificielle démesurée. Le Paris cosmopolite en sortira.

A côté de cette idée directrice paraît, comme une in-

fluence secondaire, l'anglomanie qui agit sur les idées depuis la Révolution, sur les modes depuis Waterloo. De même que les Constituants copiaient les institutions, on va copier les parcs et les squares de Londres.

Les constructeurs ou réformateurs d'une ville ont à tenir compte avant tout des nécessités de la circulation et de l'hygiène. A ce moment précis de l'histoire parisienne, une considération d'un autre ordre s'impose, qui va passer avant les autres : la stratégie. Un gouvernement qui voulait vivre ne pouvait pas ne pas tenir compte des leçons dictées par les perpétuelles émeutes du dix-neuvième siècle. Aux journées de Juin, on avait encore vu combien les casernes étaient faciles à isoler : celle de Reuilly avait été bloquée pendant deux jours. Pour comprendre de quel poids ont pesé les conceptions stratégiques, il suffit de jeter les yeux sur un plan du Paris nouveau, d'y voir les enfilades de la rue de Rivoli, des boulevards de Strasbourg, du Prince-Eugène, des voies nouvelles sur la montagne Sainte-Geneviève, la disposition des casernes du Prince-Eugène, de la Cité, Napoléon. Un homme eut l'intelligence de le comprendre ; dans *les Odeurs de Paris*, Louis Veuillot écrivait : « Il y a aussi la caserne du Prince-Eugène, qui est une belle caserne, et le boulevard met la caserne en communication large et directe avec le château de Vincennes, qui n'est pas un petit château. Vincennes est au bout, la caserne à l'autre, longeant par une autre face le boulevard qui mène à la place de l'ancienne Bastille. Car c'est une caserne carrée, pouvant contenir quelques milliers d'hommes, qui peuvent faire feu sur quatre voies : deux feux croisés. Ce serait un coin dangereux pour les idées subversives qui voudraient passer par là. »

Les *Mémoires* d'Haussmann sont venus montrer à quel point Veuillot avait vu juste : parlant du percement du boulevard de Sébastopol, Haussmann écrit : « C'était l'effondrement du vieux Paris, du quartier des émeutes, des barricades » ; et il ajoute : « L'achèvement ultérieur de la rue de Turbigo fit disparaître la rue Transnonain de la carte de Paris. » Enfin, quand il annonce à Napoléon qu'il est possible d'abaisser le plan d'eau du canal Saint-Martin et de le couvrir pour faire passer le boulevard de la Reine-Hortense (Richard-Lenoir) : « J'ai rarement vu mon auguste souverain enthousiasmé. Cette fois il le fut sans réserve, tant

il attachait de prix, dans un intérêt d'ordre public, au travail par lequel je proposais de faire disparaître l'obstacle permanent dont le plan d'eau, trop élevé, du bief du canal, menaçait l'établissement, à plein voyant d'un bout à l'autre, de la ligne magistrale d'où l'on pourrait, au besoin, prendre à revers tout le faubourg Saint-Antoine. » Encore une notion nouvelle : un gouvernement qui sait se défendre.

Ainsi trois faits vont dominer les travaux de la transformation de Paris : le fait stratégique, qui commande au centre les percées, l'éventrement de l'ancienne capitale et un nouvel aménagement de la Croisée de Paris ; un fait naturel, la poussée vers l'ouest ; et un fait commandé par la conception mégalomane systématique, l'annexion de la banlieue.

La loi d'annexion du 16 juillet 1859 ordonnait le rattachement de la zone comprise entre l'enceinte d'octroi des fermiers généraux et les fortifications. Le 1er janvier 1860, l'octroi fut transféré aux fortifications. Le territoire annexé comprenait onze communes : Auteuil, Passy, les Batignolles, Montmartre, la Chapelle, la Villette, Belleville, Charonne et Bercy sur la rive droite, Grenelle et Vaugirard sur la rive gauche, et des fragments de treize autres communes, dont les principaux sont : les Ternes (Neuilly), Bel-Air (Saint-Mandé), la Gare et les Deux-Moulins (Ivry), la Maison-Blanche et la Glacière (Gentilly), le Petit-Montrouge (Montrouge). Napoléon et Haussmann se proposaient encore de créer hors Paris huit nouveaux arrondissements qui eussent englobé toute la Seine et Saint-Cloud, Sèvres, Meudon en Seine-et-Oise. Les caricaturistes de l'époque représentaient un Paris ayant dévoré toute la France.

Au début de l'Empire, la place de la Concorde marquait la fin du Paris animé. Les Champs-Élysées offraient de maigres ombrages, Auteuil, Passy, les Batignolles, des immeubles isolés au milieu des cultures maraîchères. En 1853, l'Empereur confia la réfection de la place à Hittorff qui, sous la monarchie de Juillet, avait élevé le socle de l'Obélisque et les deux fontaines monumentales. Haussmann eût voulu enlever l'Obélisque, revenir au plan de Gabriel. Ici, son influence eût été heureuse, ce fut celle de Napoléon qui l'emporta.

C'est Haussmann qui, pendant la campagne d'Italie, aménagea les Champs-Élysées en jardin anglais. L'animation qui en résulta amena dans le quartier une floraison

d'hôtels construits dans le style Napoléon III, « ce bâtard opulent de tous les siècles » : la maison pompéienne construite par Normand pour le prince Napoléon, des maisons orientales, mauresques, gréco-romaines, des hôtels Renaissance (hôtel Pourtalès, rue Tronchet), les hôtels du faubourg Saint-Honoré, qui sont Louis XIII (hôtel Fould), Louis XIV (hôtel Péreire), Régence (hôtel Pontalba), ou même sans style (hôtel Furtado).

Dans ce quartier neuf la folie des démolitions, des terrassements et des percées va s'en donner à cœur joie. On décapite et on nivelle la colline de Chaillot, qu'on couronne d'une place, la place du Roi-de-Rome (du Trocadéro). Des boulevards partent de tous côtés, un quartier neuf s'élève, de 1865 à 1867, autour des avenues du Roi-de-Rome (Kléber), percée dans le vif du coteau de Chaillot, d'Iéna, Joséphine (Marceau), de l'Alma, de l'Empereur (du Président Wilson). A travers l'ancien territoire des Batignolles, on enlève 400 000 mètres cubes de terre pour percer, de la Madeleine à la porte d'Asnières, le boulevard Malesherbes. Le boulevard Haussmann vient le croiser au carrefour Saint-Augustin. Autour du chemin de fer de Ceinture s'ouvrent de nouvelles voies de luxe, place de Courcelles, boulevard Péreire, de Neuilly (avenue de Villiers), avenue du Prince-Jérôme (Niel), Gourgaud, les rues de Prony, Brémontier, Ampère, Jouffroy. Enfin, au centre, rayonnent les douze branches qui partent de la place de l'Étoile.

Cinq existaient ou étaient amorcées : les avenues des Champs-Élysées et de Saint-Germain (de la Grande-Armée) qui ont gardé leurs proportions primitives ; une route départementale qui devient l'avenue de l'Impératrice (du Bois) ; l'avenue de Saint-Cloud (Victor-Hugo), percée à travers une butte ; et l'ancien boulevard extérieur qui devient le boulevard de l'Étoile (avenue de Wagram). Sept nouvelles sont ouvertes : boulevard du Roi-de-Rome (Kléber), avenue d'Iéna, avenue Joséphine (Marceau), boulevard de Beaujon (Friedland), boulevard de Monceau ou avenue de la reine Hortense (Hoche), avenue du Prince-Jérôme (Mac-Mahon), avenue d'Essling (Carnot).

Au bout des quartiers neufs du dix-neuvième siècle, le bois de Boulogne va jouer le même rôle que les Champs-Élysées au bout des quartiers neufs du dix-septième siècle. Mais au lieu d'une promenade à la française, c'est un parc anglais

que l'empereur fait aménager sur le modèle de ceux de Londres. Le bois, qui appartenait à l'État, fut cédé en 1852 à la Ville, à charge d'aménagement et d'entretien. Les travaux, de 1853 à 1858, furent conduits par Varé, puis par Alphand, sous la direction d'Haussmann, qui reçut à Longchamp une résidence d'été. La superficie fut portée de 767 hectares à 846 par l'acquisition de la plaine de Longchamp, où le champ de courses fut inauguré le 26 avril 1857. En 1860, on ouvrit le jardin d'Acclimatation, entre les portes de Madrid et des Sablons ; on aménagea le Pré-Catelan, le jardin botanique de la Muette. Un puits artésien foré à Passy fournit l'eau pour les lacs et les cascades ; des allées rectilignes remplacèrent les anciens sous-bois, la population se fixa dans les parages, amenant la transformation du Ranelagh, de la Muette, Madrid, Boulogne, Auteuil. Quelques entêtés protestèrent vainement contre cette façon d'imposer à la nature la voie haussmannisée et le rouleau à macadam.

Nous venons de rencontrer trois des éléments essentiels que l'urbanisme va transposer des quartiers neufs à ceux que la nature et l'histoire avaient déjà formés : la place rayonnante, la place carrefour et l'espace libre.

La place rayonnante, dont l'Étoile est le modèle, procède d'une simple idée d'embellissement. On fait ainsi rayonner un réseau d'avenues, sur la rive gauche, autour de la place d'Italie et, dans les quartiers de l'est, autour de la place du Trône : boulevard Mazas (Diderot), du Prince-Eugène (Voltaire), avenue Philippe-Auguste. On reprend l'idée de Colbert et l'on y installe, en 1862, une fontaine monumentale, une colonnade et un arc de triomphe. Le projet eut le même sort que celui de Perrault : il ne fut jamais achevé et l'arc de triomphe fut démoli.

La place carrefour, engendrée par les croisements des grandes voies de circulation, sera plus rare dans un quartier neuf : nous en avons rencontré un type au carrefour Saint-Augustin, où se coupent les boulevards Haussmann et Malesherbes, les rues de la Pépinière et de la Boétie. Dans les quartiers anciens, on va multiplier par système les croisements. Les plus importants et les types du genre seront, sur la rive gauche, le carrefour des Gobelins ; sur la rive droite, les places de la Bastille et du Château-d'Eau, aujourd'hui de la République. Celle-ci est percée au confluent de huit grandes artères de dates différentes : boulevard Saint-

Martin, rue, faubourg et boulevard du Temple, rue de la Douane, boulevard du Prince-Eugène (Voltaire), avenue des Amandiers (de la République), boulevard Magenta, ces trois dernières voies percées de 1862 à 1867. La caserne, les Magasins Réunis donnent à la place sa forme, un quadrilatère irrégulier. Au milieu, on installe deux fontaines ornées de lions. Ainsi naît, de remaniements en remaniements, un vaste carrefour à peu près symétrique. De même, la place de la Bastille, où viennent aboutir, à côté de la rue et du faubourg Saint-Antoine et des anciens boulevards, les voies nouvelles, la rue de Lyon et le boulevard de la Reine-Hortense (Richard-Lenoir) jeté sur l'ancien plan d'eau du canal : carrefour sans forme déterminée, auquel la colonne de Juillet donne seule l'apparence d'une composition symétrique.

Dans la rue de Lyon s'ouvre l'avenue Daumesnil, qui conduit au bois de Vincennes : à l'autre bout de Paris, il fera équilibre au bois de Boulogne, et une image devenue un cliché a fait comparer leurs deux masses de verdure aux deux poumons de la ville. L'aménagement commence quand celui du bois de Boulogne est terminé, et suit le même développement : une loi de 1860 le transfère de l'État à la Ville, on y creuse des lacs, on y perce des allées droites macadamisées. Depuis le début du siècle, il avait été réduit de moitié par des aliénations, les travaux du génie et du chemin de fer.

Aux deux parcs est et ouest, on ajoute, pour l'équilibre, le parc Monceau au nord-ouest, les Buttes-Chaumont au nord-est, le parc Montsouris au sud. En vertu d'un décret du 21 janvier 1852, qui confisquait les biens de la maison d'Orléans, la propriété de Monceau avait passé par moitié à la Ville, par moitié au spéculateur Péreire. Une partie fut lotie au moment où l'on perça les boulevards Haussmann et Malesherbes, l'autre devint en 1862 une promenade publique. Les Buttes-Chaumont étaient encore en 1860 de vastes et dangereuses carrières que dominait, à l'est de la route devenue la rue de Meaux et au nord de la rue Secrétan, le souvenir de Montfaucon. De 1864 à 1867, on y installa un parc avec le lac, les ruisseaux et la cascade indispensables, qu'alimenta l'eau du canal Saint-Martin. Le parc Montsouris fut aménagé dans les quartiers déserts nouvellement annexés, et l'on y installa, après l'exposition de 1867, le

Bardo ou palais du bey de Tunis, pavillon mauresque qui sert aujourd'hui d'observatoire de météorologie. A ces cinq parcs il faut ajouter les nombreux petits squares ouverts : à la Tour Saint-Jacques à la place d'un lacis de rues, aux Arts et Métiers où une Victoire commémore l'expédition de Crimée, aux Innocents où l'on réinstalla la fontaine, au Temple sur l'emplacement de l'ancienne halle aux habits, aux Batignolles sur l'ancienne place de l'Église, les squares Montholon, Louvois, Louis-XVI, de la Trinité, de Laborde, Vintimille, de la Réunion, de Belleville, de la Chapelle sur la rive droite, Sainte-Clotilde, de Montrouge, Monge et Victor sur la rive gauche. Que cette énumération ne trompe pas : l'haussmannisation a fait disparaître plus de verdure et de jardins qu'elle n'en a créés.

Au centre de la ville ainsi distendue, dans les anciens quartiers historiques, les percées et les travaux de transformation s'ordonnent en fonction de quatre éléments : le théâtre de l'Opéra, la croisée de Paris, les Halles centrales et les gares.

L'Opéra est une des créations caractéristiques du second Empire. Entre cent soixante projets, on choisit celui d'un jeune inconnu, Charles Garnier. Son théâtre, construit de 1861 à 1875, est conçu comme un lieu de parade : l'immense monument, la salle trop grande et chargée d'ornements, l'ampleur des dégagements, l'escalier destiné au défilé d'une cour entre la haie des cent-gardes, tout révèle que, beaucoup plus qu'à la musique, on a songé au luxe et au spectacle. C'est la scène où le Paris impérial se contemple avec complaisance ; classes récemment parvenues au pouvoir et à la fortune, mêlées d'éléments cosmopolites, c'est un monde nouveau qu'on désigne par un nom nouveau : le Tout Paris.

Autour de l'Opéra, les croisements de voies nouvelles composent ce qu'on a appelé un carrefour de luxe. En effet, ce n'est ni un carrefour agrandi en place pour répondre aux besoins de la circulation, ni une place rayonnante conçue selon un plan symétrique dans une vue d'embellissement, c'est un confluent où l'on conduit des percées successives ; la rue Réaumur (du Quatre-Septembre) la relie au quartier de la finance, l'avenue Napoléon (de l'Opéra) au quartier officiel du Louvre et des Tuileries, la rue de Rouen (Auber) à la gare Saint-Lazare, le boulevard Haussmann

aux nouveaux quartiers élégants, la rue Lafayette aux gares du Nord et de l'Est. Les rues Scribe, Meyerbeer, Halévy viennent se souder les unes après les autres au centre de luxe artificiel ; alentour s'élèvent les vastes immeubles des hôtels modernes ,Grand Hôtel, Splendide Hôtel (Cercle Militaire). Un théâtre conçu comme un centre de vie sociale et urbaine, voilà encore une idée neuve et un signe des temps.

Il était aisé d'ouvrir des voies dans les quartiers déserts : c'était autrement difficile au centre de la ville ; les travaux de la rue de Rivoli traînaient depuis le commencement du siècle. Haussmann hésita d'autant moins que le centre de l'antique croisée de Paris avait toujours été le nœud des révolutions parisiennes : la rue de Rivoli mène en droite ligne du Louvre à l'Hôtel de Ville et à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, en passant par la caserne Napoléon (Lobau) ; dès 1855, la nouvelle branche est-ouest de la croisée reliait directement la place du Trône à la place de l'Étoile. En 1853, on s'attaque à la branche nord-sud de la croisée, de la barrière de la Villette à la barrière d'Enfer. Le boulevard de Strasbourg dégageait l'embarcadère du même nom, notre gare de l'Est. Le boulevard du Centre, devenu boulevard de Sébastopol en 1855, acheva de prendre à revers le nid à émeutes de l'Hôtel de Ville et s'en alla vers la rive gauche éventrer le quartier du Panthéon. Ce nom unique sur les deux rives était mal commode, on le modifia : le tronçon de la rive droite resta boulevard de Sébastopol, celui de la cité devint boulevard du Palais, celui de la rive gauche boulevard Saint-Michel, du nom de la fontaine monumentale élevée par Davioud en 1860.

La nouvelle croisée avait culbuté sur son passage Saint-Jacques la Boucherie, le chevet de Saint-Leu-Saint-Gilles, les ponts au Change et Saint-Michel, qu'on dut reconstruire. Au centre, elle avait amené l'éventrement, la transformation et la mort de la Cité.

L'antique berceau de Paris demeurait le foyer d'une vie que les rues percées ou agrandies sous la Restauration, rue de la Cité et rue de Constantine, avaient encore intensifiée. De 1858 à 1868, tout fut livré aux Savoyards et aux Limousins. On sauva quelques morceaux du Palais de Justice, la Grand'Salle, les tours du Nord, la Sainte-Chapelle ; le reste fut rasé. Un lac d'asphalte s'étendit devant Notre-Dame, le nouvel Hôtel-Dieu et des casernes remplacèrent le quar-

tier le plus antique et, à ce titre, le plus sacré de Paris. On fit disparaître ce qui restait de Saint-Christophe, de Saint-Denis de la Chartre, de Saint-Symphorien, de Sainte-Marine, de Saint-Germain le Vieux, de Saint-Martial, des lieux où saint Éloi avait installé sainte Aure. En revanche, on sauva pieusement le médiocre portail des Barnabites, transporté à grands frais aux Blancs-Manteaux, et celui, non moins banal, de Saint-Pierre-aux-Bœufs, recollé à Saint-Séverin. Et l'on compléta l'embellissement par la vaste cage d'escalier du Tribunal de Commerce et par le nouveau Palais de Justice, que termine, du côté de la place Dauphine, l'escalier tant vanté de Duc, qui nous paraît aujourd'hui taillé dans du sucre.

La croisée nouvelle avait fait disparaître à l'est la rue de la Tixeranderie. A l'ouest, elle fut complétée par les travaux de dégagement et d'achèvement du Louvre. La seconde République n'avait eu le temps que de charger Duban de restaurer la galerie d'Apollon et que d'entreprendre, en 1850, la démolition des maisons qui encombraient la place du Carrousel. C'est le second Empire qui allait terminer au Louvre l'œuvre laissée inachevée par la monarchie. En 1852, Napoléon chargea Visconti des vastes travaux de raccordement du Louvre avec les Tuileries. Il fallait donner à la galerie du bord de l'eau un pendant du côté nord. On prolongea vers les Tuileries les deux avant-corps du Louvre, de façon à substituer aux anciennes galeries divergentes des bâtiments parallèles, qu'on décora dans le style du pavillon de l'Horloge. Puis il fallut reconstruire, jusqu'au pavillon de Lesdiguières, la galerie et le pavillon de Flore qui menaçaient ruine. Les guichets des Saints-Pères furent remplacés par les larges voûtes actuelles. Visconti étant mort en 1853, les travaux, qui durèrent jusqu'en 1868, furent achevés par Lefuel. Ici, l'Empire avait fait œuvre utile, sinon irréprochable. Malheureusement, c'est aussi de cette époque que date l'installation au Louvre de services ministériels qui, aujourd'hui encore, l'encombrent et le mettent en danger.

En 1855, on avait tenté de décorer la cour du vieux Louvre : une statue de François Ier par Clésinger y fut installée, puis on l'enleva. Du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, on acheva de dégager la colonnade. L'église n'était pas dans l'axe, on la doubla, pour la symétrie, d'une mairie en style bâtard de gothique et de Renaissance. Puis on campa

entre les deux le beffroi gothique, que les contemporains comparèrent irrévérencieusement à un huilier muni de deux burettes.

Le quartier voisin de Saint-Eustache fut bouleversé par l'établissement des Halles centrales. Un dédale de rues sinuait autour des anciens marchés dispersés dans les Halles aux draps, au beurre, aux poissons, dans les marchés des Innocents, des Prouvaires, aux pommes de terre, à la verdure. Depuis la Révolution, on projetait un remaniement devenu nécessaire. Un premier travail, commencé en 1851, fut jugé inélégant et abandonné deux ans après. Baltard, sur les indications de l'empereur, qui réclamait simplement une halle en forme, disait-il, de vaste parapluie, édifia les pavillons et les rues couvertes qui composent aujourd'hui « le ventre de Paris ». Quatre pavillons seulement furent achevés, sur six que comportait le projet primitif. Les dégagements furent assurés par la percée des rues du Pont-Neuf, des Halles et de Turbigo, qui fit disparaître la prison des Madelonnettes, transférée à la Santé. Dans les quartiers éloignés du centre, on remplaça les petits marchés en plein vent par de nombreux marchés couverts, on reconstruisit au Temple la Halle aux draps, rue Censier la Halle aux cuirs. Enfin les cinq grands abattoirs de Napoléon Ier furent remplacés en 1867 par l'abattoir de la Villette.

Sur la rive gauche, l'empereur projetait d'établir une grande voie transversale qui eût doublé la rue de Rivoli. Dans cette intention, il fit ouvrir la rue des Écoles, qui jeta bas la Commanderie de Saint-Jean de Latran, l'ancienne Sorbonne et l'église Saint-Benoît. Ce tracé à flanc de coteau était trop loin de la Seine, Haussmann fit prévaloir celui du boulevard Saint-Germain. Là encore disparurent de nombreux vestiges de l'ancien Paris, les Bernardines, les Mathurines et ces villages pittoresques qui formaient dans la ville de petits centres de vie. Plus haut, on fit converger au carrefour Soufflot les rues Monge, Soufflot et de Médicis, ce qui obligea à déplacer la fontaine. Plus haut encore, des voies neuves ouvertes au sud du Luxembourg amenèrent une mutilation du jardin, amputé des pépinières, en dépit des protestations. Nouveau carrefour, celui de l'Observatoire, à la jonction et de la croisée, boulevard Saint-Michel et rue d'Enfer et des boulevards du Montparnasse et de Port-Royal. On l'orne de la belle fontaine du Zodiaque, par Car-

peaux et Frémiet. Troisième carrefour plus à l'est, aux Gobelins, à la croisée des boulevards de Port-Royal, Arago, Saint-Marcel, et de l'avenue des Gobelins ; il fait disparaître l'église Saint-Hippolyte. Enfin, toujours plus à l'est, on fait rayonner autour de la place d'Italie les boulevards Blanqui, de l'Hôpital, de la Gare, les avenues des Gobelins, de Choisy, d'Italie et la future rue Bobillot.

Au bout des vastes voies, Haussmann construit, pour la perspective, des monuments : tribunal de commerce au bout du boulevard Sébastopol, églises bâtardes de tous styles, Saint-Augustin, où Baltard copie le byzantin, Saint-Ambroise, Saint-François-Xavier. Au bout de la chaussée d'Antin, la Trinité imite la Renaissance ; Sainte-Clotilde imite le gothique ; Saint-Jean de Belleville, Saint-Marcel, Saint-Bernard, Saint-Eugène naissent des hideux embrassements du faux gothique et de la construction en fer. On poursuit et on achève les grandes restaurations de Viollet-le-Duc, Lassus et Dechaume à Notre-Dame et à la Sainte-Chapelle. On ouvre au culte Sainte-Geneviève. Baltard restaure Saint-Étienne-du-Mont, où Mgr Sibour tombe sous le couteau du prêtre interdit Vergez. Et il faut ajouter au tableau de cette furieuse activité la construction des théâtres, Gaieté, Vaudeville, Châtelet, Théâtre des Nations (Sarah-Bernhardt), les agrandissements de la Bibliothèque Nationale et de la Banque de France, l'aménagement de Carnavalet, l'achèvement par Visconti de la crypte des Invalides, l'installation des fontaines Saint-Michel, de l'Observatoire, du Théâtre-Français (Davioud et Carrier-Belleuse). On construit, achève ou déménage des prisons, la Santé, le Cherche-Midi ; des hôpitaux, l'Hôtel-Dieu, Lariboisière, Necker, Sainte-Eugénie, les Incurables, Sainte-Perrine. On travaille aux Enfants malades à Saint-Antoine, Cochin, Beaujon, Saint-Louis, la Pitié, la Maternité. On haussmannise les quais et les ponts : ponts de Bercy et d'Austerlitz qu'on reconstruit en pierre, pont Sully, en biais, idée d'Haussmann combattue par Napoléon ; ponts Saint-Louis, Louis-Philippe, d'Arcole, qui remplacent des ponts trop étroits ou des passerelles, ponts au Change et Saint-Michel, qu'on refait ; ponts de Solférino, des Invalides, de l'Alma avec son zouave, viaduc du Point-du-Jour. Assurément, si l'on n'en jugeait que par la quantité, nulle époque n'aurait été plus féconde dans l'histoire de Paris.

Dans ses *Mémoires*, Haussmann écrit qu'il a bien mérité de l'empereur et de la population « par la dérivation sur Paris de l'eau des sources de la Dhuys et de la Vanne, comme aussi par la mise en service d'un vaste réseau d'égouts qui draine cette ville de tous côtés. C'est dans mon œuvre une part aussi utile que les grands percements. Je ne l'ai pas trouvée au programme de la transformation de Paris dressé par l'empereur et personne au monde ne me l'a suggérée ». Ici, Haussmann a raison : c'est le meilleur de son œuvre. Avant lui, les anciens aqueducs ne pouvaient amener l'eau plus haut qu'un deuxième étage. Il fit construire quatorze bassins et quinze cents kilomètres de conduites alimentées par des pompes, des puits, par l'usine hydraulique de Saint-Maur et surtout par les deux grands aqueducs qui amenaient de 131 kilomètres les eaux de la Dhuys dans le réservoir de Ménilmontant, de 140 kilomètres les eaux de la Vanne dans le réservoir de Montsouris.

Son système de drainage est plus remarquable encore, car il est plus original. C'est lui qui eut l'idée d'un réseau partant de ce qu'on pourrait appeler le vaisseau capillaire, qui dessert chaque maison, et aboutissant, par les collecteurs de rues de plus en plus larges, au grand collecteur central qui traverse tout Paris. La branche de la rive gauche franchit la Seine en siphon près du pont de l'Alma et rejoint celle de la rive droite qui part de la Concorde, suit le boulevard Malesherbes et va se déverser dans le fleuve en aval du pont d'Asnières. L'aménagement du sous-sol fut complété par l'organisation, en 1859, de la Compagnie du gaz. Les poètes pourraient dire que Haussmann fut mieux inspiré par les divinités d'en bas que par les dieux supérieurs.

Ayant remis au point les hôpitaux, il eut de vastes projets pour la cité des morts. L'annexion avait remis à l'intérieur de Paris les cimetières que la Révolution avait placés à l'extérieur, les trois grands, Père-Lachaise, Montmartre et Montparnasse, aussi bien que les douze petits. Tous étaient trop étroits, et ils souillaient la nappe d'eau souterraine. Haussmann créa en 1853 le cimetière d'Ivry, puis, voyant de plus en plus grand, il acheta un terrain de 513 hectares éloigné de 22 kilomètres, à Méry-sur-Oise : les corps y eussent été transportés à l'aide d'un chemin de fer spécial. Ce projet grandiose parut macabre, on protesta et il n'aboutit pas.

A l'inverse, Haussmann ne sut pas avoir ce qu'on pour-

rait appeler une politique des gares, un plan d'ensemble à larges vues. En dépit d'une parole de l'empereur qui avait justement baptisé les gares les nouvelles portes de Paris, le développement continu des chemins de fer surprit tout le monde, dépassa les prévisions, et l'on se contenta de remaniements et d'agrandissements successifs sous la pression de la nécessité : on remania la gare Saint-Lazare, on reconstruisit la gare du Nord, on dédoubla la gare d'Orléans. On ne sut pas sortir d'un empirisme au jour le jour. Et comme l'ère des grands travaux et des grands projets est close depuis la chute d'Haussmann, Paris est encore desservi par les gares de Louis-Philippe.

Il fallut du moins agrandir les voies par où se déversait le flot toujours accru : rues du Havre et de Rouen (Auber) pour la gare Saint-Lazare ; boulevard du Nord (Magenta) et rue de Maubeuge, boulevard de Strasbourg et rue La Fayette pour les gares du Nord et de l'Est, rue de Rennes pour la gare Montparnasse. On conçut même le projet de relier la gare du Nord à la gare Montparnasse par une immense voie droite qui eût éventré l'Institut et franchi la Seine en biais au Vert-Galant, idée mirifique, épée de Damoclès qui reste suspendue au-dessus de nos têtes.

Autre nécessité : mettre les transports en commun à l'échelle de la nouvelle ville. Il existait en 1848 trente-quatre lignes d'omnibus, desservies par dix compagnies : la plus ancienne, la Compagnie des Omnibus, en exploitait dix ; les autres compagnies avaient conservé leurs noms aimables : Favorites, Parisiennes, Orléanaises, Dames réunies, Béarnaises, Diligentes, Citadines, Hirondelles, Gazelles. En 1855, on simplifia en concédant le monopole des transports à une compagnie unique, dite Compagnie générale des Omnibus. On remania le réseau, on l'agrandit après l'annexion : il y eut en service trente-deux lignes, désignées au fur et à mesure de leur création par des lettres qui sont encore aujourd'hui pour la plupart celles de nos lignes d'autobus.

Quand Alphonse Allais se présentait au Conseil municipal, il promettait aux électeurs de faire élargir les rues de six mètres de chaque côté : de même l'haussmannisation réussit le tour de force de doubler la largeur moyenne des voies dans l'ancien Paris, de l'augmenter d'un tiers dans la zone annexée, d'agrandir neuf fois la surface des trottoirs. L'éclairage fut doublé et rendu permanent, on inventa

les kiosques lumineux et les colonnes-phares, les refuges, le cylindrage à vapeur, le bitumage des rues, le balayage mécanique, la lance d'arrosage. On construisit de grands hôtels, de grands cafés, de grands magasins, Louvre, Pygmalion, Belle Jardinière, Magasins Réunis, Bon Marché, qui commencèrent la révolution du commerce parisien : de la *Maison du chat qui pelote* on passait *Au bonheur des dames*.

Cependant, on avait beau construire, les bâtiments neufs ne suffisaient pas à recevoir les expropriés. Il résulta de ces bouleversements une grave crise des loyers : ils doublèrent. La population était de 1 053 000 en 1851 ; elle passa après l'annexion à 1 825 000 en 1866. A la fin de l'Empire, Paris comptait 60 000 maisons, 612 000 logements, dont 481 000 d'un loyer inférieur à 500 francs. On avait surélevé les maisons, abaissé les plafonds : une loi dut fixer un minimum : 2 m. 60. Les voies neuves ont fait disparaître les antiques échoppes, les commerçants voient leurs loyers grossir sans fin, le coût de la vie augmente, une fièvre de spéculation saisit tout le monde, tout le monde voit grand, à l'exemple de l'empereur et du préfet de la Seine.

Le second Empire a laissé le souvenir d'un temps où l'on s'amusa : l'Opéra, les opérettes d'Offenbach, le bal Mabille, les grandes réputations chorégraphiques et galantes. On connaît mieux Hortense Schneider et Cora Pearl que les ministres. A défaut des noms de grands politiques, l'époque nous a légué ceux de courtisanes illustres. L'apothéose du régime fut l'exposition de 1867, où défilèrent les souverains de l'Europe, l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse qui allait revenir bientôt, et l'empereur de Russie, que Floquet saluait par l'apostrophe fameuse : « Vive la Pologne, monsieur ! » qui fut une des rares ombres au tableau avec l'attentat d'Orsini et les élections de 1869. L'attentat d'Orsini fut du modèle le plus simple : le 14 janvier 1858, quatre révolutionnaires italiens lancèrent chacun une bombe sur le passage du cortège impérial qui arrivait, rue Lepeletier, devant le théâtre de l'Opéra. Aux élections de 1869, le mouvement d'opposition qui avait porté les Cinq au Corps législatif s'accentua sérieusement. La campagne fut menée, en particulier, contre Haussmann, à propos des travaux de Paris : il avait engagé des dépenses supérieures aux crédits et comblé le déficit par des procédés irréguliers. Il s'était fait des ennemis par sa manière brutale et ses exigences. Il

prétendait ne relever que de l'empereur et se faire nommer ministre de Paris. Ses adversaires saisirent l'occasion. Jules Ferry lança sa brochure, les *Comptes fantastiques d'Haussmann*, et Rouher ne chercha pas à excuser les irrégularités de « l'agent d'exécution ». Quelque temps après les élections, Haussmann fut sacrifié et remplacé, en janvier 1870, par le préfet du Rhône, Henri Chevreau.

Les extrémistes, ceux que Gambetta appelait les irréconciliables, avaient passé à Paris avec une majorité énorme, 234 000 voix contre 77 000 aux candidats conservateurs soutenus avec mollesse par le gouvernement. Ce fut le premier signe du déclin de l'Empire.

Ajoutons que la musique, trahie à l'Opéra, trouvait un refuge aux Concerts Pasdeloup, fondés au Cirque d'Hiver en 1861, et que les sports n'avaient encore aucune importance dans cette société. Seules les courses de chevaux continuaient à prospérer. C'est le temps de Gladiateur et de M. Lupin. Le Grand Prix de Paris date de 1863.

Les courses sont nées de l'anglomanie : le Paris où Michelet pleurait d'enthousiasme en voyant flotter le drapeau de la sainte Allemagne, le Paris qui illuminait les boulevards le soir de Sadowa, va aller autrement loin dans la manie du cosmopolitisme. Les étrangers y sont si nombreux qu'ils se groupent en colonies. Les Russes construisent une église rue Daru. Les Allemands, en majorité balayeurs de rues d'origine hessoise, s'établissent au quartier Saint-Marcel, puis à Belleville, où ils installent rue d'Allemagne églises, pasteurs, écoles. Ils sont 34 273, chiffre de l'administration, très inférieur à la réalité. Les Américains sont groupés dans le riche quartier de l'Étoile, assez nombreux pour projeter d'avoir leur journal et pour fonder deux chapelles, rue de Berri et rue Bayard. 35 000 Belges travaillent dans les métiers du meuble, au faubourg Saint-Antoine, où l'on érigera pour eux une chapelle flamande. Une école polonaise est ouverte boulevard des Batignolles, subventionnée par le gouvernement, classée d'utilité publique. 30 000 Suisses fondent en 1866 un asile de vieillards à Picpus. Nous sommes au siècle du principe des nationalités.

Le Paris engendré par les idées et le travail des hommes du dix-neuvième siècle a été si souvent, si violemment critiqué qu'on hésite un instant avant de faire chorus. Nous avons vu ce qu'il eut de bon : l'Empire sut se défendre, donna

dix-huit ans de paix à la capitale, mit fin à l'ère des perpétuelles émeutes. Il fut riche et crut être grand. Il aéra la ville, pensa satisfaire à tous les besoins de la circulation et de l'hygiène. Sous terre, au moins, il réussit si parfaitement que nous vivons sur son héritage. Nous compterions pour rien les millions qu'il a prodigués s'il avait réussi. Nous oublierions même la fièvre des spéculations, les fortunes scandaleuses qui s'édifièrent dans l'entourage du préfet. Une légende prête à Mme Haussmann, dans un salon, une réflexion naïve : « C'est curieux, toutes les fois que nous achetons un immeuble, il y passe un boulevard. » Encore une fois, si Haussmann avait embelli Paris, on se soucierait peu de ces détails.

Nous pouvons aujourd'hui mesurer son œuvre avec le détachement et la perspective nécessaires. Après plus d'un demi-siècle, nous la jugeons aux résultats. Une expérience quotidienne permet à tout Parisien de contrôler les idées d'Haussmann, de voir ce qu'elles ont donné dans l'avenir, de vérifier si elles se sont accordées aux nécessités du futur. C'est l'expérience qui contraint à répéter contre elles la condamnation d'ensemble, à quelque point de vue qu'on se place, raison, utilité, beauté.

La transformation de Paris était nécessaire. La transformation d'une grande ville est constamment nécessaire. Dans le détail, elle est permanente, les maisons ne durent guère plus de cent cinquante ans. De temps à autre, les remaniements d'ensemble s'imposent. Au dix-neuvième siècle plus que jamais, il était temps d'agrandir la ville, de remettre les voies à l'échelle, d'aérer les quartiers du centre, d'éventrer le foyer où l'émeute brûlait sans arrêt depuis soixante ans. L'haussmannisation présentait tous les signes de la nécessité.

Elle eût renversé une partie de l'ancien Paris : les villes ne sont pas destinées au plaisir des archéologues. Le Paris de la Renaissance avait fait disparaître celui du moyen âge. Le Paris de Louis XIV avait renversé celui de la Renaissance : toutes les périodes fécondes sacrifient le passé ; on ne leur demande que de répondre aux besoins de la vie et de substituer une beauté nouvelle à l'héritage qu'elles ne détruisent que pour le remplacer. On leur demande d'être belles, d'être utiles et d'être raisonnables.

Au temps d'Haussmann, il fallait des voies nouvelles, il

ne fallait pas nécessairement les voies nouvelles qu'il fit. On pouvait obtenir les mêmes résultats et des résultats infiniment supérieurs avec un respect intelligent du passé.

C'est le premier trait qui frappe dans son œuvre : le mépris de l'expérience historique. La loi du développement de Paris avait été constante : un point autour duquel naît la vie, une cellule ; puis les cellules se rejoignent, s'agglomèrent ; on n'y touche, soit pour les relier, soit pour les aérer, qu'avec un réalisme prudent et souple. Au contraire, Haussmann trace une ville artificielle, comme au Canada ou au Far-West. On l'a loué d'avoir percé des voies droites sans remarquer à quel point c'était facile : un enfant obtient des voies droites en posant une règle sur un plan. Il faut encore que ces voies droites aillent d'un point à un autre, intelligemment et utilement. Le modèle en était fourni par la rue de Rivoli, dernier type de construction raisonnable : elle était indiquée par la nature, puisqu'elle est une branche de la croisée de Paris, elle éventrait un cloaque, elle était utile et elle a sa beauté. Les voies d'Haussmann n'ont pas souvent d'utilité et elles n'ont jamais de beauté.

La plupart sont des percées surprenantes qui partent de n'importe où pour n'aboutir nulle part, en renversant tout sur leur passage, alors qu'il eût suffi de les infléchir pour conserver des souvenirs précieux. Par exemple, la Commanderie de Saint-Jean de Latran, avalée à flanc de coteau par la rue des Écoles. La rue de Rennes, avec les prolongements rêvés par Haussmann, a renversé l'Abbaye-aux-Bois, qui eût dû être deux fois sacrée, pour ses souvenirs et pour sa beauté, et l'achèvement du projet saccagerait aujourd'hui l'Institut et la pointe de la Cité, tout ce qui subsiste de la beauté de l'Ile dont les démolisseurs ont fait un désert. A l'ouest, les percées ont créé une vaste excroissance artificielle, pareille à un champignon monstrueux poussé sur un flanc de Paris, ou à une ventouse démesurée qui a brusquement déséquilibré la ville historique. Du jour au lendemain, les quartiers de l'est ont été déclassés, aucun favorisé de la fortune ne consentirait à y vivre. M. de Julienne avait son hôtel aux Gobelins : M. Dufayel aura le sien aux Champs-Élysées.

Quand Haussmann a eu de bonnes idées, il les a mal réalisées. Il a beaucoup tenu aux perspectives, il a pris soin de mettre des monuments au bout de ses voies rectilignes ; l'idée était excellente, mais quelle gaucherie dans l'exécution :

le boulevard de Strasbourg encadre l'énorme cage d'escalier du Tribunal de Commerce et l'avenue de l'Opéra vient buter sur la loge du concierge de l'Hôtel du Louvre.

Quand il a suivi un tracé historique, il l'a gâté. Ainsi la nature lui indiquait de doubler la branche nord de la croisée, il suffisait d'abattre un des côtés des deux rues Saint-Denis et Saint-Martin, et l'on ne saurait objecter les raisons d'économie quand on sait à quel point il s'est soucié de ce détail. Il a laissé subsister les deux voies devenues trop étroites et il a planté au milieu un boulevard qui n'est pas de moitié assez large, qui est laid et qui n'est pas utile.

Il ne faut pas l'accuser d'avoir haussmannisé trop, mais trop peu. En dépit de sa mégalomanie théorique, nulle part, dans la pratique, il n'a vu assez large, nulle part il n'a prévu l'avenir. Toutes ses vues manquent d'ampleur, toutes ses voies sont trop étroites. Il a vu grandiose et il n'a pas vu grand, ni juste, ni loin. Les seules villes de France qui possèdent des voies à l'échelle de la circulation moderne sont celles qui ont été élevées par les bâtisseurs du dix-huitième siècle, Stanislas, Héré, Tourny. A Paris, la seule artère qui soit assez large, les Champs-Élysées, la seule perspective vraiment noble, l'Étoile, datent du dix-huitième siècle. Un journaliste, M. Louis Forest, faisait remarquer récemment dans *le Matin* que les seules voies qui suffisent aux besoins d'une circulation intense sont les avenues percées, à Versailles, sous Louis XIV. Ce serait une erreur de croire qu'elles ont été ouvertes sur des terrains vagues, pour les besoins de la perspective, sans souci de la circulation ; nous croyons que les difficultés datent d'hier : que l'on compare la circulation de nos souples automobiles avec l'antique embarras de voitures, toute une cour en carrosses attelés d'équipages indociles. Les embarras de Paris ne sont pas plus graves aujourd'hui qu'au temps de Boileau. M. Doumergue risque moins qu'Henri IV d'être assassiné dans sa voiture.

Sauf dans les quartiers déserts, les boulevards du dix-neuvième siècle sont deux et trois fois trop étroits, et les difficultés ont été multipliées par une idée folle : le carrefour C'est le type de l'effort à l'envers, la plaie du Paris moderne. Il fallait à tout prix éviter les confluents de circulation, on les a provoqués. On embouteille par principe au lieu de dégorger. On ne l'a pas encore compris, comme le prouve l'achèvement du boulevard Haussmann.

Autant que d'ampleur, le Paris d'Haussmann manque de raison. Il eût fallu diviser et mettre à la périphérie les Halles, source inépuisable de saleté et d'encombrement : on les a mises au centre. Résultat, il est impossible de circuler dans le milieu de la ville avant onze heures du matin.

Par-dessus tout, le Paris du second Empire manque cruellement de beauté. Ces grandes voies froides n'ont aucun charme, pas une seule maison de cette époque ne mérite d'être regardée avec le plaisir attendri que donne une façade du dix-huitième siècle à l'ordonnance sévère et gracieuse. Enfin, cette ville illogique n'est pas solide. Déjà les architectes constatent que l'Opéra se lézarde, que la Trinité s'effrite et que Sainte-Clotilde va tomber. Cet immense effort ne nous a donné qu'un Paris transitoire. Il n'est pas solide. Il n'est pas beau. Il n'est pas rationnel. Rarement un si grand travail aura été aussi vain.

Encore, s'il n'y avait que des voies à réaménager, des monunuments à refaire ! Mais ce bouleversement s'est accompagné de transformations sociales autrement graves, profondes, durables. Paris a cessé pour toujours d'être un conglomérat de petites villes ayant leur physionomie, leur vie, où l'on naissait, où l'on mourait, où l'on aimait à vivre, qu'on ne songeait pas à quitter, où la nature et l'histoire avaient collaboré à réaliser la variété dans l'unité. La centralisation, la mégalomanie ont créé une ville artificielle où le Parisien, trait essentiel, ne se sent plus chez soi ; aussi, dès qu'il le peut, il s'en va, et voici un nouveau besoin, la manie de la villégiature. A l'inverse, dans la ville désertée par ses habitants, l'étranger arrive à date fixe : c'est la « saison ». Le Parisien, dans sa ville devenue carrefour cosmopolite, fait figure de déraciné.

Époque de retournement, où tout est bouleversé, remis en cause, où rien n'est fixé, qui oblige, non plus à poursuivre comme par le passé un développement normal, mais à tout reprendre par en dessous. Il est vraisemblable que nos héritiers, condamnés à cette tâche ingrate, n'en diront pas plus de bien que nous n'en pouvons dire des grandes périodes de crise, du Paris de la guerre de Cent ans ou des guerres de religion.

LUCIEN DUBECH ET PIERRE D'ESPEZEL.

Moderne Byzance[1]

Sept heures. Le café des Petits-Champs. Une foule banale de dimanche autour d'un kiosque à musique. Des groupes circulent. D'autres, assis devant des tables de jardins, dégustent des rakis et des mezzés. Des jeunes gens au teint olivâtre fixent les corsages clairs avec effronterie. La musique des équipages ottomans joue la *Valse de Faust.*

Papathéodulas me rejoint.

— Venez, le spectacle est plus instructif de la terrasse du Cercle d'Orient. Vous avez là une vraie synthèse du Constantinople d'après-guerre, du Constantinople sous l'occupation interalliée.

Pénible traversée de la rue de Pera noire de monde. Arrivée devant un porche au pied duquel flamboie l'enseigne tapageuse d'un music-hall, Papathéodulas épèle le nom avec sa canne : P r i n t a n i a.

— Voilà le plus clair résultat de l'arrivée des Européens dans notre bonne ville ! Des guinguettes, des cinémas, des cafés-concerts... on ne sait plus où les fourrer, on a trouvé le moyen d'en mettre un ici et de boucher l'entrée de notre vénérable Cercle d'Orient. Ah ! je comprends vos municipalités socialistes qui réclament partout des soldats et

(1) Voir la *Revue universelle* du 15 juillet 1924.

des garnisons. Quelle manne vaut celle-là? Surtout si elle tombe du ciel anglo-saxon. Dire que les bons mollahs d'Angora veulent instituer le régime sec et priver leur capitale d'un bienfait céleste! Mais, ils ont entendu vaguement parler que c'était la mode au pays du dollar et ils copient les gestes des maîtres de l'or, un peu à la façon dont le babouin imite sans les comprendre ses grands frères humains.

A gauche du music-hall, une autre « boîte », russe celle-là, « Rosamia », et, à droite, une porte vitrée ouverte sur un escalier de marbre. C'est le Cercle d'Orient. Cérémonieux, des domestiques s'effacent et Papathéodulas serre avec affectation la main de plusieurs personnages dont il m'énumère complaisamment les titres et les qualités.

On joue dans la grande salle. Fraternels, Grecs, Turcs, Arméniens, Israélites, Européens de toutes races, se mêlent autour des floches et des sans-atouts. Plus habiles que les chancelleries et les communistes, le poker et le bridge réalisent l'union sacrée de la grande famille humaine.

Papathéodulas m'entraîne à la fenêtre :

— Regardez, quel cinématographe vaudrait celui-ci, la rue de Pera? Le merveilleux étalage de chapelier, n'est-ce pas? Toutes les variétés de coiffures défilent ici à rangs serrés : chapeaux féminins plus ou moins mal copiés sur les modèles de la rue Royale, canotiers levantins, fez ottomans, turbans de mollahs ou d'hindous, talpaks brodés d'officiers turcs, avec de-ci et de-là des casquettes kaki, des chéchias rouges et des bonnets de police bleu horizon. Sur cette houle émerge, comme un bouchon dans un ruisseau, cet énorme bonnet de fourrure que porte ce géant de l'armée Wrangel. Le va-et-vient continu de cette foule, c'est un peu le Bosphore avec ses flots pressés entre ses murailles, ses courants montant et descendant.

A chaque minute, des automobiles trépidantes traversent cette marée humaine qui ondule alors comme la surface d'un estuaire fendue par la proue d'un vapeur. Des remous s'agitent dans le sillage des voitures, au milieu des appels de sirènes et de trompes. Puis, retentit le claquement sec d'une mitrailleuse en action : un motocycliste anglais, lancé comme un bolide, arrive de Galata Seraï, trace un sillon blanc parmi les rangs sombres et disparaît vers Taxim dans un nuage de poussière, de gaz et de fumée.

Je m'étonne de cette allure au milieu d'un pareil encombrement.

— Bah ! c'est le grand genre ici d'aller vite. Vos automobiles et camions officiels ont coutume de traverser à un train d'enfer cette rue encombrée et tortueuse. Depuis l'armistice, on ne compte plus les écrasés : c'est la rançon de l'occupation. A quoi servirait-il de protester? Tribunaux, assurances, contraventions, indemnités, etc., tout cela est ici du domaine de la fiction. Il y a bien une police anglaise, mais ses attributions sont aussi imprécises que le rôle des Karakols turcs est ambigu. En 1920, au temps où s'étalait d'un bout à l'autre de l'Asie la formidable puissance des Alliés, c'était bien autre chose. Les véhicules militaires étaient de nombreux et puissants seigneurs auxquels l'humble piéton payait un lourd tribut. Il y avait une colonne spéciale dans les journaux pour signaler les écrasés quotidiens. Leurs parents — ou eux-mêmes s'il en restait quelque chose — pouvaient à leur gré porter plainte devant les juridictions consulaires, interalliées, ottomanes. Ils n'avaient que l'embarras du choix. Quant au jugement et à son application, c'était une autre affaire! Ils pouvaient attendre les calendes byzantines.

Ce bon pays turc ! Il a déjà connu de bien belles périodes d'anarchie, n'est-ce pas? pourtant je ne sache pas que son ciel blasé en ait contemplé une pareille à celle qui suivit la venue des Occidentaux après Moudros ! Aigrefins, tripoteurs, chevaliers d'industrie, boursiers sans scrupules et contrefacteurs sans vergogne s'en donnaient à cœur joie.

Ne croyez pas que j'exagère quand je vous dépeins ce beau gâchis international étalé ici durant cinq ans sous les yeux de l'Orient ahuri. En voulez-vous un autre exemple? Tenez, il est aussi interdit de se faire rendre justice que de circuler. Hors des murs de Constantinople, il n'existe plus une seule route.

Jadis, un de vos ambassadeurs, dilettante averti autant qu'amoureux des charmes de Therapia, avait fait aménager un beau chemin neuf qui conduisait à son palais d'été. On descendait des falaises de Machlak en serpentant dans un riant thalweg au milieu des mûriers, des platanes et des tilleuls pour déboucher brusquement devant un coin du Bosphore, bleu comme un lac alpestre, avec une garniture de collines rosées et de villas blanches qui émergeaient

comme des lis au-dessous des bois de Derkos. Eh bien ! ce petit chemin poétique n'est plus. Impossible même d'y accéder. Défoncées, ruinées, rongées jusqu'à la trame, les routes qui y conduisent, dans un état plus triste encore que les chaussées de Verdun au moment de la ruée de Douaumont.

Depuis l'armistice, plus d'ingénieurs, de cantonniers et de service de voirie. Qui aurait payé, quand souvent il n'y avait pas un maravédis dans les caisses de la Porte? D'ailleurs, il a fallu cinq ans pour savoir quel serait le sort de Constantinople. Au delà, dans la banlieue de Pera, on peut encore aller jusqu'à Bebek, car la Société des Tramways est tenue de réparer la chaussée pour y permettre le passage de ses véhicules ; mais du côté de Stamboul, au delà de l'enceinte de Byzance, seules les autochenilles peuvent se hasarder. Encore faut-il que les pluies ne se prolongent pas trop, car la boue gluante de nos contrées est plus redoutable que le sable des hautes dunes et le reg des Hamadas.

— Alors? A quoi bon cette profusion d'autos qui circulent en quatrième vitesse dans vos rues étroites si elles ne peuvent dépasser Pera, Bebek et Galata?

— Cher ami, ne l'oubliez pas, vous êtes en Orient. Paraître est une nécessité. Se faire voir en limousine du Tunnel au Taxim? Mais, c'est goûter le plaisir de nos ancêtres quand ils buvaient l'hydromel des dieux, recueilli dans les champs de mauves par les abeilles du Taygète.

Le flot des coiffures qui s'écoulait sans relâche dans la rue de Pera s'arrêta soudain et l'attention des passants se porta vers deux voitures d'où partaient des cris aigus. Dans chacune des calèches, deux gigantesques gaillards affalés, côte à côte avec deux nymphes indigènes très brunes, les cheveux épars. Tous sont manifestement ivres.

— Saluez ! dit Papathéodulas, c'est le dollar qui passe. Ici, pas encore de régime sec pour l'étranger et ces matelots américains, aux bonnes faces de dogues, sont simplement les maîtres de l'heure, les rois dans la cité de l'agio. Ah ! vous épiloguez en Europe sur la lutte des classes, l'injustice du sort et les inégalités sociales. Des théoriciens à lunettes et des spéculateurs en pantoufles échafaudent des combinaisons ingénieuses pour étayer l'édifice branlant de la société humaine. Qu'ils invitent les Lassalle et les Karl

Marx à sortir du royaume des ombres pour venir contempler ce spectacle que leur philosophisme égalitaire n'a pas su prévoir ! Les classes ici ont disparu, ou plutôt, elles sont renversées. Il n'y a plus ni bourgeois, ni prolétaires, ni patrons ni travailleurs, ni aristocrates ni roturiers. Depuis la guerre il y a les pays heureux à change élevé et les nations infortunées dont le papier-monnaie tend vers zéro. Un dollar vaut trois livres turques : les appointements mensuels d'un petit fonctionnaire au bon temps d'avant-guerre. Chacun des gaillards que vous avez vus dans les voitures en touche trois par jour : 270 livres par mois. Il n'est pas un chef de bureau qui émarge au budget public pour la moitié d'une somme pareille.

Au lycée de Galata Seraï, il y a, comme vous savez, des professeurs français. Savez-vous combien touchent ces malheureux? Vingt-cinq livres, pas une de plus. Ils ont cinquante ans. Les matelots en ont vingt. Ils ont derrière eux toute une vie d'études, de peines et de labeur ; les matelots quelques années d'apprentissage dans les usines de Brooklyn ou d'école buissonnière sur les quais de New-York. Épiloguez après cela sur les injustices sociales.

Mais, passons ! Après le dollar vient la livre sterling. Son pouvoir sur les âmes est aussi magique. Vous le constaterez demain au Moscovite où nous irons dîner.

— Et le franc? ajoutai-je. Que devient dans tout cela l'éclat de notre pauvre monnaie, à côté des éblouissantes devises anglo-saxonnes?

— Le franc? C'est la bourgeoisie modeste, le petit employé aux manches de lustrine, la ménagère méticuleuse aux bas de coton rapiécés. Voyez-le. Il va à pied avec vos officiers tandis que les majors de l'Head Quarter se prélassent dans des limousines et que les matelots américains s'offrent des parties à Bebek à 50 livres la séance. Le résultat de tout ceci? Vous l'apprécierez un jour. Mais il sera trop tard. Ah ! l'intérêt électoral n'est pas en jeu et le rayonnement de la vieille France est moins intéressant que les résultats de la proportionnelle ou les dernières combinaisons des partis.

Mais, écoutez bien : vous avez vu dans le train le major Robinson obligé de parler français pour débiter ses fadaises à Mlle Dimitresco. Votre langue était jusqu'ici le volapuk de tout l'Orient. Dans dix ans ce sera fini. J'ai deux enfants.

Avant la guerre, je n'eusse jamais songé à leur faire apprendre un autre idiome que le français. Eh bien, ma fille va à Constantinople College et mon fils est instruit par une nurse qui pétrit d'anglais son jeune cerveau. Comment voulez-vous que les plus grands agioteurs du monde n'apprennent pas maintenant la langue des sterlings et des dollars?

Une propagande adroite vous eût permis peut-être de sauvegarder vos positions. Car on vous aimait bien ici, et puis, l'habitude était prise de fréquenter vos écoles. Mais vous venez d'assiter presque indifférents à leur fermeture et de permettre l'exode d'un million de Grecs et d'Arméniens chassés de leur terre natale par un gouvernement xénophobe. Ces chrétiens étaient vos fidèles clients. Croyez-moi, ce ne sont pas les Turcs qui les remplaceront.

Mais, voici un autre pays. Regardez la lire italienne qui passe ici, drapée dans une cape majestueuse avec un képi haut d'un étage. Elle a de l'allure et de la majesté, n'est-ce pas? Hélas! ce César de Bazan italien est pauvre comme l'hidalgo de *Ruy-Blas* et la rapière qui lui bat les talons, a beau résonner sur l'asphalte, nous préférons le bruit des écus dont on perçoit le tintement discret dans le gousset de l'Anglo-Saxon.

Les autres devises? N'en parlons que pour mémoire. Le lei roumain? Il ne vaut pas deux sous.

Quant au rouble, regardez-le se traîner avec ces infortunés en béquilles, épaves des armées Denikine et Wrangel. Au moins en Occident, les grands blessés de guerre ont une pension et des âmes généreuses s'intéressent à leur sort. Ici, ils n'ont que leurs yeux pour pleurer l'ingratitude de leur patrie.

Si vous voulez vous offrir le luxe de faire cirer vos chaussures par les fils d'un ancien ambassadeur, allez sous les fenêtres du Consulat russe. Vous y trouverez deux jeunes « loustros » et pour dix piastres, vous en verrez la farce.

Cependant, des remous se produisent dans la foule. Un groupe de passants s'est arrêté et produit l'effet d'un rocher planté au milieu d'un torrent.

— L'heure de la cote, dit Papathéodulas; les promeneurs indolents sont intrigués par les petites affiches qui indiquent le dernier cours des devises. Une émotion presque mystique secoue tout ce monde d'agioteurs.

A-t-on assez dépeint Stamboul et ses minarets, Prinkipo et son ciel de vitrail, Sainte-Sophie et sa coupole? Vous vous êtes pâmés devant les pittoresques descriptions d'Eyoub, des cyprès de Scutari et de l'hippodrome des Basileus. Éblouis par ces visions lumineuses, les peintres orientaux ont négligé les vastes coins d'ombre qui en sont la contre-partie. Quel dommage! Aucune plume prestigieuse n'a tracé la moindre esquisse de la fièvre qui s'empare de Galata et de Pera à la nouvelle que la livre a subitement monté de trois points ou que le leva s'est effondré au cours de la nuit.

Ces modestes employés que vous voyez déambuler très calmes à la sortie de leurs banques ou de leurs comptoirs ne songent qu'à l'opération de change réalisée aujourd'hui et à celle qu'ils tenteront demain. Chez vous, les petits bourgeois, boutiquiers, marchands de vin et garçons de café jouent aux courses et se repaissent de la lecture du journal *la Veine*. Ici, ils achètent ou vendent des dinars, des leis, des marks, des livres, des francs, des contos de reis, des yens, des taëls, tout ce que la pauvre humanité inventa pour rendre hommage à l'or absent.

Chacun spécule, depuis cet opulent israélite qui affole le marché en jouant à coups de 100 000 sterlings, jusqu'à ce placide bureaucrate qui songe à gagner quelques piastres sur ses couronnes ou ses levas. Le requin, dit-on, est suivi de petits poissons qui se régalent de ses reliefs. De même ici, le gros agioteur est accompagné dans son sillage par une foule de spéculateurs négligeables qui font ripaille des profits dédaignés.

Mais, parfois aussi, le requin, au courant des opérations de ceux qu'il traîne avec lui, ne dédaigne pas de profiter de leur crédulité. Il joue gros jeu sur une valeur et quand il a amorcé une bonne hausse, il s'empresse de revendre très cher à ses disciples les titres avariés dont les cours fictifs s'effondrent le lendemain.

Au temps de Byzance, on discutait sur les mérites des Verts et des Bleus pendant que les Turcs ou les Arabes campaient sous les murs de la ville. Aujourd'hui, à Pera on se passionne sur les mérites de la livre égyptienne ou de l'Anatolian Eagle pendant que les Kémalistes ne songent à rien de moins qu'à une déportation en masse des chrétiens de Constantinople.

De ce tableau réaliste n'allez pas déduire un jugement trop sombre sur vos compatriotes. Je vous ai déjà cité un trait d'altruisme des Turcs ; je pourrais vous conter d'autres exemples, qui à vos yeux rachèteraient nos faiblesses.

Au fond, ces plaies qui rongent notre organisme sont peut-être, comme le reste, surtout en surface et moins graves que dans votre Europe courbée depuis l'armistice sous l'implacable dictature de l'argent.

Ces Russes, qui mendient leur pain vous paraissent pitoyables parce que leur misère s'étale au vu de tous. Croyez-vous qu'elle soit moins profonde à Berlin, Londres et Paris où des centaines de milliers de Slaves attendent la fin de leur exil?

A Passy, j'ai rendu visite à un vieil ami, ancien diplomate russe que j'avais connu au temps de sa splendeur. Le malheureux logeait avec cinq autres aristocrates dans une mansarde dont un seul domestique n'aurait pas voulu. Sous vos cieux blafards du Nord les maux sont les mêmes qu'ailleurs, mais vous ne les voyez pas. Ici les fleurs de la misère et du vice s'épanouissent au grand soleil d'Orient au lieu de se terrer dans le cloaque de vos cités populeuses ou derrière la tristesse de vos grands murs d'hôpitaux. La rue de Pera ! mais c'est la synthèse même des tribulations incessantes de la douloureuse humanité. A tous les carrefours, des plaies et des infortunes ; quant aux joies fugitives et décevantes, tenez ! elles ressemblent à ces œillades que viennent de décocher ces exquises péripaticiennes moscovites au bel officier qui passe.

— Mais j'oublie l'heure avec mon bavardage ! Je vous raccompagne jusqu'à mon hôtel où m'attend ma voiture.

Nous traversons à nouveau la grande salle du Cercle. Une seule table de poker est encore occupée. Des Turcs à face ronde, très rouges et le fez renversé sur la nuque continuent à jouer avec des gestes brusques en martelant la table de leurs poings lourds. Je me rappelle avoir déjà vu des indigènes, Sénégalais ou Arabes, jouer de cette manière saccadée avec la même fièvre et la même lueur étrange au fond de leurs prunelles fixes.

La foule est moins dense en arrivant à hauteur de Galata Seraï. Les promeneurs qui ont en poche quelques piastres dînent et ceux qui n'en ont pas font semblant. Placides

comme des statues de cire à une devanture des boulevards, des consommateurs sont en exposition derrière la large baie vitrée d'un café-restaurant.

— Le café Serakian, souffle mon cicerone. Il s'y traite toutes sortes d'affaires dont le détail vous amuserait. Tenez, dans ce coin, ce groupe si indifférent d'apparence épie ce qui se passe dans la rue avec la patience du fox à l'entrée d'un terrier. L'arrivée des Occidentaux n'a pas seulement déterminé l'éclosion spontanée de guinguettes et d'estaminets ; elle a encore mis en relief ces heureux penchants qu'Abdul Hamid avait su discerner au sein de notre bon peuple. Dès l'entrée en rade de leurs flottes, les nations d'Europe et d'Amérique prirent la peine d'installer chacune un service de renseignements destiné surtout à se surveiller les unes les autres. Ce fut pour notre ville une nouvelle aubaine : car aussitôt se révélèrent des légions de policiers émérites et d'espions subtils. A la devanture de ce café, vous en voyez quelques échantillons.

On vend ici des « tuyaux » politiques, comme sur la pelouse de Longchamp on monnaye la performance d'un pur sang. Il y a des officines où se fabriquent des traités apocryphes, des documents imaginaires, des télégrammes fantaisistes. Ces honnêtes courtiers émargent parfois à plusieurs caisses sous des noms différents. Chacun les connaît. Ce gros à mine réjouie est spécialisé dans la surveillance des bolchevistes, cet ascète au visage de fouine dans l'étude des mouvements militaires en Thrace, ce Turc aux yeux écarquillés dans la recherche des complots ténébreux.

Les prix des renseignements varient à l'infini. Tout dépend de l'importance de la nouvelle. Pour quelques livres on vous apprend là que Moustapha Kemal vient d'écrire à Ismet pacha de ne rien céder à Lausanne et, pour un medjidié, que Bakchich effendi, ministre du Commerce, a reçu en secret le délégué de l'Afghanistan.

Filtré par les rabatteurs, tamisé par les interprètes des bureaux, discriminé par des fonctionnaires habiles, le renseignement, merveilleux ou banal, sérieux ou fictif, burlesque ou dramatique parvient ensuite aux chancelleries qui échafaudent sur lui un plan désuet de combinaisons ingénieuses ou un système moderne d'attente passive.

Depuis le jour où un avisé Levantin a gagné plusieurs milliers de livres en fabriquant de toutes pièces un traité

d'alliance entre la Turquie et l'Angleterre, le bruit de ce coup de maître a révolutionné le Landerneau pérote ; et il s'est révélé un grand nombre de Sherlok Holmes habiles à susciter des Arsène Lupin fantaisistes et des Moriarty imaginaires. En prospecteurs sagaces, ils réussirent surtout à exploiter le précieux filon de la crédulité britannique. Vous vous rappelez la découverte, il y a deux ans de ce complot kémaliste si menaçant pour la sécurité des troupes anglaises à Constantinople. L'affaire fit un beau tapage à Londres et dut rapporter de bonnes rentes à l'heureux mystificateur. Pour avoir chargé contre des moulins à vent, la cavalerie de Saint-Georges dut vider cette fois les arçons.

Mais voici votre hôtel, je vous laisse. A demain au Moscovite. La visite de l'exposition pérote n'est pas terminée.

Le lendemain matin, dans le hall de l'hôtel, le valet de chambre m'aborde avec déférence et me glisse à l'oreille : Mme Papathéodulas attend monsieur au téléphone.

J'écoute l'épouse légitime de M. Thémistocle Papathéodulas. Elle m'invite à prendre le thé ce soir à cinq heures à Chichli en compagnie de Mme veuve Erato Simonidès ; ensuite son mari m'emmènera faire mes premières armes au Moscovite. J'accepte cette proposition émise avec bonne humeur et j'annonce mon arrivée à cinq heures... Des bruits confus ont traversé mon oreille pendant la conversation. Un soupçon me passe dans l'esprit. Sans raccrocher le récepteur, je passe très vite devant le central de l'hôtel : la jeune téléphoniste écoute encore de toute son âme, ingénument. Diable ! il y a donc partout ici des cafés Serakian !... A cinq heures, j'en ai la confirmation. Naïvement, le portier m'a abordé, la casquette à la main en m'annonçant que ma voiture m'attendait devant la porte. Chichli ! m'a dit l'arabadji avant que j'eusse prononcé une syllabe. Ebet effendi? Sur le trottoir en face, Fabien et un autre délégué m'ont regardé, indiscrets...

Toujours affable, Mme Papathéodulas me reçoit et me présente à son amie Erato, une curieuse poupée du dix-huitième siècle, toute rose et toute blonde avec la grâce mièvre d'une fausse bergère à houlette et à pompons. Bref regard d'inspection. Je suis inventorié comme un tapis intéressant et, tout de suite avec cette aimable aisance des

Levantines, la jeune veuve de M. Simonidès déclare :

— Monsieur, mon amie Phrosso m'a déjà beaucoup parlé de vous ; et très vite elle ajoute :

— C'est une vraie fête pour nous de recevoir un Français. Nous aimons tant votre pays et surtout ce Paris qui est notre paradis...

Je subis docile, l'ondée des compliments. Elle est toute semblable à celle que j'ai reçue avant-hier sur le quai de Sirkedji. Seulement, cette fois, la douche semble moins tiède.

Le Monténégrin apporte un vaste plateau surchargé de friandises : pâtisseries turques, grecques et françaises. Il y en a pour tous les goûts. Des éclairs et des babas avec des raviers pleins de caviar, de miel, de loukoum et de confiture à la rose.

— Le loukoum d'El Hadj Bekir, notre passion, déclare Erato en savourant un des bonbons pâteux saupoudrés de neige.

— Oui, c'est, je le vois, une des spécialités qui ont éclos sous votre beau ciel, elle est onctueuse comme lui et tendre... comme celles qu'il abrite.

Erato me regarde en minaudant :

— Non, vous n'appréciez pas nos douceurs, sauf si elles s'enveloppent d'un yachmak. Il vous faut l'attrait du mystère et de l'exotisme, et nous ne sommes à vos yeux que de pauvres petites provinciales.

— J'ai déjà dit tout cela à M. Taillac, intervient Mme Papathéodulas, indulgente. Mais Erato insiste :

— Soyez franc, que reproche-t-on aux Levantines à Paris?

— Je crois qu'on vous connaît peu tout en vantant beaucoup vos charmes.

— Et notre pays?

— Son tort, je crois, est d'être à la fois mystique et incrédule, superstitieux et réaliste et de vouer un culte trop spécial à son ancien dieu Hermès, patron des commerçants, des orateurs...

— Et des fripons. Mais c'est un blasphème ! Ah ! comme certains romans nous ont fait du mal. Hermès est le dieu des uns, Eros celui des autres. Phrosso, il faut convertir M. Taillac.

Mme Papathéodulas quitte son fauteuil en s'étirant comme un félin paresseux et vient s'asseoir près de moi en

jouant avec un tesbih de cristal dont les grains brillants entrelacent ses ongles vernis.

— Au fond, vous êtes comme tous les Français ; caché sous un masque gouailleur, votre idéalisme apprécie surtout le libre abandon, le sensualisme sans détour et l'amour sans calcul des Aziyadé. Erato et moi, nous paraissons trop raisonneuses pour être emportées dans le grand tourbillon?

Elle a dit cela avec un rire apprêté et de ses yeux baissés un regard filtre très doux entre les cils comme la brise du soir entre les roseaux...

— Cher ami, il est huit heures et demie et c'est samedi, nous n'allons plus trouver place au Moscovite.

Papathéodulas est entré joyeux et m'a pris le bras. Il m'entraîne dans le couloir. J'ai à peine le temps de baiser la main fine qui s'offre au bout du bras nu comme une fleur alanguie.

L'auto double le cap de Galata Seraï où un policier turc joue le rôle de l'agent monté au carrefour de l'Opéra et s'arrête devant un corridor sombre, tapissé de plantes vertes. C'est le Moscovite. En face, par une ironie du sort, l'ancienne ambassade du tsar est là, entourée de soldats russes déguenillés.

Nous entrons dans un étroit boyau où un vestiaire étale un assortiment complet de pardessus et de coiffures. Je note surtout des casquettes plates à turban rouge, insignes de l'Head Quarter. Un officier de cosaques, en bottes molles et bardé de cartouchières, nous aide à nous dévêtir. Son zèle ne compense pas son inexpérience et son poignard d'argent s'accroche à nos boutonnières. Il soulève une lourde portière et dans la pénombre de l'antichambre, le Moscovite apparaît comme une grande féerie ruisselante de lumières, empanachée de fleurs, de toilettes et d'uniformes.

Nous entrons. La plupart des convives sont des hommes en smoking ou en kaki. Légères, parfumées, vaporeuses, de jeunes femmes glissent entre les tables à la surface des nappes fleuries.

Papathéodulas adresse à chacune un sourire d'intelligence, salue de la main quelques convives et m'entraîne au comptoir où une blonde, très pâle sous son turban vert,

s'ingénie à couper de fines tranches de pâté à la hure.

— La comtesse Vera Sebline, murmure mon cicerone après m'avoir nommé.

A son exemple, je baise une main diaphane qui m'est tendue avec aisance.

— Vous êtes en retard, dit Vera. Mes tables sont prises. Mais, il en reste une, je crois, dans le service de Tamara Ivanowna. — Cela ne vous déplaît pas au moins, monsieur Papathéodulas? Allez, j'irai avec plaisir prendre le champagne avec vous au dessert ; et, en me regardant :

— Un Français, c'est un visiteur si inattendu au Moscovite qu'on doit le traiter comme un hôte de marque...

... Tamara Ivanowna ressemble au portrait tracé par Papathéodulas : elle est de Kiew et je note que son charme slave est tempéré par la grâce hardie des tziganes de l'Ukraine.

— Que prenez-vous ce soir, dit-elle, en détachant de sa ceinture un élégant calepin de cuir orné d'un crayon d'or. Voyons, pour commencer?

— Un bordj.

Toutes ses dents sourient quand elle nous entend articuler ce nom avec notre déplorable accent étranger.

— Bordj ! répéte-t-elle avec une intonation amusée qui résonne comme un chant d'oiseau entre deux flonflons de l'orchestre. Alors, dîner russe, n'est-ce pas? J'inscris : zakowski, caviar, pâté, coquillages et deux flacons de vodka pour commencer.

Entendu ! Tamara Ivanowna retourne au comptoir porter notre commande sous les yeux de Papathéodulas attendri.

— Eh bien ! que dites-vous de notre servante et de ses compagnes? Hein ! quel régal des yeux? Ah ! le maître de céans est un artiste... et un commerçant. La terre humaine a-t-elle jamais produit plus merveilleuse variété d'orchidées? On vous a conté des tas de légendes sur ces fleurs précieuses dont s'enorgueillit notre Pera vaniteux. On vous a dit qu'elles venaient des parterres de la cour impériale et figuraient en grosses majuscules dans le Gotha moscovite... Légende ! ou du moins exagération ! malgré tout, ces charmantes fées qui tourbillonnent autour de nous, fraîches et diaprées comme des papillons des îles, parlent toutes le français et ceci est déjà un titre de noblesse en Orient.

Dix heures trente. La salle s'échauffe. Papathéodulas absorbe coup sur coup deux rasades de vodka et salue d'un signe le chef d'orchestre qui joue un tango langoureux aux oreilles d'un couple de choix.

— Méfiez-vous de cet émule de Riego et pensez au café Serakian. Antonesco est Roumain comme tous ses congénères et émarge à différentes caisses alliées et turques. A toutes peut-être. Il comprend tous les jargons usités de Paris à Téhéran ; et sa conscience élastique lui permet de rebondir plus aisément qu'une balle de tennis de l'un à l'autre des camps adverses.

Puis, tout à coup :

— Regardez derrière cette jeune femme, ce visage glabre ne vous dit rien? Décidément tout l'Orient-Express se délasse ici des fatigues du voyage. En civil, notre major Robinson, attablé avec trois joyeux compères. Ah ! je ne m'étais pas trompé ; notre aviateur est un représentant de la British Oïl. Je vous jure qu'il ne songe plus guère à Mlle Dimitresco. Quelle combinaison peut-il méditer avec ce petit fripon de Caxwell? Toute une dynastie à Constantinople, ces Caxwell ! Celui-ci m'a soufflé, après l'armistice, une spéculation de premier ordre que je couvais depuis le début des hostilités avec mon vieil ami Zakarian.

Pendant la guerre, vous le savez, les chemins de fer d'Anatolie pouvaient à grand'peine assurer le ravitaillement des troupes du Caucase, de Palestine et de Mésopotamie. A part quelques wagons de céréales à destination de l'Allemagne, impossible de rien exporter. Aussi l'orge, le blé, la laine, les peaux de moutons s'accumulaient dans les gares en monticules de grains et en pyramides de ballots mal odorants. A Angora surtout, il y avait des tonnes de ce précieux tiflik dont on fait des châles si souples et des tapis de prière si soyeux. Aussi dès novembre 1918 la firme Papathéodulas, Zakarian and C° entreprit le transfert rémunérateur de ces marchandises de choix. Quelle époque ! Vous vous en souvenez, les cours de la laine montaient d'heure en heure.

Tout marchait à souhait. Mais hélas ! Nous avions compté sans la famille Cawxell. Deux des fils, nommés officiers de réserve, furent embauchés par le service de l' « Intelligence » et préposés à la surveillance des gares d'Asie Mineure. Autant valait introduire le loup dans la bergerie anato-

lienne. Ces jeunes carnassiers eurent tôt fait de croquer à belles dents tout ce qui était à consommer. Chaque jour des tonnes de laine, opium et tiflik refluaient vers les entrepôts des Caxwell à Galata. Tous les wagons disponibles étaient affectés à ce transport. Impossible, et pour cause, d'en obtenir un seul du service du contrôle. Notre association dut se dissoudre, et la rage au cœur, nous assistâmes au débarquement journalier des ballots de marchandises. Ils formaient le long des quais des parallélépipèdes bien réguliers avant de s'engouffrer dans la cale des navires en partance pour Manchester.

— Singulière utilisation de la tenue guerrière. Spéculation et uniforme, ces deux mots ne s'accordent pas bien dans notre pays gaulois. Avec un contrôle français vous auriez eu plus de chance, et votre firme eût prospéré.

— Sans doute, et nous apprécions votre intégrité, mais un peu à la façon d'une chose très belle et très pure, d'un mystère que l'on admire sans se l'expliquer. L'Anglais a comme devise : l'empire, c'est le commerce, et vous comme toujours de ne pas traiter en marchands, mais en rois. Inutile de vous l'avouer, nous préférons la première. Quant à l'abus de pouvoir, c'est tellement dans nos mœurs que l'on s'étonne presque de l'intégrité des détenteurs de l'autorité. Ces Caxwell m'ont roulé, c'est vrai ! Mais à leur place, pensez-vous que je n'en eusse pas fait autant?

Manque de scrupules, dites-vous? Les Anglais et nous appelons cela sens des réalités...

Dans la salle remplie d'uniformes britanniques, je cherche en vain quelque reposante tenue bleu horizon. En ville, Sénégalais et Algériens circulent aussi nombreux que les Gourkhas et Punjabis ; pourtant les chefs des uns plastronnent ici et les chefs des autres sont invisibles.

— Inutile de regarder, vous ne trouverez ni vos officiers, ni ceux de M. Mussolini. Trop cher, le dîner ! Cinq livres en moyenne. Pensez-vous que les changes latins puissent offrir pareilles réjouissances à vos nationaux? La lutte de classes entre monnaies se poursuit sur tous les terrains. Ceux-ci doivent se contenter du maigre menu de leur mess et des gargotes de Pera. Ceux-là au contraire sont assurés d'un plantureux repas et même... ajoute Papathéodulas en ricanant, du plus exquis des desserts.

Ainsi, cette fière enfant de la steppe ukrainienne au teint mat, aux cheveux noirs comme les guérets du tchernozom, à la narine frémissante, qui semble aspirer le large comme une cavale de Mazeppa, fait les délices de ce gros garçon de ferme lourd de corps et d'intellect. Il est incapable de rien comprendre au caractère rêveur, aux sentiments artistes de sa partenaire. Moussorgsky, Tolstoï, Dostoïevsky... autant d'énigmes pour lui qui ne rêve que de swings, d'uppercuts et de performances de golf ! Pourtant ces deux natures contradictoires viennent de s'associer.

Leur histoire? Je vais vous la dire en deux mots sans les connaître. Le premier jour où il est arrivé au restaurant, la belle a produit sur lui l'effet du soleil des tropiques sur un homme sans casque. Il a été foudroyé par une insolation sentimentale. Il a fait une cour lourde et sincère qui s'est terminée par un refus catégorique. Alors, son obstination anglo-saxonne lui a suggéré la seule détermination pratique. Il a offert le mariage. Quelques réticences. L'éternel jeu féminin. Acceptation, refus, etc. ; enfin, au bout de deux mois, c'est-à-dire de soixante dîners au Moscovite, Anna, ou Vera a daigné accorder sa main droite.

Ne la blâmez pas. Avoir été une poupée de luxe gâtée par sa famille et son majordome et après des tribulations épouvantables, échouer comme servante dans une boîte de nuit et végéter dans un taudis à punaises, cela finit par donner une bonne dose de ce sens pratique que vous dénigrez si fort. Quand on se trouve sous le ciel noir de l'infortune, il est raisonnable de gagner bien vite le plus médiocre des abris. Seulement d'ordinaire il y a un écueil dans le havre de Cythère : le mari, un ex-gouverneur de province ou colonel de la garde. La loi orthodoxe permet heureusement de doubler ce cap. Le divorce est prononcé et la formidable solde anglaise permet d'envoyer en secret de menus subsides à l'infortuné conjoint qui végète dans un bas emploi à Galata ou sur les quais de Sirkedji. Voilà un petit drame qui se répète d'une façon régulière chaque quinzaine. L'état-major britannique a beau s'émouvoir et multiplier les avertissements. Dans ce combat contre Éros, c'est toujours lui qui est knock-out.

Telle est la misère russe à Pera, aussi douloureuse ici sous ses turbans verts et ses tabliers de soie qu'en face sous les capotes effilochées de ces malheureux soldats qui

attendent le miracle devant la grille de leur ambassade, à l'ombre du « petit père ». A ce tableau, joignez des coins d'ombre plus noirs encore.

Pressés par la faim, certains malheureux Slaves sortent de la légalité comme le loup sort du bois. Ils imitent Des Grieux dans les tripots clandestins, Cartouche et Mandrin aux abords de la ville. L'an dernier, quand la route de Therapia était encore praticable, des bandes de soldats moscovites battaient l'estrade et assassinaient les danseurs qui rentraient la nuit du Summer Palace.

D'autres émigrés, après avoir saturé Pera de music-halls, de loteries et de kermesses, imaginèrent de donner des saturnales dans ces rues interlopes que fréquentent les matelots. Durant trois semaines tous les noctambules de la ville s'y donnèrent rendez-vous. Les mauvaises langues prétendent que les fonctionnaires de la police finirent par fermer l'établissement... après s'être rendu compte tous les soirs de l'immoralité des comédies.

Minuit. Le jazz-band accentue sa cadence. On déblaye le centre du restaurant et des couples dansent entre les tables. Les servantes, leur travail terminé, se sont assises à côté des convives et un Anglais très rouge menace d'assommer le chef d'orchestre s'il ne joue pas *Tipperary*. Des dîneurs s'en vont ; d'autres clients viennent souper après le théâtre. Dans un des nouveaux groupes : mes collègues, les concessionnaires et Fabien au milieu. Il me reconnaît et m'interpelle bruyamment. Je vais m'asseoir à sa table.

— Vous avez raison, jeune homme, dit-il, de fréquenter les restaurants de nuit. C'est peut-être moins inutile que nos palabres. Ici au moins vous êtes en plein terrain d'études psychologiques. Un Henri Beyle y trouverait prétexte à une demi-douzaine de romans.

Je prends un air distrait, mais Fabien insiste : — Avouez-le, la maison Papathéodulas vous intéresse, allons ! Rejoignez votre cicerone, c'est encore le meilleur des guides Joanne pour les endroits où l'on fait la fête à Pera.

Je suis revenu agacé à ma table. Vera Sebline s'y est assise en mon absence et fume indifférente en regardant passer les danseurs. Je risque quelques allusions sur son infortune.

— Oh ! dit-elle, je ne suis pas à plaindre. Les places sont

très recherchées ici. J'ai sept ou huit livres de pourcentage chaque jour. Bien des malheureuses envient ma situation.

Comme j'insiste sur les péripéties de son existence, elle me narre très vite sa navrante odyssée : la révolution, les fusillades, les pendaisons, les trains pris d'assaut par les bourgeois apeurés, les arrêts successifs à Kiew, Odessa, Novorossisk d'où il faut partir chaque fois après les défaites successives des généraux blancs : enfin, la dernière halte à Yalta en Crimée et l'exode final après la débâcle de l'armée Wrangel. C'est très ennuyeux,vous savez, de fuir, dit-elle ingénument. Aussi maintenant, c'est bien fini, je ne m'en vais plus, quoi qu'il arrive.

— Et vos parents?

— Mon père a été pendu à Kiew et mon mari, capitaine de cosaques, tué aux derniers combats sous Perekop. Je suis ici avec ma mère, ma sœur et mes cousines. Nous étions bien malheureuses, mais notre propriétaire, M. Velib Effendi, a été très bon pour nous. S'il n'était pas Turc, vraiment j'aurais consenti à l'épouser.

— Vous avez dû perdre tous vos effets au cours de ces tristes voyages?

— Oui, bagages, fourrures, toilettes se sont éparpillés le long des routes ; j'ai à grand'peine préservé une icone précieuse qui guérit les souffrances du cœur, et mon sac à bijoux. J'ai vendu ceux-ci pour 20 000 livres à Ephraïm.

— Vingt mille livres ! C'est déjà une somme importante. Vous étiez pour de longs mois à l'abri du besoin?

— Malheureusement j'ai tout prêté à mon cousin Rasloff, celui qui danse là-bas avec la princesse Kovalew. Il a fondé d'abord un grand restaurant à Cadikeui. Mais la maison a été réquisitionnée par l'autorité anglaise. Ensuite il a acheté tout un matériel d'établissement de bains et l'a installé sur la plage de San-Stefano. Son entreprise marchait très bien ; le dimanche, les trains de banlieue lui amenaient une foule de clients. Alors, un concurrent résolut de profiter de cette bonne idée. Il fit valoir un faux titre de concession antérieure, donna en sous-main un gros bakchich au juge de paix et obtint le séquestre de tout le matériel de mon pauvre cousin. Voilà comment les 20 000 livres se sont envolées.

— Alors, maintenant, votre parent est engagé comme danseur?

— Oui, que voulez-vous que fasse un officier sans argent dans une ville surpeuplée où, pour chaque emploi, il y a un titulaire et dix postulants? Le Moscovite a deux danseurs attitrés, mon cousin et M. Barine, cet officier de marine qui a fait un numéro tout à l'heure avec Mme Kowalewska. Celui-là, d'ailleurs, a commis une grave faute de jeunesse. On ne le reçoit plus dans la société russe.

— Sans médire, je vous croyais plus indulgents aux faiblesses humaines.

— Oui, mais M. Barine a exagéré. Pendant la guerre, il faisait une noce endiablée à Sébastopol. Son amie, c'était Nikitina, vous savez, la belle danseuse du jardin de Taxim. Il lui avait offert la plus belle des villas de Yalta, et toutes les nuits c'était la fête avec des farandoles au bord de l'eau et des soupers où l'on buvait le champagne dans des chopes de bière de Munich. Cela coûtait très cher à M. Barine. Il dut se défaire de toutes ses propriétés de l'Ukraine, et quand il n'eut plus rien ou presque, il se mit à jouer comme on joue chez les Slaves. Une nuit, au poker, il perdit 200 000 roubles or. Comme il n'avait pas d'argent, il se rendit au port, fit mettre sous pression le torpilleur qu'il commandait et alla le vendre à une société du Danube.

Cette idée originale me fait sourire et je regarde Papathéodulas. Il a écouté l'historiette avec intérêt mais sans broncher. Elle paraît presque naturelle à son esprit oriental.

Une heure. Des rires fusent derrière une balustrade qui abrite une table jonchée de fleurs, de bouteilles et de seaux à champagne. Une douzaine de Russes, jusqu'ici invisibles, portent des toasts bruyants. Leurs crânes rasés et polis encadrent un fin visage à la Gainsborough dont j'admire la grâce angélique.

— La délégation bolcheviste, murmure Papathéodulas.

— Encore? et le Gainsborough?

— La comtesse Rozenberg, la plus jolie femme de Constantinople.

Deux heures. L'orchestre s'est replié en bon ordre. Les Russes continuent à boire et, pour les inviter à sortir, un à un les lumignons s'éteignent discrètement. Un jour sinistre éclaire maintenant la salle fumeuse et les nappes défraîchies. Flegmatiques derrière leurs soucoupes, des officiers anglais attendent les servantes qui achèvent de se poudrer et, tapi dans l'ombre comme un pauvre honteux, un

Russe jaloux aide en silence sa femme à passer son manteau.

Vera Sebline nous quitte et Papathéodulas, sans souci de l'heure tardive, commande à nouveau du champagne. Il a pris la main de Tamara et se penche à son oreille avec de grands rires. Je me lève pour le remercier. Mais il tient à m'accompagner jusqu'à la sortie.

— Au revoir, cher ami. Vous le savez, ma maison vous est ouverte. Ma femme sera toujours ravie de vous recevoir. Ah! j'oubliais, quand vous la verrez, n'oubliez pas de lui dire que vous m'avez accompagné ce matin en vedette à San-Stefano où j'ai usine et villa. C'est mon alibi habituel,

Il titube comme un boxeur sous les horions de la vodka et du Saint-Marceau et me quitte en s'appuyant au mur. Derrière lui retombe la lourde tenture du restaurant. Le corridor à demi obscur est lugubre. Une brise froide souffle de la rue et fait grelotter les feuilles de palmiers; et, près de la porte, l'officier de cosaques préposé au vestiaire, la tête enfouie dans son bonnet d'astrakan, ronfle lourdement, le nez sur ses cartouchières.

— Alors, vous visitez notre Pera et prenez contact avec ses hôtes slaves, questionne Mme Papathéodulas. Elle est blottie dans son grand fauteuil anglais et joue paresseusement avec un éventail à plumes rouges. Je l'imagine en princesse asiatique enfouie sous les coussins de son divan et encadrée par les écrans à plumes d'autruche de ses négrillons.

— Oui, et votre mari est un parfait interprète des langues qui résonnent sur le Bosphore. J'admire son dilettantisme avisé. Avant-hier, nous fûmes au Moscovite, qui est bien l'une des plus curieuses scories projetées par le volcan de la guerre mondiale. De ce lieu de plaisir il se dégage une philosophie plus âpre que du spectacle des ordinaires dancings et maisons de jeux. Tous les maux de l'époque y sont là en synthèse, depuis la révolution sociale jusqu'à cette crise des changes qui bouleverse l'économie du monde.

— Et quelle était votre aimable servante? Comment s'appelait-elle? Je connais tous les noms.

— La comtesse Vera Sebline.

— Ah! cette perle blonde que Velib Effendi cherche sans succès à monter en épingle de cravate. En Français

galant, vous l'avez, j'espère, accompagnée jusqu'à la porte de son triste domicile?

— Non, Velib Effendi a dû se charger de ce soin, et j'ai d'ailleurs reconduit M. Papathéodulas...

— ...Qui rentrait à San-Stefano... non, je vous dispense de ce pieux mensonge. Mon mari apprend à tous ses amis une leçon que ceux-ci me débitent avec ironie. Je vous sais gré de me l'avoir récitée avec candeur. Croyez que Pera ne le cède en rien à cette petite ville de France où l'on fabrique de si beaux tissus et de si belles lettres anonymes. Ah! je n'ai pas été longue à apprendre les frasques de mon époux! Et, puisque vous avez pénétré de plain-pied dans les coulisses de mon foyer, voulez-vous me permettre une question à mon sujet. Vous a-t-on parlé de moi?

Elle a dit cela avec une nuance d'anxiété, son regard fixé sur le mien.

— Ma foi, j'ai entendu prononcer votre nom dans le cercle des délégués étrangers.

— Par M. Fabien, n'est-ce pas? J'en étais sûre. Ce soupirant éconduit ne m'a pas pardonné. Vous n'avez pas, dites-moi, accordé d'importance à son persiflage? Ah! la jalousie fait tant de ravages dans notre ville. Elle s'exerce surtout au détriment de notre pauvre colonie grecque. Les Latins nourrissent contre elle les mêmes préventions qu'au moyen âge.

— Je croyais au contraire à la réciproque et me rappelle certain prélat de Byzance qui préférait le turban turc à la tiare romaine.

— Pour moi, la sympathie est au-dessus des races et des conventions. Est-ce que je vous parais si énigmatique? dit-elle, et pour un instant le grand éventail aux plumes rouges cessa de s'agiter.

— Énigmatique peut-être, car depuis mon arrivée à Sirkedji je suis hanté par le sourire d'un sphinx plus impénétrable que celui de Gizeh.

— Passez-moi les cigarettes, dit-elle, je veux voir mes rêves se promener.

En lui donnant le coffret de santal, je gardai sa main qui venait de s'abandonner très lâche, mais elle se leva avec effort et appela Davidovitch.

— Vous prendrez une minuscule tasse de café turc, dit-elle. C'est indispensable à votre entraînement de négociateur.

Le Monténégrin revint avec un plateau qu'il posa sur un guéridon persan entre elle et moi, et Phrosso, changeant la conversation, entama une ennuyeuse digression sur la situation des partis à Constantinople. Quand je me levai, elle m'accompagna en disant :

— Venez encore et n'oubliez pas mon téléphone : Chichli 5 double 4...

J'ai à peine refermé la porte de la grille que du trottoir, en face, une voix familière m'interpelle. C'est Fabien, incorrigible.

— Jeune homme, cette fois je vous prends sur le fait. Vous ne nierez plus que cette demeure vous intéresse. Vraiment, vous êtes ici depuis huit jours et toute la ville épie déjà vos faits et gestes. Mes compliments !

— Alors une simple visite ouvre le champ à tant de bavardages et d'hypothèses. Je ne pensais pas le monde pérote déductif à ce point. Est-ce le soleil qui dore ainsi les imaginations et fait germer si vite les suppositions les plus imprévues?

— Ta, ta, ta, inutile d'en conter à un vieux routier. Ne vous fâchez pas. Je sais être discret.

— ? !

— Oui, discret ; seulement, dans ce milieu d'oisifs, d'agioteurs et de policiers où nous vivons, je suis renseigné malgré moi sur les menus potins. Mais ne me croyez pas bavard. Notez que tous ces fripons qui vous guettent n'ont pas pour seul but de satisfaire leur curiosité. On ne trouve des badauds innocents qu'à Paris. Ici, l'intérêt, encore une fois, guide tous les actes. Vous arrivez d'Europe et fréquentez assidûment les Papathéodulas. Peut-être apportez-vous dans vos bagages des renseignements de premier ordre dont le banquier saura profiter. Soyez sûr qu'on surveille son jeu à la Bourse et le vôtre par contre-coup... Allons, bonne chance dans votre petite aventure...

Les dernières syllabes furent sonores comme sur les quais de la Joliette, et Fabien me quitte pour sauter dans une calèche qui le conduit à Kouroutchesmé...

Rentré à l'hôtel, je griffonne un madrigal et l'envoie avec quelques azalées à Chichli. La réponse me parvient le lendemain, aimable et cérémonieuse, sans plus. Je tente alors une offensive téléphonée. A ma surprise je note hésitation

et perplexité. Phrosso qui m'a demandé de venir dès que possible se retranche maintenant derrière les obligations mondaines. Elle n'est libre que la semaine suivante et encore à une heure tardive.

Huit jours passent occupés à des négociations pénibles avec les délégués turcs. Palabres sans fin, discussions oiseuses et résultats négatifs. Tel est le bilan. Le premier jour j'ai voulu m'insurger, mais Fabien m'a fait les gros yeux et, comme un enfant en classe, j'ai sagement attendu la fin. J'ai l'impression de prendre part à un tournoi d'escrime où l'adversaire se dérobe constamment. Pas de prise de fer, d'attaques à fond, de parades et de ripostes comme dans les discussions d'affaires en Europe. Un jeu flasque, énervant entre des tasses de café et des cigarettes avec des partenaires si aimables qu'on hésite presque à les boutonner. Pressions, invites, feintes se heurtent toujours à la même tactique dilatoire et décourageante et les débats s'éternisent sur des points oiseux pour masquer le désaccord profond qui règne entre les principes.

Phrosso semble modeler son attitude sur celle des négociateurs turcs. Elle me reçoit avec abandon, mais elle élude toute apparence d'engagement. Après l'avoir provoquée, elle suppute maintenant les inconvénients de l'aventure. Aux arguments de ma logique elle oppose un sourire résigné et je me sens désarmé comme autour de la table verte.

Les pourparlers donnent lieu à la rédaction de copieux rapports bourrés de chiffres ; mais pendant que j'expose au Conseil d'administration les résultats des entretiens, une image impérieuse accapare mes pensées...

La sonnerie du téléphone m'arrache à un laborieux rapport entremêlé de plans et de devis. Il s'agit de résoudre la quadrature en faisant cadrer les exigences des actionnaires avec celles des Turcs. J'ai pris distraitement l'écouteur, le cerveau endolori par mes combinaisons fastidieuses ; mais une voix résonne fraîche comme le gazouillis d'un oiseau après l'orage et mes pensées graves s'évanouissent dans le ciel léger. Phrosso parle. Les feuilles maussades où s'alignent les chiffres semblent elles-mêmes sourire. J'ai envie de leur crier ma joie.

— Venez vite me tenir compagnie. Je suis seule et veux vous gronder de m'avoir abandonnée.

...Le chemin me semble long dans l'araba qui m'emporte au grand trot vers Chichli. A l'arrivée je paye sans discussion l'arabadji. J'ajoute même quelque cinquante piastres au bakchich... Tetchekur ederem... Les remerciements tintent encore à mes oreilles quand Davipovitch m'introduit dans un petit boudoir où m'attend Phrosso.

Elle est à demi étendue sur un divan couvert d'une soie boukhare aux tons de pastel indécis. Sa robe d'intérieur très longue, copiée sur un modèle byzantin, est brodée dans le bas et laisse à peine voir l'extrémité de ses mules turques.

— Oui, vous devenez rare, cher ami. Si je n'avais pas téléphoné, avouez que vous ne veniez plus.

— Sans doute. Voyant votre changement d'attitude, je vous l'avoue, je cherchais l'oubli.

— Au Moscovite? Auprès de Vera Sebline?

— Non, au fond d'interminables dissertations sur les exigences de vos maîtres, les Kémalistes.

— Le travail, médecin de l'âme! Ah! non, l'horloger de Genève retarde aujourd'hui. Ce n'est plus de mode. A votre place j'eusse préféré d'autres plaisirs.

— En vraie fille de Calypso?

— En ce cas vous joueriez bien le rôle d'Ulysse, n'est-ce pas? Mais je plaisante et vous prie de me croire maintenant. Oui, j'étais triste de ne plus vous voir, mon ami, et je m'en suis voulue de vous avoir éloigné. Pardonnez-moi. L'Orientale trouve parfois un plaisir pervers à égratigner. Elle dit ces derniers mots d'un ton presque plaintif; puis elle fait jouer le commutateur et un demi-jour éteint les tons miroitants de la soie boukhare et jette une gaze rose sur ses bras nus. Le thé est servi sur une table basse : le loukoum, les pistaches, les fruits confits, les toasts s'alignent sur le grand plateau à leur place familière. Je suis assis au pied du divan sur un coussin de cuir et, quand Phrosso me sert, je vois errer sur sa bouche un rire silencieux.

Un moment elle s'est penchée vers la table et son souffle tiède a couru sur mon front. Alors j'ai pris ses doigts qu'elle m'a abandonnés sans trouble et j'ai voulu voir au fond de ses prunelles changeantes. Et, tandis que je balbutiais son nom, les mèches légères de sa nuque voltigeaient autour des grains de jade.

— Allons, ne soyez pas impatient comme ceux que les Byzantins appelaient les Barbares d'Occident. Yavache!

disent les Turcs. Vous avez en français un proverbe qui exprime la même idée... tout vient à point... Au revoir, je vous verrai après-demain au thé des Carabiber, car je ne puis vous laisser venir souvent ici. Oui, à bientôt, au revoir, oubliez le Moscovite et que le charme slave ne me porte pas malheur encore une fois !

En sortant, Chichli me semble avoir pris sa parure de fête. Les jeunes Pérotes qui sortent des ateliers sont gaies et pimpantes, j'ai envie de leur offrir des fleurs. En me voyant tout joyeux, l'une d'elles me regarde en minaudant. C'est tout un coin de Paris au crépuscule qui paraît transporté là pour concourir à mon bonheur, et je pense : l'Orient, pays d'illusion pour les aigris et les envieux, mais terre magique pour les privilégiés qui goûtent à ses rares faveurs, et je m'amuse des sarcasmes injustifiés de Fabien. Oui, cette fois, je le sens, je tiens ma revanche.

Le lendemain, je quitte le Pera Palace pour un logis discret de la rue des Écoles. Au bas d'une encoignure défraîchie et encadrée par deux estaminets borgnes se dissimule la porte de ma nouvelle demeure. Entrée minable comme celle des maisons bourgeoises de Pera, avec un escalier malpropre qui semble conduire à un galetas. Arrivée à l'appartement : métamorphose complète. Des chambres claires s'ouvrent sur un panorama radieux : la Corne d'Or et ses barques de pêche, Stamboul et ses minarets, la Marmara et ses flots d'argent ; un coin d'Europe et un coin d'Asie séparés par un ruban bleu entre les dômes blancs du Vieux Sérail et les cyprès noirs de Scutari.

Roger Labonne.

(A suivre.)

Chatterton
ou le Romantisme militaire

Il y a peu de livres dont la lecture soit aussi souvent conseillée aux jeunes officiers que *Servitude et grandeur militaires* de Vigny. Pourquoi? D'abord parce que, du point de vue littéraire, c'est un chef-d'œuvre et qu'il y a peu de livres militaires qui soient dans ce cas ; mais surtout parce que ce livre renferme l'abrégé des principales opinions que le dix-neuvième siècle a professées sur le problème de l'armée. Le dix-neuvième, et non le vingtième ; mais l'armée, milieu fortement hiérarchisé, partage officiellement les opinions de ses chefs : ces chefs ont cinquante à soixante ans : ils avaient vingt ans en 1890-95. La tête de l'armée a les tendances et les idées de cette époque : le mouvement qui a détourné les hommes de la génération suivante des façons de penser et de sentir de leurs pères n'a pas touché en apparence l'armée : retard regrettable, semble-t-il, pour sa santé intellectuelle. Qu'il soit donc permis à un homme, qui a eu vingt ans en 1910, de donner son avis sur cette *Somme* de la mystique militaire de ses aînés.

*
* *

Il serait faux de dire que ce livre, vieux de quatre-vingt-dix ans, n'est plus nocif. Il est plus actuel que des livres plus jeunes. Il peint un milieu d'après-guerre, par bien

des côtés analogue à celui d'aujourd'hui. Même désordre, même déséquilibre, même nostalgie de l'action chez les jeunes, même inertie chez les cadres nés de la guerre et pour elle. Quel jeune officier dont la guerre a éveillé la vocation ne signerait la phrase célèbre : « Nous traînâmes et perdîmes ainsi des années précieuses, rêvant le champ de bataille dans le Champ de Mars et épuisant dans des exercices de parade une puissante et inutile énergie. » Ce brusque resserrement, cette atmosphère confinée, on les sent en 1924 comme en 1816 : comme en 1816, la guerre laisse une armée blessée, dont la convalescence sera longue. La Restauration eut la tâche ingrate de démobiliser la foule confuse de l'armée impériale, de ramener au pied de paix les cadres d'une armée de guerre de deux millions d'hommes : l'esprit de parti compliqua cette besogne difficile. La légende des demi-solde en est un exemple : aux officiers de la guerre rendus en 1919 à la vie civile, on n'a pas donné de demi-soldes. Puis il fallut reconstruire : c'est grâce aux jeunes officiers sortis des écoles réorganisées par la Restauration que l'ordre naquit dans le chaos de l'armée impériale. Ces jeunes hommes, dont Vigny méprise l'esprit *a priori* et la culture livresque, formèrent la génération des chefs qui, de 1830 à 1848, créèrent la plus belle armée que la France eût possédée avant l'armée de la Revanche. Vigny est de la génération des Bedeau, des Lamoricière, des Changarnier. Lui a rêvé et démissionné : eux sont restés : ils ont fait les guerres algériennes : surtout, en 1830, en 1840, en 1848, ils ont sauvé la France de la guerre. Ces jeunes officiers, Vigny leur reproche d'étudier « les règlements de service et les interminables instructions », d'être « attentifs à la rigueur de leur tenue », de se distraire en fumant et en jouant au billard. C'est pourtant avec de la tenue et de l'étude qu'on refait une armée où la guerre a laissé comme héritage l'empirisme, la paresse intellectuelle et le débraillé. Vigny préfère à cette étude les récits de guerre des vieux soldats héroïques et aigris : « Un secret instinct de la vérité m'avertissait qu'en toutes choses la théorie n'est rien auprès de la pratique, et le grave et silencieux sourire des vieux capitaines me tenait en garde contre toute cette pauvre science qui s'apprend en quelques jours de lecture. » Erreur dangereuse : l'expérience vaut ce que vaut l'esprit qui l'a reçue : le capitaine Renaud,

qui dans toutes ses campagnes ne trouve à se souvenir que du meurtre d'un enfant, serait un pitoyable instructeur.

Romantisme militaire, divorce de la pensée et de l'action, la pensée sans appui vagabondant dans le domaine du rêve, l'action laissée au contrôle d'un empirisme instinctif, quel désordre et quelle misère ! Comme son père plaçait son idéal militaire dans le vainqueur de Rosbach, Vigny l'incarne dans un officier anglais. Tel est le livre qu'on propose aux jeunes officiers : au bout de ces divagations, il y a l'abrutissement ou la démission.

* * *

L'impression démoralisante de ces « Rêveries d'un démissionnaire ou Contes pour un soir de cafard » est si indiscutable qu'il faut bien que ce livre se recommande par d'autres qualités pour qu'on le conseille. La vraie raison de son succès, c'est qu'il contient les idées les plus chères au dix-neuvième siècle touchant la nature de l'armée et l'idéal militaire.

La première de ces idées est celle qui présente comme excellente l'armée d'appel citoyenne, par opposition à l'armée de métier : « On ne peut trop hâter l'époque où les armées seront identifiées à la nation, si elle doit acheminer au temps où les armées ne seront plus. » « L'armée est une nation dans la nation, c'est un vice de notre temps : c'est un corps séparé du grand corps de la nation et qui semble le corps d'un enfant tant il marche en arrière pour l'intelligence. » « L'armée (de métier) n'est plus qu'une sorte de gendarmerie... ; elle est aveugle et muette... C'est une grande chose qui meurt et qui tue. »

On reconnaît la thèse sur l'excellence en soi de l'armée citoyenne : l'armée de métier ennemie de la paix et de la liberté, l'armée d'appel fraternelle et pacifique. Cette thèse est née au dix-huitième siècle : elle se rattache à la mystique de Rousseau. De même que la société pervertit l'individu né bon, de même les despotes pervertissent la volonté des peuples. Un peuple qui se gouverne lui-même veut le bien, veut la paix : il est par définition pacifique, un état tyrannique, belliqueux. L'armée des citoyens est donc pacifique ; l'armée de métier, organe de la tyrannie, est belliqueuse : l'organe créant la fonction, elle est cause

de guerre. En supprimant l'organe, on supprime la fonction.

Ce raisonnement ainsi déshabillé est simpliste : des hommes intelligents y ont cru et y croient encore. Ils ne se sont pas avisés que son fondement était gratuit, la bonté naturelle des peuples étant un postulat, comme celle de l'individu : ce raisonnement n'est soutenu que par la foi, qui transporte dans le domaine collectif la négation roussienne du dogme chrétien du péché originel. L'affirmation de l'excellence de l'armée citoyenne, corollaire obligé, est pareillement gratuite.

Pour ce qui est du rôle intérieur de cette armée citoyenne, même affirmation sans preuve : Vigny suppose que la nation ne peut prendre parti contre la nation, ni l'armée citoyenne contre les citoyens. Il reste à démontrer que la nation ne sera pas divisée contre elle-même, et l'armée citoyenne contre elle-même.

L'histoire a répondu à ces affirmations métaphysiques. L'armée du despotisme a montré son inertie et sa mansuétude en 1789, en 1840, en 1848 : les tyrans ne se sont pas défendus. L'armée des citoyens, elle a été fraternelle en Vendée : dans les journées de juin 1848, c'est la garde nationale bourgeoise, milice de citoyens, qui réprima le plus atrocement le soulèvement ouvrier. De même les mobiles paysans en 1871, lors de la Commune. Devant ces dizaines de milliers de morts français immolés par leurs frères, on regrette les troupes de la Canne de Jonc qui se faisaient décimer, l'arme au pied, en attendant des ordres. Vigny espère qu'un jour la voix du citoyen se fera entendre dans le cœur du soldat. Elle ne s'est fait entendre que pour prendre parti. D'Octave à Bonaparte, les troupes de coup d'État ont presque toujours été des troupes citoyennes.

Même réponse à l'affirmation du pacifisme de l'armée citoyenne. C'est avec elle que l'ère des grandes guerres a commencé. De Saragosse à Louvain, ce sont des armées de citoyens fraternels qui ont fait regretter les horreurs modérées de l'incendie du Palatinat.

Vigny n'a pas compris qu'en substituant vers la fin du quinzième siècle les armées réglées à la confusion militaire du moyen âge, on avait dans la mesure du possible civilisé la guerre : « Avant..., constate Vigny, le vaincu était massacré ou esclave pour la vie, les villes prises ou saccagées, les habitants chassés ou dispersés... A présent

(1835), les villes conquises n'ont à craindre que de payer des contributions. *Ainsi la guerre s'est civilisée, mais non les armées.* » Cette conclusion est un contresens. C'est justement parce que la guerre était devenue l'apanage d'un nombre réduit de professionnels qu'elle s'était civilisée. Ces professionnels établissaient des règles qu'ils respectaient, parce qu'il était de leur intérêt de le faire : ils se faisaient juste le mal que la loyauté professionnelle commandait qu'ils se fissent. Les vraies lois de la guerre, ce sont les conventions établies entre militaires : ce sont les seules qu'on respecte. La guerre s'est civilisée dans l'exacte mesure où l'armée est devenue professionnelle : en sport, comme à la guerre, les amateurs n'apportent qu'une confusion brutale, inutilement brutale. On a vu reparaître, avec l'ère des armées citoyennes, les horreurs médiévales, sans chevalerie, ni trêve de Dieu. « Le vaincu massacré, les villes prises... les habitants chassés... » La guerre raisonnable, la « guerre en dentelle » a coïncidé avec l'ère des armées professionnelles, qui vivaient sur leurs magasins, respectaient les quartiers d'hiver et se tuaient « en s'excusant de la liberté grande ». Le jour où la Révolution fonda sa victoire sur la violation des conventions de la guerre ancienne, elle ouvrit le chemin où nous avons vu la barbarie allemande marcher à grands pas.

*
* *

Pour voir ainsi la guerre se civiliser, l'art militaire devenir étriqué et conventionnel, on accepterait que l'intelligence militaire séparée de la nation s'atrophiât. Mais on ne comprend pas bien pourquoi une armée professionnelle serait moins intelligente militairement qu'une armée de citoyens. C'est un lieu commun actuel, sorti tout droit de Jaurès, qui n'a fait que pousser jusqu'à leur terme logique les idées admises par la plupart. « L'armée ne peut vivre, dit-on, qu'en se fondant dans la nation. » Les hommes qui ont lu *l'Armée nouvelle* comme capitaines ou commandants sont actuellement les chefs de l'armée. Si bien que la tête de l'armée est, sans le savoir, jauressienne. Rien ne se démode comme les idées « avancées ». Envoyer les officiers dans les facultés, mélanger le civil et le militaire, ce fut le rêve de Vigny, de Morand, de Jaurès, c'est celui de bien des

généraux. Étrange conception qui confond harmonie et confusion. Est-ce l'idéal de faire fabriquer des chaussures à un pâtissier et d'initier les chefs de guerre à la fabrication des automobiles? L'harmonie nationale est faite d'activités diverses qui se perfectionnent chacune à l'intérieur et dans le cadre de la profession. L'État harmonise leur diversité en liant en faisceau par la pointe ces activités. La pénétration par le bas n'engendre que la confusion. Que le civil fasse son métier, le militaire le sien, « et les vaches seront bien gardées ». L'État, par ses directives, par ses organes de liaison, ajustera entre eux des points de vue professionnels purs. Les professionnels n'ont qu'à faire leur métier le plus intelligemment possible. Avoir une teinture de tout, ce n'est pas être cultivé : c'est en allant aussi loin que le permet l'intelligence de chacun dans la culture professionnelle qu'on rejoint la culture générale. C'est au sommet de la tactique qu'un officier trouve sa philosophie, non en l'empruntant toute faite à la Sorbonne. Une « culotte de peau » intelligente est bien supérieure intellectuellement au jeune breveté qui dit son mot sur toutes les choses connaissables et sur quelques-unes en plus. Si l'on n'est pas capable d'être profond et universel, qu'on se restreigne à son métier : pour faire tourner un moulin, il faut canaliser un ruisseau.

Le métier militaire est un métier comme les autres. Le bon sens, que n'ont pas écouté Vigny et ses admirateurs, dit qu'à égalité d'intelligence, quelqu'un qui le fait par hasard ou qui fait autre chose à côté, doit y être moins expert que celui qui le fait tout le temps et qui ne fait que lui. Ces professionnels que Vigny méprisait, ils nous ont donné l'armée de 1848, comme les professionnels de l'école de Guibert nous avaient donné l'armée dont la Révolution s'est servie.

Vérités de bon sens, semble-t-il, qui semblent paradoxes dans l'armée actuelle. En affirmant le contraire, voit-on du moins que l'intelligence militaire professionnelle se suicide? A quoi bon garder des professionnels s'ils affirment eux-mêmes qu'ils ne sont intelligents que dans la mesure où ils cessent d'être des professionnels? On a eu besoin des civils, mais il ne faut pas faire de nécessité vertu. Il serait désirable que l'intelligence militaire suffise à sa fonction et rende inutiles la militarisation et la mobilisation des

autres intelligences nationales. On ne se félicite pas d'un incendie qui, par sa violence, rend les pompiers insuffisants et force les habitants du quartier à faire la chaîne. Si l'on dit aux jeunes officiers qu'être un professionnel, c'est une tare, ils démissionneront. Vigny leur a donné l'exemple.

*
* *

Passons sur d'autres prophéties : « La mécanique, dit par exemple Vigny, achèvera d'annuler la guerre par ses inventions. » Disons quelques mots de l'idéal militaire proposé par Vigny, que le titre de son livre résume. Grandeur passive, abnégation, résignation, culte d'un honneur austère, obéissance à un devoir toujours tragique. Idéal de soldat neurasthénique : « Après avoir, sous plusieurs formes, expliqué la nature et plaint la condition du poète dans la société, j'ai voulu montrer ici celle du soldat, autre paria moderne. » Chatterton poète se suicide, Chatterton lieutenant démissionne, parce que les soldats sont « des parias, des esclaves, des martyrs, des gladiateurs », aux ordres de « Moïses galonnés d'or ». Tel est l'idéal proposé à des jeunes officiers.

Nous leur disons au contraire : s'il y a de la grandeur dans l'armée, il n'y a pas de servitude ; il y a de l'obéissance. Cette obéissance aux chefs est une obéissance à l'ordre. Se soumettre à l'ordre n'est pas un devoir terrible : une intelligence, un cœur bien réglés savent que telle est la condition de leur perfectionnement. La véritable liberté est limitée par les règles qui permettent à l'action individuelle de porter ses fruits. En échappant à l'ordre, l'individu se diminue, il devient impuissant, ce qui est la pire servitude. L'aliéné est libre : il n'obéit même pas à la raison. Le sacrifice même grandit l'individu : il suffit qu'il y consente : l'individu n'existe, n'agit, ne s'explique qu'en fonction du tout. Le soldat a adhéré librement (le professionnel en tout cas) au corps de l'armée : ce choix libre contient l'essentiel de sa liberté présente et future. Il n'est lui-même que dans la mesure où il prolonge aussi ardemment, aussi totalement que possible sa première adhésion. Belle rançon d'ailleurs ; dans le même temps où il obéit, il commande ; il est le ministre de cet ordre dans le moment où il en est le serviteur. Qui ayant commandé à cent cœurs, à cent

volontés, ne sait que la joie d'un tel pouvoir passe les ennuis de l'obéissance? Obéir, mais commander, ce qui est l'apanage du plus petit des chefs militaires, il faut avoir, comme Vigny, le dégoût maladif de l'ordre, le goût désordonné d'un moi déifié, pour nommer cette soumission servitude et austère cette grandeur.

*
* *

Il y aurait enfin beaucoup à dire sur cette religion de l'honneur dont l'exposé célèbre ferme le livre. Il semble que cet honneur, né de lui-même, qui se suffit à lui-même, ne soit qu'un faux dieu. La réalité est plus simple et plus compliquée à la fois.

Si le soldat obéit à son devoir militaire, à l'ordre et aux ordres, c'est parce qu'il y est façonné par des puissances plus anciennes et plus réelles que cette morale orgueilleuse et verbale. Depuis des siècles, ses pères ont vécu à l'intérieur du grand corps de l'Église chrétienne, qui enseigne la solidarité des vivants et des morts. Le Français a appris dès le moyen âge (ce que Vigny a bien vu) que la soumission militaire d'un homme à un homme, pour être absolue, n'est pas totale; que le contrat féodal, l'hommage, était bilatéral et qu'il protégeait la dignité et la liberté du vassal, par cela même qu'il les limitait. La survivance, grâce à la classe noble, de cette conception féodale des rapports entre le chef et l'homme est à la base de la conception libre et digne de l'obéissance militaire française. Le Français, qui vivait dans le corps très ancien de la patrie, a vu aussi autour de lui, dans ce qui subsiste du compagnonnage séculaire des métiers, qu'il y a une solidarité sacrée entre hommes qui travaillent à la même tâche, qu'il y a une loyauté professionnelle, un honneur professionnel, que « l'ouvrage bien faite » anoblit son ouvrier.

Fils d'artisans honnêtes, fils de vassaux libres, fils de Français patriotes depuis huit siècles, fils de chrétiens soumis à la hiérarchie mais égaux par leurs âmes, le soldat français a d'autres dieux que cet honneur païen dont Vigny a dressé la statue pompeuse et farouche. Le devoir militaire, les vertus militaires, même pour le professionnel, ne sont que la transmutation d'autres devoirs et d'autres vertus. Les soldats de Vigny, comme ceux de 1914, sont

nés et ont grandi dans un ordre très ancien dont l'ordre militaire n'est que la figure. Si l'on sépare l'ordre militaire de sa tige séculaire, il mourra.

*
* *

Vigny ne doit être pour les militaires qu'un faux prophète, l'ilote ivre qui a dit et fait ce qu'il ne faut ni dire ni faire.

Il a dit que l'armée citoyenne était un progrès : c'est un recul ; que la mécanique tuerait la guerre : elle a été la servante de la pire barbarie. — On ne fait bien son métier qu'en ne faisant que lui. On ne se diminue pas, en refusant d'éparpiller son effort, en adhérant à l'ordre. On n'est libre que dans l'ordre, parce que seul il permet une action fructueuse. On ne sert pas l'honneur, mais des honneurs, honneur de membre de la chrétienté, sinon de chrétien, honneur de Français, honneur d'ouvrier loyal. Si Vigny a dit tout juste le contraire, il faut juger le prophète, comme l'arbre, à ses fruits. Grand poète, ce mauvais officier, après avoir rêvé vaguement, s'est lassé d'un devoir trop austère : que les jeunes officiers n'écoutent pas cette grande voix triste, ils ont mieux à faire qu'à démissionner.

Capitaine Henri Morel.

L'Alcyone[1]

VIII

Ainsi qu'il lui arrivait quand elle était anxieuse ou irritée, Christiane s'en allait à pied, au hasard, errant dans les rues de la ville. Elle détestait, à tel moment, la promenade marine dont la lenteur l'impatientait et qui avait de plus le désavantage, à ses yeux, de présenter un caractère touristique qui l'exaspérait. Elle marchait donc pour marcher, parce qu'elle avait l'esprit actif et le corps vigoureux. Depuis sa conversation avec Couëngo, elle ne l'avait plus revu que deux ou trois fois, mais chez Blanche. Sa seule présence lui devenait intolérable ; elle eût accepté de faire de lui un ami, un camarade, n'importe quoi, n'ayant peut-être pas perdu toute sympathie à son égard, mais non pas ce soupirant ridicule, et d'autant plus ridicule que pour la reconquérir, il reprenait par automatisme et peut-être aussi par une malice qu'il croyait savante et qui devenait le comble de la maladresse, les attitudes et les intonations qui l'avaient troublée, en un temps où c'était justement le romantisme qui la troublait. Dans cet état de malaise et de fièvre où la mettait l'attitude d'Hervé, elle eût voulu trouver un secours auprès de Chaudoin. Quelque chose de franc, de sûr, de solide, un terrain où l'on puisse poser ses pieds avec certitude, l'eût consolée de s'avancer, malgré elle, au milieu de ces sables mouvants. Or, il semblait que Philippe eût pris à charge d'imiter Couëngo ; ces deux hommes jouaient

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 juillet 1924.

à s'y méprendre les Jupiter dans l'Olympe, gênés de garder dans leur main une foudre inutilisable : même sourcil froncé, même front barré de rides, même attitude de dieux méconnus, logés dans une auberge de rencontre, avec le placier en vins du Midi. Elle eût voulu s'amuser, entendre des plaisanteries légères, traiter la vie en grande camarade riante et gentille, et elle voyait, aux deux coins de sa vie ces cariatides funèbres, soutenant d'une épaule ankylosée, le balcon du désespoir. Elle en eût pleuré de rage et de tristesse. Depuis une promenade où elle avait fait à Philippe une sorte de confession, non de sa vie active, circonstances négligeables, mais de son être moral, elle avait l'impression que Chaudoin avait vu dans l'aveu de ses préférences, non point un privilège, mais une critique de son être à lui, des orages où il avait prétendu passer sa jeunesse.

Elle ne savait pas tout ce qu'il pensait, mais elle en imaginait la plus grande partie. Ce qu'elle ignorait, Chaudoin ne le savait pas davantage : la limite de sa sincérité et de sa comédie. Il était comme un homme qui a eu un sentiment spontané, l'a perdu, le recrée par l'intelligence et s'en trouve dupe, parce qu'il est bon acteur. De ces étapes, elle était incapable de comprendre les deux intermédiaires, de telle sorte qu'elle soupçonnait la quatrième et le plaignait cependant d'en souffrir. Aucune femme n'est indifférente aux chagrins qu'elle cause, même si elle n'y croit pas. Dans le moment où Christiane en voulait le plus à Philippe de ses sentiments intempestifs, elle s'attendrissait sur ses tourments. La sorte de tendresse latente qu'elle lui portait l'eût inclinée sans doute plus facilement à l'amour si Philippe ne lui eût pas à ce point rappelé Couëngo. Ces deux hommes si différents l'un de l'autre se ressemblaient en ce moment comme deux marionnettes sorties du même fabricant ; car si rien n'est plus varié, ni personnel que l'amour que nous ressentons au dedans de nous-mêmes, rien n'est plus pareil, ni banal que les paroles et les attitudes par lesquelles nous l'exprimons : comme si le travail des siècles eût composé un protocole précis, dont s'inspirent à la foi ceux qui ressentent cette passion et ceux qui prétendent la ressentir.

Philippe, lui, si intelligent quand il s'agissait d'art, d'histoire ou de philosophie, ne voyait rien quand il s'agissait d'un être vivant ; sa psychologie était alors aussi sommaire que la zoologie qui dit : « les mœurs des ornythorinques sont telles, et telles, celles de la vigogne. » Il exécutait avec un entêtement aveugle le plan qu'il s'était forgé et où il entrait moins de réflexions personnelles qu'un résidu de lectures, dont chacune avait eu sa valeur objective, mais

dont l'ensemble créait un type de femme aussi faussement général, aussi chimérique que la licorne ou le drac. D'après ce plan, il s'en voulait d'avoir montré à Christiane une telle demi-indifférence après de si chaudes protestations ; il lui semblait avoir perdu par sa faute toutes chances auprès d'elle, au lieu qu'en réalité il avait renoncé à ses chances parce qu'il avait compris qu'il n'en avait point. Ce renversement de la question, dû à la présence de Couëngo, bouleversait toute sa manière de sentir et de comprendre ; il se pressait comme s'il s'agissait d'un match de vitesse et multipliait les erreurs. La moindre n'était pas de croire Christiane près d'être troublée par les manières de Couëngo, alors que justement ce qui changeait son caractère, et lui donnait l'air instable et nerveux, c'était l'identité d'attitude de deux êtres en qui elle avait établi jusqu'ici une telle différence.

Philippe voulait persuader Christiane de son amour et l'en persuader avant qu'elle le fût de celui de Couëngo. D'où sa précipitation et son manque de prudence. Si Christiane, lui semblait-il, l'avait blâmé inconsciemment de jouer un personnage tourmenté, c'était que ce rôle n'avait pas encore agi sur elle ; dans cette critique, — ou ce qu'il avait cru une critique, — il ne voyait pas un conseil de se corriger, mais un avis d'avoir à redoubler d'efforts, puisqu'elle n'était pas convertie. C'est une chose digne de remarque que tous les avis que nous donne l'expérience, ne font que nous enfoncer dans nos défauts, comme si nous les considérions comme un avertissement que nos appels n'ont pas obtenu encore du destin ce que nous en attendions. Ainsi s'explique qu'une faute infinitésimale à son début, par la leçon qui nous est donnée peut se transformer en une longue suite de fautes : chacun de nous tenant à réparer un échec en faisant cette réflexion qu'un échec est dû à un manque de persévérance et non à une fausse direction. La seule chose que Chaudoin ne comprenait pas, c'était que Christiane ne voulait pas qu'il fût amoureux d'elle, parce que cette notion n'était pas conforme à l'idée que tous les romans lui avaient donnée des femmes et aussi à la réalité d'un grand nombre d'entre elles.

Christiane sentait ces choses dans leur ensemble mais n'en réalisait pas les détails. Si elle les eût soupçonnées d'ailleurs, il lui eût été impossible d'en modifier le cours. Si elle avait dit la vérité sur ses sentiments, Chaudoin ne l'eût pas crue, et dans cette sincérité, il n'eût distingué qu'une suprême coquetterie ; Christiane lui eût-elle juré que son désir le plus vif était qu'aucun homme ne devînt amoureux d'elle, qu'il se fût aussitôt jeté à ses pieds. Nos rapports avec les humains sont en effet faussés par ce fait que nous ne pou-

vons distinguer, à travers ce qu'ils nous confient, ce qu'ils sont, ce qu'ils voudraient être et les ruses qu'ils prennent pour nous amener où ils veulent. Toujours en vertu de ses idées générales sur les femmes, Philippe croyait à Mme Bréssy toutes les roueries et peut-être, comme chacun de nous, n'en était-elle pas démunie, mais Chaudoin était certainement la personne avec laquelle elle en montrait le moins.

Ces problèmes, — ou ce qu'elle en voyait, — agitaient l'esprit de Christiane ; elle s'en était allée au delà du *Rialto*, dans des rues étroites et inconnues, puis en revenant, elle gagna la *Merceria* pour acheter divers objets de toilette. Comme elle en revenait, elle croisa à un coin de rue Léopold Vidalin et Mme de Toussieu. Elle eût préféré être seule, mais elle était trop courtoise pour le laisser voir : au surplus, c'était peut-être une diversion. Depuis trente ans qu'ils venaient à Venise, Léopold Vidalin et Mme de Toussieu faisaient régulièrement le même itinéraire, dans le même quartier ; et leur plaisir d'y être venait justement de l'accomplir aussi rituellement ; il ne leur venait jamais à l'esprit d'y faire le moindre accroc ; ce qu'ils aimaient, c'était de voir au même coin de rue, la même maison, d'entendre sonner leur double pas sur le même pont. Quand on voyage, après la fin de la jeunesse, n'est-ce pas souvent afin de se rendre compte que rien ne change dans les endroits où l'on a passé et d'y acquérir ainsi l'impression que l'on n'a pas dû beaucoup changer soi-même?

Christiane trouva Vidalin et Mme de Toussieu arrêtés devant un parfumeur et contemplant divers flacons, vaporisateurs et jeux de brosses ; Vidalin regardait avec convoitise un nécessaire de toilette en émail vert qui était dans la devanture depuis trente ans et qu'il avait envie d'acheter depuis trente ans, car il désirait tout ce qu'il voyait.

— Il faudra que je me décide à l'acheter, un de ces jours, dit-il, d'un air pensif.

— Oui, oui, répondit distraitement Mme de Toussieu.

A ce moment ils rencontrèrent Mme de Bréssy et poussèrent des cris de joie à sa venue, comme s'il se fût agi d'une amie perdue depuis des années et rencontrée par hasard dans une ville étrangère. Tout ce qui interrompait par hasard un tête-à-tête qu'ils croyaient préférer à tout les plongeait dans une joie impromptue, spontanée et bruyante.

Ils firent quelques pas encore et Vidalin s'arrêta de nouveau : c'était devant un magasin d'articles de voyage. Depuis trente ans, une valise à losanges de cuir épais, bosselé et comme damasquiné, s'y offrait aux yeux, sous une étiquette qui portait ce mot évoca-

teur : *Cocodrillo.* Et depuis trente ans, Vidalin rêvait de l'acheter, ainsi que le nécessaire en émail vert. Toute l'année, il y pensait et se disait : « Cet automne, j'achèterai la valise... » Puis, au moment de partir, le prix élevé, l'ennui de s'encombrer, le désir de reculer encore la fin d'une tentation si persistante, lui faisaient remettre son achat à l'année suivante.

Une fois de plus il dit en lorgnant la valise :

— Cette année ne finira pas sans que je l'aie achetée.

Une fois de plus, Mme de Toussieu lui dit négligemment : « Oui, oui... » et elle l'entraîna.

Au bout de la *Merceria*, sous l'arcade de la *Torre del Horlogio*, on avait un éblouissement : double éblouissement du ciel et de l'eau, qui venaient à vous, s'élevaient comme une formidable personne, une vivante sirène, toute bardée de rayons. C'était une entrée dans un monde différent, un monde où la chaleur, la lumière, je ne sais quelle frénésie inconnue de vivre, créaient des dimensions nouvelles et un avenir illimité : monde de joie angélique, d'aventures incalculables, parmi les vigoureux esprits de l'éther, de plénitude, dont l'approche donnait le vertige et presque la folie comme le tournoiement sans fin des Aïssaouas. On approchait de ce centre fabuleux, sans pouvoir en détacher ses yeux, comme le papillon velu qui ne peut s'éloigner la nuit dans un jardin, de la lampe électrique. A mesure qu'on avançait, la certitude de ce bonheur super-humain augmentait ; puis on tombait sous le grand froid ombreux de l'arcade, on en ressortait, et sur la perspective de la Piazzetta, la chaleur, la lumière se répandaient universellement, devenaient cette chaleur, cette lumière dont on avait l'habitude, dont on connaissait les lois, les limites, et on retrouvait le même monde qu'auparavant, sans frénésie, sans joie nouvelle, le monde que l'on avait déjà mesuré avec les instruments précis que nous donnent l'intelligence et la déception.

Comme si l'approche de Christiane eût déclanché chez Vidalin et son amie l'existence préétablie d'un scénario, ils se mirent à échanger un dialogue dont ils semblaient avoir appris à l'avance les réflexions.

— Qu'allez-vous faire, Marie? dit Léopold Vidalin.

— Je crois que je vais rentrer à la maison prendre le thé. Je me sens un peu fatiguée. Je ne voudrais pas me promener plus longtemps.

— Ah !... Vous me permettrez, chère amie, de ne pas rentrer avec vous. Je voudrais aller chez Berlengo, voir si ces colliers sont prêts, vous savez...

Depuis trente ans aussi, M. Vidalin faisait faire dans la même boutique des colliers en perles de couleur, dont l'arrangement est si amusant et si varié, et les rapportait à ses amies de Paris. Depuis trente ans, les amies de M. Vidalin s'étaient renouvelées bien des fois ; les brouilles, la mort, l'indifférence, en avaient tant emporté ! Mais chaque année, un train identique ramenait vers des amies nouvelles M. Vidalin toujours pareil et ses mêmes colliers de verre.

— Allez, allez, mon cher ! Moi je rentre avec cette chère Christiane, si toutefois elle retourne à la maison.

— Mais certainement, répondit Mme Bréssy un peu contrariée, mais qui n'osa quitter là-dessus sa vieille amie.

Quand elles furent rentrées, le maître d'hôtel annonça à Mme de Toussieu qui la demandait, que la comtesse de Guistelle était sortie. La vieille dame en témoigna une surprise si vive, si inattendue et si extraordinaire que Christiane comprit qu'elle le savait et qu'elle se demanda pourquoi elle lui jouait cette comédie.

— Ah ! bien, dit-elle enfin, Attilio, vous me servirez le thé dans ma chambre, — et celui de Mme Bréssy aussi, n'est-ce pas? Vous... Cela ne vous ennuie pas de prendre le thé chez moi, ma petite, on y est tellement mieux qu'ailleurs?

Attilio, qui était bavard et dont le trait le plus frappant était un nez si gros du bout qu'il remuait quand il parlait, et qui avait fini par trembler même quand son patron se taisait, tant celui-ci était bavard, fit là-dessus un petit discours comique sur l'avantage particulier que présentait chaque pièce du palais selon ce que l'on désirait boire et eût défilé tout un chapelet d'observations personnelles. si Christiane et Mme de Toussieu n'eussent pris le vaste escalier froid et pompeux qui les menait chez elles.

Il faisait chaud dans la chambre de Mme de Toussieu, mais quand on eut ouvert toutes grandes les deux fenêtres, il entra un air léger, frais et subtil, qui semblait imbibé des mille esprits familiers qui ondulent dans les algues, flottent avec les méduses, se recourbent dans les anatifes, et répandent sur les plages cette vigueur, qui naît de l'iode et des sels marins. Cette flamme aérienne était si vivifiante que les rideaux de mousseline commencèrent à s'enfler comme des voiles, la commode de laque noire à craquer comme si elle s'étirait et les glaïeuls, d'un rose un peu artificiel d'étoffe, à s'épanouir plus librement, comme si dans cet état transitoire où ils étaient, entre la pulpe florale et la toile gommée, ils choisissaient

franchement l'état de fleur et repoussaient, comme indigne d'eux, toute addition industrielle.

De même, dans ce souffle qui ressemblait à la caresse puissante du génie, Christiane éprouva un bien-être profond, qui la ramena à un état heureusement passif et qui lui fit rejeter comme des problèmes absurdement artificiels les réflexions qu'elle faisait en route sur Hervé et Philippe. Tous deux, identiques à ce moment, lui devenaient aussi étrangers que ces figures de tapisserie qu'on regarde en passant, dont on se demande le sens une minute et qu'on oublie, une fois refermée la porte du musée où on a eu la curiosité de leur anatomie de laine, d'or et de soie mêlés.

Quand le thé fut servi, Mme de Toussieu croisa ses mains sur son ventre ; elles étaient grasses, unies, repliées sur elles-mêmes, à peine ridées ; mains d'amoureuse, mains d'égoïste. Elle regardait le samovar, les toasts chauds, le pot de lait avec la gourmandise douce d'un chat ; elle revenait à la bête par le besoin d'une satisfaction personnelle ; la seule chose qui différencie l'animal humain de tout autre, l'inquiétude philosophique lui manquant, elle retrouvait dans une béatitude sensuelle, une communion idéale avec ce qui lui ressemblait le plus : les quadrupèdes.

Mais elle avait cependant deux avantages sur eux : le bavardage et la dissimulation. Lorsqu'elle eut savouré sa troisième tartine, elle s'attendrit, elle célébra Blanche de Guistelle, Venise, la vie en général et la sienne en particulier, qui baignait dans la douceur sans remords d'un bonheur immoral ; puis son hymne terminé, ayant brûlé ses derniers charbons d'encens et s'étant, d'une molle serviette, essuyé les lèvres, elle tourna vers Christiane un sourire à la fois allègre et mélancolique et lui dit, avec une légèreté feinte :

— Eh bien, ma petite amie, comment vous sentez-vous?

Christiane tressaillit ; elle attendit avec crainte que son amie eût achevé ses préparations et lui répondit :

— Mais que voulez-vous dire?

— Mon Dieu, Christiane, vous me comprenez à demi-mot. Il me semble que la présence ici d'Hervé et de sa femme doive vous être particulièrement désagréable.

— Je reconnais qu'elle ne m'est pas agréable. Mais il ne faut rien exagérer.

— Je suis navrée qu'Hervé ait eu cette idée absurde ; tout le monde souffre, lui, ce pauvre M. Chaudoin, vous...

— Je vous demande pardon, chère amie. Cela m'agace, mais Dieu merci, je n'en souffre pas, je ne souffre plus pour si peu.

— Eh bien, tant mieux, Christiane, j'aime autant cela ! Mais

vos deux amis sont désespérés. Je dois dire que je ne croyais pas ce pauvre Philippe aussi amoureux de vous que cela !

Christiane faillit protester, puis se ravisa. Philippe avait pris l'attitude presque officielle d'un amoureux ; il était difficile de nier. Elle répondit donc :

— Je ne sais pas si Philippe est amoureux de moi ou non. Il ne me le dit pas, et je ne lui laisserai pas me le dire.

A l'éclair de joie involontaire qui étincela sous la paupière un peu lourde de Mme de Toussieu, Christiane s'aperçut qu'elle s'était coupée. C'était là, justement, ce que voulait savoir sa vieille amie.

Elle en eut du dépit, mais il était trop tard. Au surplus, il valait mieux que cette conversation eût lieu.

— Supposiez-vous, dit-elle, qu'il pût en être autrement?

— Oh ! certes non, ma chérie ! Mais vous êtes si seule dans la vie ! Cependant je sais bien que ce n'est pas un homme comme ce Chaudoin qui pourrait vous plaire.

— Et pourquoi pas? dit Christiane, aussitôt irritée. Qu'avez-vous à lui reprocher? Je vous dis qu'il ne me parle pas d'amour, mais nullement que je n'ai pas d'amitié pour lui.

— Oh ! il est si commun, sous sa prétention ! C'est un vaniteux, un mécontent...

— Tout le monde est vaniteux et personne n'est content de soi. Expliquez cela comme vous l'entendrez. Je n'ai aucun reproche à faire à Philippe.

— En tout cas, sa présence rend Hervé bien malheureux.

— Il vous l'a dit?

Devant le redressement de Christiane et l'orageuse convulsion de sa physionomie, Mme de Toussieu battit prudemment en retraite.

— Non, non, mais je l'ai compris. Il n'est pas possible, Christiane, que vous ne vous en soyez pas aperçue !

— Je n'ai pas à m'en apercevoir. Cela ne me regarde pas !

— Comment pouvez-vous dire cela, Christiane? Il souffre à cause de vous, il ne vous a pas oubliée, il s'est marié par dépit, croyant qu'il vous oublierait facilement. Il est ici pour vous revoir, il vous aime plus que jamais. Serez-vous insensible à une douleur pareille?

— Il vous a chargée de me dire tout cela, Marie?

— Oui, répondit Mme de Toussieu, après avoir hésité.

— Et il vous a dit qu'il était jaloux de Chaudoin?

— Non. Jamais il ne pourrait supposer qu'un homme comme Chaudoin eût pu le supplanter dans votre cœur.

Christiane savait que Mme de Toussieu mentait en ce moment ; Hervé se rongeait de jalousie comme il l'avait fait jadis, et c'était ce retour de jalousie qui rendait si virulent le renouveau de son amour. Elle savait aussi que si Mme de Toussieu se dévoilait à ce point, c'était par haine de Chaudoin. Elle lisait tout cela dans les paroles de Mme de Toussieu et avec amertume ; la solitude, où les êtres humains sont vis-à-vis les uns des autres, la pénétrait de tristesse et du sentiment du peu que nous sommes auprès de nos meilleurs amis, lorsque leurs sentiments les plus mesquins entrent en jeu. Elle avait envie de regagner sa chambre, de ne plus lutter, de faire du noir en elle, autour d'elle, d'oublier tout cela ; elle songeait à ses amies radieuses du Tintoret qui assistent aux plus vastes événements sans rien perdre de leur douceur sereine, elle eût voulu leur ressembler, elle souffrait dans son âme de l'hostilité des êtres et des choses. Elle n'avait personne, ni rien, sur qui s'appuyer, elle avait cru longtemps que l'amitié de Chaudoin serait cet appui ; il l'avait trahie comme le reste.

Mme de Toussieu demeura frappée de son silence, de sa pâleur. Elle eut peur d'avoir mal servi les intérêts de son protégé.

— Je vous demande pardon, Christiane, dit-elle, si je vous ai peinée.

— Vous ne m'avez pas peinée, vous m'avez surprise. Mais après tout, je vous comprends. Vous avez connu l'amour dans sa douceur, dans sa plénitude. Vous ne pouvez comprendre qu'il n'ait pas été tel pour tout le monde. Au fond, Marie, vous êtes uniquement restée une sentimentale. Mais moi, moi, je n'ai aucun bon souvenir de tout cela ! Comment Hervé ose-t-il parler encore de son amour après ce qu'il m'a fait endurer? Pas une fois, je ne l'ai vu sans qu'il me fît une scène ! Il n'y a pas une infamie dont il ne m'ait soupçonnée, accusée ! Cet homme abominable que j'ai eu la faiblesse de croire que j'aimais, m'a livré le spectacle de la honte à laquelle il m'associait dans son imagination. Il eût voulu que je commette des ignominies pour pouvoir me les reprocher et pour être enfin sûr que j'en fusse capable. Oh ! je sais bien ce qu'il doit penser en ce moment ! Vous n'imaginez pas, Marie, l'horreur que c'est pour moi de me dire, qu'en ce moment, il m'associe avec Philippe aux choses les plus affreuses, et que je ne peux pas l'en empêcher. Si je n'avais pas peur de provoquer une sorte de scandale et de froisser Blanche, je fuirais sur l'heure. Ce droit que j'ai donné sur moi, une fois, à cet homme, j'offrirais dix ans de ma vie pour l'arracher de mon passé ! Un homme jaloux, vraiment jaloux, comme Hervé, c'est un monstre !

— Je vous demande pardon, Christiane, de vous avoir dit... Je ne soupçonnais pas...

— Évidemment. Ce n'était pas à moi à raconter tout cela... Et le plus affreux, c'est qu'Hervé ne soupçonne rien de ce que je pense, il ne peut pas le concevoir, il croit m'avoir aimée passionnément et il croit que l'amour est ainsi et que tout est permis à un être qui aime. Et il me traitera de coquette, de cruelle ou d'indifférente parce que je ne veux pas de sa tyrannie ! S'il vous demande conseil, Marie, dites-lui de partir le plus vite possible, de rentrer dans ses landes et de nous laisser en paix !

Elle s'était levée, nerveuse, le sang aux joues. Comme elle le disait, elle avait envie de fuir : elle souffrait de l'oppression que lui causaient Couëngo, Philippe, Mme de Toussieu. Elle avait soif d'air pur et de liberté ; il lui semblait qu'elle se débattait au milieu de tous ces êtres comme un oiseau sous un filet.

— Enfin, dit-elle, avec une espérance confuse, je vieillirai un jour.

— Mais vous ne serez pas moins aimée pour cela, ma petite Christiane, dit Mme de Toussieu, avec une inconsciente et comique vanité, je suis vieille, moi. Est-ce qu'on m'aime moins?

Cette réponse acheva Mme Bréssy. Elle se rendit compte, une fois de plus, que les mots n'ont pas le même sens pour tous les êtres. Et elle regagna sa chambre d'où elle fit dire à Blanche de Guistelle qu'elle était souffrante et qu'elle ne descendrait pas dîner.

IX

— Eh bien, madame, dit Philippe Chaudoin en sortant de table, voici bien longtemps que vous n'êtes pas venue vous promener avec moi? Quand me ferez-vous cet honneur?

— Mais demain, si vous voulez, Philippe. Venez me prendre ici vers cinq heures. Nous irons nous promener ensemble.

Pendant tout le dîner, — où les Couëngo n'assistaient pas d'ailleurs, — mais Padovani, et sa femme et cet astrologue dont celui-ci avait parlé, — Chaudoin s'était montré si gai, si complaisant, si attentif, que Mme Bréssy attendait avec joie le moment de se promener avec lui, espérant retrouver en lui cette douceur qu'il lui avait donnée si souvent par sa présence, et aussi par un dévouement qui n'était pas entièrement corrompu par ses mauvaises dispositions.

Retirée dans sa chambre, elle refaisait ce rêve d'une amitié solide

dans laquelle elle pourrait écouler les années qui allaient venir et qui lui donneraient les satisfactions morales du mariage sans cette promiscuité dont elle avait eu à souffrir, du temps où M. Briéssy vivait.

Jamais il ne lui avait paru aussi séduisant que ce soir, non, certes, par son physique, qui était malingre et gauche, mais par sa vive et pétulante intelligence. Cet homme amer et maussade avait de délicieux moments de gaieté presque enfantine, qui révélait l'état primitif de sa nature, avant qu'un orgueil démesuré ne l'eût empoisonnée. Il avait à la fois le goût et le sentiment du burlesque et le sentiment de l'ironie, mais celui-ci, si fort quand il était question des autres, qu'il en manquait totalement lorsqu'il s'agissait de lui. Il se fût moqué de tout au monde, sauf de ces émotions qui avaient à ses yeux un caractère sacré et qu'il nommait sa sensibilité. Ce mot est aussi employé de nos jours qu'il l'était à la fin du dix-huitième siècle, mais il n'a plus tout à fait le même sens. Sans doute celui que nous lui donnons paraîtra-t-il aussi ridicule au vingt et unième siècle que l'est de nos jours la sensibilité de Diderot ou de Mme Cottin. Cette affectation de sensibilité gâtait l'intelligence de Chaudoin qui eût été libre et franche sans elle. Un de ses amis disait :

— Il y a en lui trop de Rousseau et de Laforgue ; il faudrait y verser une bonne pinte de Rabelais.

Cette délicatesse de chat égoïste avait attiré celle de Christiane, mais elle était plus sincère que la sienne, parce qu'elle en avait souffert pratiquement davantage.

La délicatesse des femmes est rarement sincère ; elles nomment ainsi le plus souvent leur susceptibilité, leur horreur de toute promiscuité inconnue, l'excès de leur réserve vis-à-vis d'elles-mêmes, mais elles savent être à l'occasion brutales et indélicates à l'égard d'autrui. Elles peuvent, tout comme les hommes, blesser et bousculer autrui quand elles en ont envie, seulement elles souffrent davantage que les hommes d'être blessées et bousculées ; leur délicatesse est une défense naturelle et un procédé d'intimidation.

Cependant, il y avait chez Christiane quelque chose de cette pudeur à l'égard d'autrui dont les femmes se plaignent quand on en manque vis-à-vis d'elles. Sa sensibilité étant réelle et non point une formule égoïste, elle avait le respect et la pitié de celle des autres. Cela la rendait indulgente à Philippe, dont elle s'exagérait, autant qu'il le faisait lui-même, les souffrances intellectuelles et morales. Aussi, tout en s'en irritant, s'inquiétait-elle de l'état nerveux où elle le voyait. Elle lui avait accordé cette pro-

menade dans l'espoir de le délasser un peu et, s'il le fallait, de remettre les choses au point. Mais quand elle le vit, vers cinq heures, arriver à *la Luna*, elle pensa que tout cela serait inutile, car Chaudoin avait son air des bons jours, la physionomie ouverte et gaie, l'œil brillant et le sourire tout prêt.

Ils se firent conduire dans la direction de Torcello, non pour s'y rendre, mais afin de jouir plus longuement des nuances échangées entre l'eau morte et le ciel vivant.

Comme elle le faisait chaque jour, Christiane s'informa avec sollicitude du travail de Philippe. Il la remercia, il en était satisfait. Il poursuivait avec soin l'attribution nouvelle d'un tableau de Carpaccio ; il était poussé dans cette voie par l'idée que, pour Vidalin, il était de Carpaccio : cela le faisait attribuer par Philippe à un de ses contemporains. Il y avait bien quelques autres raisons pour le faire, mais moins essentielles, moins vitales que celle-là.

— Il est comique, Vidalin, avec son affectation de tout comprendre, de tout savoir, disait Chaudoin, avec une ironie faussement indifférente. Pauvre vieux ! Il croit qu'il en sait plus long que tout le monde, parce qu'il est un des premiers à avoir parlé de tout cela en France. C'est un peu comme si Christophe Colomb discutait avec Roosevelt de la géographie de l'Amérique, sous prétexte qu'il l'a découverte. Et cette dinde de Mme de Toussieu qui fait des yeux fulminants toutes les fois qu'on contredit son adoré !

Christiane riait de ces plaisanteries, avec un plaisir secret de vengeance ; il ne lui était pas désagréable que, du moins dans ses propos, Chaudoin rendît à ses ennemis la malveillance dont ils usaient à son égard. Cependant, si sa satisfaction intérieure était fortement motivée, elle se fût jugée coupable de ne pas défendre extérieurement ses amis.

— Philippe, dit-elle, ne soyez pas injuste pour ces pauvres gens !

— Ces pauvres gens, s'écria-t-il, mais ils crèvent de bonheur insolent, de réussite injuste et énorme ! Les pauvres gens ! Mais ils ont eu tous les bonheurs ! Mme de Toussieu n'a jamais été jolie : elle est encore aimée à cinquante-cinq ans passés ! Vidalin est, de l'avis de tous, un imbécile absolu, de ceux que j'appelle les Totaux ; il a une situation enviée, importante, d'oracle du goût, de critique d'art, que sais-je ! Il est riche, et il trouve encore le moyen de gagner de l'argent, rien qu'en publiant sur des choses qu'il ignore un avis que personne ne lui demande. Il a eu la chance de venir en Italie assez tôt pour y rafler quelques-uns de ces tableaux de la bonne époque, que seuls, les milliardaires de l'Ohio

peuvent acheter aujourd'hui. Et ce sont ces gens-là, Christiane, que vous appelez des pauvres gens !

Et comme le visage de Christiane se rembrunissait, il ajouta avec maladresse :

— Je vous demande pardon. Je vois que je vous froisse en vous parlant mal de vos amis.

Mme Bréssy tordait entre ses doigts le bout d'une écharpe de soie qui tournait autour de son cou et tombait devant elle.

— Ah ! tâchez donc de me comprendre, Philippe ! Il m'est indifférent que vous aimiez ou non Marie de Toussieu et son Vidalin. Je ne tiens pas tellement à eux ! Non, ce qui m'attriste, c'est votre attitude dans la vie, ce dénigrement perpétuel, cette malveillance sans répit.

— Prenez-en votre parti. Je ne peux pourtant pas vivre dans un état de bénédiction perpétuelle.

— Eh ! il ne s'agit pas de bénédiction... Mais vous ne faites rien pour suivre ma pensée. Je ne vous blâme pas, je ne vous critique pas et je ne vous fais pas la leçon, mais je voudrais vous voir moins maussade, moins aigri, et d'abord, parce que cela m'apprendrait que vous êtes moins malheureux.

Il hésita entre sa fatuité et son orgueil ; sa fatuité voulait qu'il souffrît de quelque mal romantique et caché ; son orgueil avait horreur de toute pitié, surtout venant de Mme Bréssy.

Celui-ci l'emporta.

— Je vous serai, chère amie, très reconnaissant de reconnaître que je peux porter un jugement général sans être soupçonné de rancune personnelle. Si mes jugements manquent de tendresse, c'est que personne n'use à mon égard d'une tendresse spéciale.

Il ne remarqua pas que cette seconde phrase contredisait la première et il continua en ces termes :

— Il y a le parti des gens qui trouvent tout bien et celui des gens qui s'indignent. Eh bien, je m'indigne encore !

Il s'indignait en effet. L'indignation est souvent le mode d'expression le plus courant de l'envie ; elle a quelque chose de noble et de généreux qui peut tromper sur ses propres sentiments celui qui l'éprouve ; les révolutions se font de même, au nom de la justice. L'homme n'a pas peur de certains de ses sentiments, mais il a peur des noms qu'on pourrait leur donner ; s'il réussit à les camoufler, il se livre à eux avec délices.

— J'entends bien, dit Christiane, mais pourquoi vous indignez-vous surtout depuis une dizaine de jours? Le monde n'a pas totalement changé depuis une semaine?

— Suis-je plus insupportable que de coutume?

— Sensiblement.

Il ne répondit pas tout de suite, s'étant mis à siffloter entre les dents. Il baissa les yeux. La jupe de Christiane découvrait une cheville rose et ronde sur laquelle une veine tendait l'étoffe bronzée du bas. Cette vue fut irrésistible.

— C'est bien possible. Votre M. de Couëngo m'est intolérable.

— Il ne s'occupe pourtant pas beaucoup de vous.

— De moi, non, en effet : c'est de vous dont il s'occupe. Je ne peux pas supporter de voir ces longs regards gluants traînés sur vous comme des limaces. Quand je vous regarde, il me semble voir sur vous leur trace argentée.

Christiane rougit violemment.

— Vous êtes insupportable. Je ne peux pourtant pas empêcher Hervé de me regarder.

— Oui et non. Il y a manière de lui faire comprendre qu'on ne regarde pas une femme d'une certaine façon, et que certaines façons sont fort déplacées, vis-à-vis de certaines personnes.

— Est-ce tout?

— Pas encore. Je lui dirais, moi, que quand on est marié, on montre plus de décence et qu'à moins qu'une femme ne vous y autorise, on n'affiche pas ainsi, en public, ses sentiments intimes.

— Philippe, mon pauvre ami, vous perdez la tête. M. de Couëngo n'a aucun sentiment à mon égard, ni intime, ni public.

Mais, à ce moment, Christiane entrevit ce qu'il allait y avoir de mécanique dans cette discussion et en éprouva à l'avance un intolérable ennui ; elle savait trop, et par son mari, et par Hervé, les formules toutes prêtes d'une scène de jalousie, qui sont peut-être ce qu'il y a de plus protocolaire au monde. Elle se tourna vers le gondolier et lui dit :

— Carlo, à la maison !

Chaudoin fit un geste de colère ! Christiane le regarda en riant :

— Mon pauvre Philippe, nous allons gâter bêtement une belle journée et une belle promenade. Je vous assure : il vaut mieux rentrer.

Il faisait, en effet, le plus beau soir du monde ; une pluie d'or rose flottait sur la lagune ; les eaux étaient alternativement d'un bleu-vert et d'un chaudron violacé, et les deux tons se mêlaient, jouaient, l'un contre l'autre, échangeaient leurs moirures. Les maisons, les campaniles avaient perdu leur troisième dimension et faisaient sur le ciel une mince découpure qui, d'une même ligne cursive, dessinait ici, un marteau, là, un pylône, plus loin, une hotte

ou les échancrures des toits. A l'horizon, on voyait avancer un cortège fantastique, un vrai cortège de reine de Saba, dont un des chameaux se transforma soudain en autruche.

Christiane aurait voulu aimer ce ciel, ces eaux et cette heure suspendue sur un gouffre, mais quelque chose d'inextricable était noué en elle, qui l'empêchait de se perdre en leur contemplation. Elle trouvait dans son cœur un obstacle, une appréhension secrète. Songeant à de nombreuses paroles de Philippe, elle ne pouvait douter qu'il n'eût sur elle une déplorable influence : il s'insinuait lentement en elle ; avec ses scrupules bizarres, avec son hostilité perpétuelle, son goût d'être malheureux, son esprit de négation, le malaise fondamental de sa nature, elle perdait auprès de lui son équilibre, sa sagesse, sa spontanéité. Ainsi, non seulement il empoisonnait la vie autour de lui, mais il empoisonnait le cœur des êtres qui l'aimaient. Comme elle eût goûté la paix déclinante et la lumière de cette soirée, s'il n'avait pas été auprès d'elle, maussade, tyrannique et jaloux, ne songeant qu'à faire le vide en elle et autour d'elle, — et pour le remplacer par quoi?

Elle lui jeta un regard soudain si hostile qu'il le surprit, et comme il n'était pas sot, il lui dit :

— Vous me détestez bien, en ce moment, madame.

— Non, dit-elle, mais je deviens, à votre école, méfiante et hargneuse.

Dès qu'ils furent entrés dans un des canaux de la ville, Chaudoin, au premier quai, fit arrêter le gondolier et prit congé de Mme Bréssy.

Quand il se fut éloigné, le long des maisons eczémateuses, le dos un peu courbé, avec une démarche lourde, qu'il s'efforçait de rendre légère, Christiane poussa un soupir de détente.

— J'aurais pu faire une si belle promenade, dit-elle. Ah ! vivre seule, vivre seule, quel rêve !

X

Gillette de Couëngo éprouvait, depuis son arrivée à Venise, les premières émotions graves de sa vie. Elle avait passé de l'état de jeune fille à l'état de femme, sans sortir de l'enfance, et dans son imagination de personne pieuse, élevée au sein d'idées religieuses encore fanatiques, dans un milieu pareil à ce qu'il eût été au quatorze ou au quinzième siècle, cette transformation avait gardé ce caractère de sacrifice auquel son esprit était habitué et qui lui semblait inhérent à tout événement essentiel. A cette fille d'une longue

civilisation raffinée, l'exercice de la vie morale comportait autant d'immolations que les pratiques religieuses d'un Maori ou d'un Aïssaoua. Elle éprouvait pour Hervé, au moment de son mariage, cette cristallisation à demi fictive que les jeunes filles prennent pour l'amour et qui est la fixation momentanée de leur volonté de tendresse. Au sein d'une solitude agreste, elle s'habitua à lui, plutôt qu'elle ne s'y attacha, la certitude de ne point le perdre créant en elle cette absence d'épreuves qui endort vite tout sentiment. On l'eût étonnée, si on lui avait dit qu'elle n'aimait point Hervé, mais on l'eût étonnée de même, en lui révélant n'importe quoi de son existence profonde. Elle vivait à la surface d'elle-même, aussi séparée de son moi véritable qu'un automate l'est du machiniste qui le régit et dont il ignore tout. Elle suivait un code aussi minutieusement réglé qu'un chef d'État en voyage et qui comportait, non seulement des actes, mais des émotions et des pensées. Elle savait ce qui lui était permis et ce qui lui était défendu. Elle passait sa vie entière à un crible poinçonné par sa mère et par son confesseur ; aucune pensée, aucun sentiment n'échappait à cet examen, du moins apparent, car elle ignorait l'existence d'un monde intérieur pour qui il n'y a point de crible. Elle était ainsi très forte et très faible ; forte tant que fonctionnait l'adroite horlogerie qui la manœuvrait ; faible, si les rouages essayaient de mordre sur un ordre de sensations imprévues. Elle souffrait parfois obscurément de l'absence de tendresse d'Hervé, de son humeur atrabilaire, mais elle avait vu sa mère soumise à un caractère pire encore et allant jusqu'à la misanthropie. Elle jugeait que l'état d'homme comporte une rudesse native et un pouvoir particulier pour froisser les antennes d'une femme. Elle ne s'en plaignait pas, car elle ne savait pas qu'elle en souffrait. Elle se repliait sur soi-même, cependant, avec une amertume inexplicable. Elle attribuait sa gêne, son malaise, au fait qu'elle n'avait pas d'enfant. Elle sentait qu'un lien manquait entre Hervé et elle ; elle supposait qu'un enfant en eût été un ; peut-être ne se trompait-elle pas. Peut-être aussi, dans sa rage de responsabilités hypothétiques, Hervé eût-il malaisément supporté la charge d'en avoir une véritable. La réalité guérit quelquefois les malades de l'imagination, mais ils le savent trop bien pour ne pas savoir se défendre d'elle. Ils creusent de nouvelles tranchées où elle ne les débusque pas toujours. Ainsi ils protègent cette souffrance qui excite leur vanité insatisfaite et les console de tout.

Gillette se demandait parfois la cause de la tristesse de son mari : elle ne pouvait guère lui en parler ; si elle l'interrogeait là-dessus, il soutenait que jamais il n'avait été plus heureux, mais qu'il le serait

davantage si on ne l'irritait pas tant en lui parlant de ses airs affligés. En fait, il maudissait sa vie et cherchait dans de longues heures de solitude, qui ne l'apaisaient pas, un apaisement à son ennui sans bornes. Mais chacune des formes de sa vie lui avait donné un malaise aussi grand ; il le constatait avec colère et se jugeait l'objet d'un décret spécialement malveillant des puissances suprêmes.

Quand il annonça à Gilette son dessein d'aller à Venise, elle fut frappée de son changement. Jamais elle ne l'avait vu tel ; on eût dit un vieil arbre qui, soudain, à travers les cercles accumulés de son aubier, éprouve les afflux de la sève. De taciturne, il devenait bavard ; de maussade, hilare ; d'hypocondre, enthousiaste. Il faisait des projets sans fin, et ces projets le prenaient à leur propre miroitement ; il ne voyait plus que ces prismes tournants, ces prismes multicolores qui peignaient devant lui une autre image du monde. Il n'avait jamais cessé d'être en correspondance avec la comtesse de Guistelle, c'était par elle qu'il savait la présence à Venise de Christiane-Bréssy et d'elle-même ; c'était un mot d'elle, plein d'affectueux reproches vis-à-vis de son éloignement, qui lui avait donné l'idée de partir. Brusquement, il avait envisagé qu'il n'était prisonnier de rien que de soi-même, que rien ne l'empêchait de voyager, de revoir ses amis, de vivre enfin, au lieu d'écouler de mornes jours dans un désert, à côté d'une femme secrète et qu'il n'aimait pas. Ce projet cristallisa soudain un état de choses qui était en lui, qu'il savait et auquel il s'efforçait de ne pas penser, bien qu'il y songeât sans cesse, soit ouvertement, soit d'une façon déguisée.

Par un phénomène familier, il transférait dans un domaine de la légende ce grand morceau de sa vie, dont Christiane avait été l'héroïne. Chaque jour écoulé donnait une beauté imprévue à cette réalité évanouie, dont il n'avait pour ainsi dire plus voulu et qu'il avait enlaidie et avilie à plaisir. Maintenant il se disait que cet épisode demeurait le plus beau, maintenant, il savait que sa part de bonheur et de royauté, il la devait à ce seul être, qu'il avait rejeté et méprisé sans soupçonner sa valeur. Mais il n'épiloguait guère sur les incidents de la rupture, il concentrait les forces végétatives de sa mémoire sur cet espace d'or qui l'avait précédée, il inventait de toutes pièces un roman qui ne le rebutait pas de ses aspérités. Ainsi il vivait dans une projection de son esprit, et traduisant sa fiction dans le langage commun, il se disait qu'il n'avait jamais cessé d'être amoureux de Christiane. En fait, il l'était d'une image, c'est l'état normal ; mais en certains cas, cette image emprunte sa vie à la femme qu'elle représente ; en certains cas, au contraire, elle doit tout au rêve de l'homme. Absente, Hervé chérissait une

femme qu'il n'avait pas aimée présente, parce qu'elle ne ressemblait pas encore suffisamment à ce qu'elle était devenue par la suite : une partie véritable de lui-même.

La lettre de la comtesse de Guistelle le bouleversa. Hors de lui, rien n'était changé. Chaque automne ramenait à Venise Christiane et Blanche, chaque automne réunissait les mêmes amis dans un lieu d'où lui seul s'était exilé. Pourquoi n'y retournerait-il pas? Pourquoi ne rentrerait-il pas tout doucement dans cette douce ornière dont il avait fui à la poursuite de quel nouveau caprice irréalisable? Pourquoi, enfin, ne recommencerait-il pas sa liaison avec Christiane?

Un des traits essentiels du caractère de Couëngo consistait à ne pas supposer que l'on pût voir quelque chose d'un angle différent du sien ; cet immense défaut avait été la cause de sa perte auprès de Mme Bréssy. Il ne s'en doutait même pas. Aujourd'hui, il refaisait la même erreur. Puisqu'il n'avait pu oublier Christiane, il était bien évident qu'il en était de même pour elle. Il avait d'ailleurs cru qu'elle l'aimait plus qu'elle n'avait fait ; non point qu'elle n'eût pas été fort éprise d'Hervé dans le début de leur amour ; mais les sentiments que l'on a dépendent autant de la force dont elle les alimente que de la façon dont ils sont accueillis. Il y avait eu dans ceux de Christiane les éléments d'une passion profonde et durable, mais il y avait aussi ceux d'une prompte déception et d'une longue rancune. Comme beaucoup d'amours, celui de Christiane n'avait rien de fatal ; il devait beaucoup à elle-même, et plus encore aux circonstances. Négligée, isolée, aigrie, elle avait besoin d'une compensation sentimentale ; l'orageuse tension d'Hervé l'avait illusionnée ; elle avait cru trouver en lui une passion véritable parce qu'elle avait pris pour la violence de son amour la violence même de son caractère. La courbe ascendante de sa surexcitation sentimentale n'avait pas duré longtemps ; elle se fût éprise jusqu'à la douleur d'un Hervé infidèle, incertain. Elle se refroidit sur un homme colérique, soupçonneux, autoritaire, jaloux sans motif. Elle ne le garda longtemps que par un sentiment d'honneur, vis-à-vis d'elle-même, et pour ne pas avoir l'air d'avoir cédé à un caprice. Quand elle se retira, excédée, de son amour, elle ne rejeta loin d'elle qu'une chose morte, aussi éloignée d'elle que le serpent de mai l'est de sa peau cassante et vide ; elle s'en alla tout entière de cette impasse, sans regret, sans émotion, sans souvenirs !

Si Hervé avait pu soupçonner quelque chose des sentiments véritables de Christiane à son égard, sans doute eût-il hésité à courir à Venise. Mais il était trop absorbé en lui-même pour rien concevoir d'autrui.

A peine eut-il décidé ce voyage que son humeur changea. Gillette, d'abord, fit quelques objections ; timide et sauvage, elle ne se sentait chez elle que dans sa lande. Sa résistance ne résista pas à l'élan d'Hervé. Il se fâcha et cria qu'il partait. Elle n'avait qu'à obéir. Brusquement, ce fut le rayon de soleil qui tombe de flanc d'un ciel noir encore et transforme l'herbe humide en écrin de joaillerie. Son enthousiasme fut véhément. Gillette ne se rappelait pas l'avoir connu tel. Elle comparait cette explosion de joie à l'état de langueur polie où elle l'avait vu durant leurs fiançailles. Ce rapprochement lui fut pénible. Il multipliait, flairant le danger, les allusions à la beauté de la ville, des tableaux, des monuments. Gillette ne s'en disait pas moins : « Qu'y a-t-il eu là-bas, qu'y a-t-il encore pour que l'idée d'aller à Venise le change ainsi? » Mais quelque chose l'arrêtait dans son doute : elle avait obtenu de lui ce renseignement que, depuis quatre ans, les mêmes amis dont il n'avait plus le pouvoir de se passer n'avaient pas cessé de hanter le même habitacle. Jamais le désir de les rejoindre n'avait effleuré sa pensée. Elle en était contrainte de s'avouer que nul motif puissant ne l'attirait en Italie, puisqu'il avait différé si longtemps son retour. Elle supposait donc qu'il commençait de s'ennuyer, un peu d'elle et encore plus de sa solitude (réservant ainsi son amour-propre). Elle partit sans trop d'appréhensions. Les derniers jours qui précédèrent le départ, Hervé devint tout à fait extravagant. Sa nervosité augmentait, et sa joie aussi, mais le tout de façon incohérente et décousue. Il voulait faire lui-même malles et valises, tirait hors des armoires mille vêtements ou objets inutiles, voulait tout emporter et se fâchait contre Gillette qui lui objectait que c'était folie. Puis, après avoir tempêté, il l'embrassait et lui demandait pardon avec une gentillesse anormale. Il lisait sans fin l'horaire, comme s'il supposait qu'il finirait par trouver un train qui mettrait moins de temps à le porter sur les bords de l'Adriatique. Il donnait à ses fermiers des ordres minutieux, comme s'il s'agissait d'un voyage de deux ans. Trois fois, il écrivit à son banquier pour faire augmenter le chiffre de la lettre de change qu'il faisait tirer sur une banque italienne. Plus il approchait de la date fixée, plus il compliquait les détails de son départ et finit par si bien tout embrouiller qu'il dut le retarder de trois jours, ce qui lui donna un accès de fièvre dont il crut qu'il l'empêcherait de partir.

Gillette aurait voulu s'arrêter à Paris où elle avait quelques parents ; il lui fut impossible d'y retenir Hervé. Il lui semblait qu'il n'arriverait jamais à Venise. Mais, en débarquant, il fut saisi d'une sorte de torpeur bizarre et comme d'insensibilité. Brusque-

ment, il avait envie de s'en éloigner au plus tôt ; les hautes façades austères des palais devant lesquels il défilait lui serraient le cœur. Avait-il peur d'une joie trop grande, redoutait-il une déception, ou bien, en se concentrant dans ses souvenirs, oubliait-il de vivre? Il eût été bien en peine de le dire. Frappé d'atonie, comme ceux qui ne sentent plus rien à force d'avoir trop senti, il se laissait porter par un flot noir, compact, qui dégageait une odeur pestilentielle. Des ramures en forme de pennes, éployées, qui semblaient enduites d'encre de Chine, avançaient, au-dessus des murs couleur de sang caillé, avec une nocturne et tremblante circonspection. N'ayant ni ombres ni reflet, elles n'appartenaient pas à ce monde. Il ne reconnaissait ni ne retrouvait rien. Son silence, son air absent étonnèrent sa femme. Que cherchait-il donc ici qui semblait inexprimable?

— Eh bien? dit-elle, êtes-vous content?

Il feignit ne pas avoir entendu ; il eût été bien empêché de répondre. Il éprouvait une sorte de désespoir. En ce moment rien ne lui semblait préférable à la bibliothèque de Bannalec dans laquelle il passait ses soirées, les yeux fixés sur les pages d'un livre qu'il ne lisait pas ; tout lui valait mieux que cette impression angoissante, que cette séparation d'avec le reste du monde. L'animation de l'hôtel le ranima un peu, mais il se demandait quand même ce qu'il venait faire là, au milieu d'une société dans laquelle il n'avait plus de place. En ce moment, il haïssait Gillette, il voyait en elle, sans motif, la geôlière qui lui avait fait perdre le sens de la vie ; sans elle, il serait encore un vivant et non cette ombre étrangement dépaysée, ce sauvage qui ne comprenait plus rien, une fois sorti de ses landes. Le but de son voyage lui semblait absurde ; il n'y avait plus rien entre Christiane et lui. Savait-il même si, à l'annonce de son retour, elle n'avait pas regagné Paris?

Sa femme ouvrait les malles, les valises et rangeait les objets dans les armoires, avec l'aide de sa femme de chambre. Il ouvrit la fenêtre et s'accouda au balcon. Ce paysage liquide, flottant et lumineux, ne lui montrait pas des eaux et des campaniles, mais, comme un miroir, lui renvoyait son image : image d'un homme vieilli qui va chercher bien loin ce qui ne lui appartiendra plus jamais ; image d'un aveugle qui a perdu le sens de la vue à force de ne rien regarder. Il avait l'impression qu'il portait dans ses bras un enfant mort et qu'il essayait de le soulever vers le ciel : c'était sa jeunesse.

Il écrivit au plus vite à Mme de Guistelle ; mais, au moment de se rendre chez elle, il se sentit aussi timide qu'à sa dix-huitième

année. Malgré elle, Gillette recevait l'écho de ces émotions ; elle les ressentait comme les rhumatisants ressentent l'approche de la pluie, non par l'intelligence, mais par des fibres secrètes qui n'atteignaient pas son cerveau. Les brusques exaltations d'Hervé, ses enthousiasmes, puis ses dépressions subites, l'irritaient et la fatiguaient. Son égalité d'humeur souffrait de ces contrastes qu'elle ne comprenait pas. Elle estimait que, quelles que soient les circonstances que l'on traverse, il est utile et agréable de garder un impérieux contrôle de soi. De plus, ces circonstances lui semblaient nues et nullement en rapport avec ces débauches de nervosité. En Bretagne, déjà, Hervé se montrait instable, mais rien n'approchait de la fièvre dont il était atteint depuis qu'il avait décidé ce voyage à Venise. Elle le regardait curieusement s'habiller, pendant qu'il se préparait à se rendre chez la comtesse de Guistelle, elle le regardait plus curieusement encore, tandis qu'inattentif à tout, il se laissait conduire chez elle.

— Qu'a-t-il donc? se répétait Gillette, pour la dixième fois.

Des barques chargées de légumes les croisaient au passage, qui répandaient sur l'eau des odeurs de choux et de poireaux, des gens accoudés aux arches des ponts les regardaient glisser sous eux ; on voyait de bas en haut, sur les rives brèves, passer ces souples filles au teint vert qui ont des pieds de chèvre et qui font sauter les effilés de leur châle noir. Le ciel, entre les maisons, volait comme un serpentin des jours de fête, un serpentin tissé d'argent qu'un invisible poids eût emporté au loin et qui devait retomber au delà de cet univers, — à Thulé, qui sait? à Avallon.

Mais Hervé ne voyait rien ; gêné et saisi de crainte, il se disait qu'il était un homme fini, qu'il n'aimerait plus rien, ni personne, que son mariage l'avait annihilé. Ces choses lui avaient donné autrefois tant de gaieté ou de tristesse, tant d'émotion enfin, quand elles étaient mêlées à sa passion pour Christiane, quand elles formaient ces éléments, ces symboles, ces mythes de son amour où il lisait des oracles, des airs, des décrets, quand elles augmentaient son désir ou sa jalousie, sa tristesse ou sa gaieté, son bonheur, enfin. Temps lointains ! Maintenant une allée de masques de pierre, inertes, aveugles, indifférents, le menait au lieu où Christiane l'attendait.

Quand elle entra dans le salon où les Couëngo causaient avec Blanche, Mme de Toussieu et Vidalin, Hervé fut frappé de la beauté de Christiane ; il ne la croyait pas si belle, ou plutôt il l'imaginait autrement belle, d'une beauté moins épanouie, mais moins glacée. Il avait tant modifié son image, qu'il se sentait en face d'une

étrangère. Mais comme il avait décidé qu'elle l'aimait toujours, il lui disait des choses pleines d'allusions au passé, dans le temps même où il pensait :

— C'est fini, je me suis trompé, je ne l'aime plus !

Il ajoutait avec désespoir :

— Que vais-je faire de ma vie? C'était ma dernière illusion, ma dernière chance de résurrection !

En sortant de sa vie, Christiane laissait un vide affreux. Depuis deux ans (il eût juré qu'il y avait bien davantage), il vivait à tel point de son souvenir qu'il se demandait maintenant avec quoi il pourrait subsister. Il se sentait vide, glacé, comme désaffecté, à la façon d'une église catholique qui passe au culte protestant et qui, son autel disparu, tourne autour d'un espace mort. Où serait maintenant l'axe, le centre de sa vie? Il cherchait, en causant avec Christiane, à la réintégrer dans son passé, à juxtaposer la femme qu'elle était à celle qu'il avait aimée, mais ces deux apparences, trop dissemblables, grinçaient en se rejoignant, ne voulaient pas s'accorder. Et Couëngo demeurait gêné, gauche, ennuyé, à la façon de ces gens qui abordent familièrement quelqu'un dans la rue, croyant reconnaître un ami intime et qui se trouvent en présence d'un inconnu. Cette disparition de celle qu'il estimait la vraie Christiane lui causait une gêne presque physique, une irritation contre elle, bientôt suivie d'indifférence. Elle l'ennuyait, il la jugeait moins belle qu'il n'avait jugé d'abord, moins intelligente qu'il ne croyait autrefois. Il l'eût rabaissée encore, si un regard soudain jeté sur Gilette, si pauvre, si humble à côté de Christiane, ne l'eût rappelé au sentiment des valeurs.

Il la quitta avec un vif sentiment de soulagement, il se dit qu'il était exorcisé, qu'il allait être enfin heureux. Oui, s'il ne l'avait pas été, c'était par la faute de ce fantôme jeté au travers de sa vie, de cette ombre qui s'était interposée entre la réalité et lui. Pourquoi n'avait-il pas compris cela plus tôt, pourquoi avait-il mis tant d'années à s'affranchir de ce regret dont il venait de constater le néant? S'il n'avait pas aimé sa femme, ne le devait-il pas à cette image dont il s'était exagéré la beauté, l'éclat, la grâce? Il se souvenait maintenant (parce que l'esprit humain plaide sans cesse contre lui-même et invoque ou escamote les arguments qui, selon les circonstances, sont utiles ou néfastes à son intérêt), des scènes qu'il faisait à Christiane, de la jalousie qu'elle lui inspirait, il y voyait maintenant la preuve qu'il l'avait moins aimée qu'il ne l'avait cru et qu'en effet, dans le temps de sa liaison, s'il avait souffert d'un tel malaise, c'était justement de se dire que Christiane

ne correspondait en rien à ce qu'il attendait d'elle, et qu'il l'avait subie et tolérée plus que chérie.

Ces sentiments et ces réflexions lui donnaient un violent ressentiment à son égard et, par réaction, un regain inattendu de reconnaissance et de tendresse pour Gillette. Il se montra ce soir-là, avec elle, si tendre et si attentionné que cela éveilla sa méfiance et qu'elle le soupçonna de vouloir l'endormir par des feintes, le seul jour peut-être où il se montra avec elle entièrement sincère et spontané.

Cependant, la première impression de délivrance passée, il ressentit de nouveau de la tristesse, une cruelle impression de vide. Il avait fait un grand effort pour s'arracher à sa Bretagne, pour courir jusqu'à Venise ; il l'avait fait dans un élan d'espérance indistincte, un confus désir de renouveau romanesque ; et maintenant, il s'apercevait tout à coup qu'au bout de son voyage il n'y avait rien. La vue de Christiane, en le délivrant de sa hantise, lui révélait soudain que sa vie n'avait plus de but, son passé, plus de poésie. Il frissonnait déjà de solitude et d'angoisse au cœur d'un sépulcre. Nous admettons assez volontiers que l'inconscient travaille en nous, prépare en nous des états inconnus et qui nous bouleversent quand nous les découvrons, mais il faut ajouter aussi que dans le sursaut d'une émotion inconnue, nous aimons à lui trouver des racines, souvent illusoires, une longue préparation, comme pour lui donner plus de poids et l'espérance d'une durée et que cette croyance à la préparation obscure nous est alors nécessaire : comme dans les rêves nous supposons que nous avons des souvenirs (qui se forment alors spontanément à cette idée), ou que notre rêve est la suite d'un rêve précédent, que nous inventons à la seconde. Hervé, à cette minute, pouvait donc s'imaginer que cette brusque dénudation d'une image qu'il avait longuement enveloppée d'écharpes n'était pas le résultat d'une rencontre unique, mais la conclusion d'une suite de sentiments qu'il n'avait pas voulu s'avouer. La seule chose à laquelle il ne s'arrêta pas, c'était que cette déception ne serait pas peut-être exempte de retours capricieux.

Il passa le lendemain en réflexions de cet ordre. Élevé par les Jésuites, dans un milieu catholique jusqu'au scrupule, il avait, par l'habitude de l'examen mental, une certaine subtilité de conscience, le souci d'une vie intérieure expérimentale, qui a manqué aux Grecs et aux Romains et que la religion chrétienne a donné à l'homme. La solitude où il vivait avec sa femme avait développé en lui ce don dangereux ; ainsi s'expliquera-t-on que cet homme qui n'avait rien d'un intellectuel montrât à cet égard cette subtilité analytique qu'on leur attribue et qui est fréquente cependant chez un grand

nombre d'individus qui ne vivent pas d'une vie cérébrale.

Mais puisqu'il était à Venise, il lui fallait en accomplir les rites; il mena donc Gillette voir des églises, des musées, des tableaux. Elle n'y comprenait rien, et, petite âme humble et pieuse, ne retrouvait pas le Dieu qu'elle avait coutume de prier dans les petites églises moussues et les calvaires de son pays, sous ces voûtes monumentales et glacées d'or, au milieu de ces tombeaux dramatiques de doges, dans ces spirales de marbre et ces apothéoses d'opéra. Comme la majorité des femmes, elle ne comprenait rien à la peinture et ne s'intéressait qu'au sujet, disant que les femmes de Tintoret n'étaient pas jolies et détournant son regard des nudités. Hervé n'était pas grand esprit en ces matières, mais la fréquentation de Vidalin et de Mme Bréssy, de Mme de Guistelle et de Mme de Toussieu lui faisaient croire qu'il en était très bon juge; l'ignorance et l'incompréhension de sa femme l'exaspéraient. Avec l'injustice des hommes, n'ayant épousé telle jeune fille que parce qu'elle différait d'un milieu dont il était excédé et à cause de son innocence de fleur de genêt, il lui en voulait soudain de ne pas montrer les goûts et les subtilités, maintenant qu'il la traînait en voyage, qui l'avaient éloigné des autres femmes jusqu'à le rapprocher d'elle.

Ce métier de cicerone ne lui donnait donc aucune satisfaction; il lui en donnait d'autant moins qu'il n'avait vu la beauté de Venise qu'à travers son amour pour Christiane et que seul, avec Gilette, il ne ressentait que l'ennui. Il n'avait rien d'un artiste, ni d'un voyageur, ni d'un cosmopolite; certaines villes demeurent fermées, à qui ne possède aucune clef magique. Hervé se donnait des migraines à vouloir admirer de force des tableaux qu'il eût confondus entre eux sans le nom inscrit sur le cartouche et à rêver devant des couchers de soleil dont il bâillait. Après s'être jugé fini au début, en constatant son apathie, il se disait maintenant que tout le monde était comme lui et que personne n'osait le dire, qu'il n'est pas naturel d'aimer avec passion des choses qui ne vous sont de rien; qu'il est ridicule d'être un snob et qu'il faut l'être pour pâmer d'aise devant des bonnes femmes, couleur de brique ou de brou de noix, devant des mosaïques, des coupoles, des ruelles qui puent, une eau fétide et des églises où personne des vôtres n'a pleuré, ni prié. La meilleure preuve qu'on ne saurait aimer tout cela sans snobisme, c'était qu'il l'avait aimé lui-même et — il pouvait bien le dire aujourd'hui — sans la moindre sincérité. Il passa donc plusieurs jours dans une entière indifférence, errant maussadement avec sa femme et ne pensant plus qu'à rentrer en Bretagne, très

dépité de ce ridicule voyage. Ce fut alors que survint l'invitation au dîner de Blanche. Il s'y rendit sans plaisir.

Son premier trouble fut de revoir les épaules de Christiane ; ce spectacle alla tirer au fond de lui le souvenir d'émotions si violentes qu'elles lui parurent soudain de nouveau nécessaires et que l'idée d'en être privé le laboura littéralement. Mais tandis qu'il y pensait, il fut frappé du ton de familiarité qui régnait entre Christiane et Philippe Chaudoin. A tout autre qu'un jaloux, ce ton eût paru amical. Mais il était trop intime pour ne pas éveiller ses soupçons. Il y avait quelque chose entre ces êtres, il n'en pouvait douter ; mais quoi, simplement coquetterie, flirt, passion? S'il n'avait pas été jaloux, il n'aurait rien vu du tout, mais l'étant, il n'avait pas l'embarras du choix : une liaison seule expliquait cette intimité. Cette pensée s'empara d'Hervé comme une crise de paludisme ; il en fut secoué et infecté ; il cessa d'avoir de l'appétit, il cessa d'écouter, il cessa de vivre comme il vivait depuis des mois. Une idée fixe venait de s'emparer de lui, contre laquelle il était sans force. Christiane, en soi, pouvait bien lui être devenue indifférente. Il traversait une de ces tourmentes intérieures où la vérité ne vous touche plus, où l'on ne voit rien, où l'on déforme tout, où la raison ne mord plus sur l'esprit comme une clef qui a perdu ses dents. Cependant, il lui fallait vaguement parler, écouter, sourire ; il échangea quelques propos aigres avec Philippe ; ses mains avaient des soubresauts nerveux ; il aurait voulu l'étrangler.

On se leva de table. Sa femme lui dit :

— Qu'avez-vous, Hervé? Vous ne vous sentez pas bien?

Il passa la main sur son front, il parla de névralgies, dans un rêve. Il essaya de se rapprocher de Christiane, mais plus il le tentait, plus il sentait l'obsédante présence de Chaudoin.

Il passa une soirée affreuse.

Quand il quitta le palais de la comtesse de Guistelle, et qu'il rentra avec sa femme, inquiète aussi et taciturne, il regarda avec envie ces eaux huileuses, noires et moirées qui glissaient sans bruit entre les vieilles murailles ; il aurait voulu s'y abîmer et ne plus revoir la lumière du jour ; par quelle aberration avait-il pu se tromper ainsi sur soi-même? Il aimait Christiane plus que jamais !

EDMOND JALOUX.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'AFFAIRE MATTEOTTI

Le 9 juin, au soir, M. Mussolini, après avoir jeté un regard sur la ville et sur le monde, pouvait méditer à son choix les vers les plus reposants des poètes : « Par moi Jérusalem goûte un calme profond », ou « Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ». Personne n'aurait pu en contester l'application à sa politique, à sa personne, à cette paix dictatoriale, petite-fille de la paix romaine.

N'avait-il pas, le 17 mai, — conclusion et répercussion des accords italo-polonais et italo-serbe, — conclu un accord italo-tchèque? Le lendemain, n'avait-il pas fait prévaloir, à Milan, au cours d'une entrevue avec MM. Theunis et Hymans, quelques-uns des points de vue les plus chers à l'Italie dans l'affaire des réparations? Le 23 mai ne recevait-il pas le Djoubaland, si âprement convoité, des mains de l'Angleterre? Le 24 mai n'avait-il pas inauguré la première et triomphante législature fasciste, la vingt-septième et la plus brillante de la troisième Italie?

De toutes parts, le prestige fasciste l'emportait sur les pires préjugés. En dépit du bolchevisme, les rapports s'étaient renoués entre Moscou et Rome, et la délégation russe félicitait l'Italie d'avoir réagi heureusement contre l'anarchie. En dépit du travaillisme, les souverains italiens étaient reçus à Londres, et, d'un air confit, l'hypocrisie gouvernementale des officieux de M. Ramsay Macdonald regrettait seulement que M. Mussolini fût absent de cette pieuse manifestation. A l'intérieur, l'opposition jugulée remplissait

tranquillement son office d'opposition constitutionnelle. Le grand conseil fasciste allait se réunir en juin pour se féliciter des résultats obtenus.

Vingt-quatre heures plus tard, il apparaissait que l'Italie était plus profondément atteinte qu'on ne le croyait. En dépit du fascisme nouvelle manière, les vieux ferments de violence continuaient de la remuer dans les profondeurs. L'opposition jetait aux orties sa robe de classe et montrait ses hideux tatouages. Un tumulte européen, déchaîné par le jazz-band socialiste, avertissait le grand Romain que ni le Capitole, ni la Roche tarpéienne n'avaient changé de place. Pourquoi? Parce qu'un homme avait disparu.

Balzac, flanqué de Stevenson, n'eût pas trouvé mieux : le 10 juin, sur les seize heures et demie, comme on dit à Rome, le député socialiste unitaire Giacomo Matteotti sortait de son domicile, proche la via Flaminia, et suivait les quais du Tibre, dans la direction du Palais de Justice. Il allait acheter un paquet de cigarettes et n'avait même pas son chapeau. Une demi-heure, une heure, deux heures, dix heures se passèrent, et Matteotti ne rentrait pas. C'est en vain que sa malheureuse femme, affolée, implorait de toutes parts des renseignements. Personne aux alentours n'avait rien vu, rien entendu. Au bout de vingt-quatre heures d'attente, sa veuve prévenait enfin le groupe parlementaire socialiste, la police et le président de la Chambre.

En même temps, les langues se déliaient. On apprenait qu'au sortir de chez lui Matteotti avait été empoigné par cinq hommes, saisi, bâillonné, précipité dans une automobile qui stationnait sur un pont, et qui partit à toute allure dans la direction de Viterbe. Évidemment, il s'agissait d'un crime politique. En 1919, 1920, 1921, un tel attentat eût tout juste fait sensation. C'est à peine si quelques esprits délicats eussent repris en sourdine le murmure du fabuliste : *Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien...* Deux ans de fascisme avaient si bien réaccoutumé l'esprit public à l'idée de l'ordre, que la séquestration ou l'assassinat de Matteotti firent scandale. Qu'on donne à l'affaire Matteotti la pire interprétation antifasciste, c'est la gloire du fascisme qu'elle ait atteint, si vite, une telle ampleur. Le bruit fait autour de l'enlèvement du 10 juin prouve que le fascisme est jugé sur un nouvel étalon des valeurs, dérivé de l'ordre public. Quand Mussolini, le 13, prit la parole à la Chambre, à un moment où les eaux de l'abîme commençaient à se déverser sur son œuvre, quand on savait déjà que M. Filipelli, directeur du journal fasciste *le Corriere italiano* avait été mêlé à la location de la voiture, non pas seul, mais, fait aggravant, en compagnie de M. Americo Dumini, confident de M. Cesare Rossi, directeur du bureau de presse de la présidence du

Conseil et quadrumvir du directoire fasciste, quand Mussolini, donc, termina son discours aux députés en certifiant qu'il avait la conscience « énormément tranquille », il aurait pu aller plus loin et enseigner aux communistes, drapés dans un vaste manteau d'hommes vertueux, que leur indignation faisait sa gloire, et qu'ils n'avaient qu'un droit, celui de se taire et de se terrer.

Déjà, comme il fallait s'y attendre, le « fait atroce » déviait. On affirmait que si Matteotti avait été supprimé (car, de plus en plus, l'hypothèse de la séquestration était abandonnée), c'est qu'il en savait trop long, qu'il possédait sur les manigances des plus grosses « légumes » du fascisme des renseignements ignominieux dont il allait faire usage. Il y avait là une matière superbe pour une oraison cicéronienne. Mais Verrès n'avait pas attendu le coup. Visiblement, le fascisme, touché, vacillait. Dumini et tous ses amis fascistes de la tragique « promenade » étaient arrêtés un peu partout, à Rome, à Milan, à Florence. L'opposition, regardant déjà du côté de l'Aventin, inaugurait une politique qu'elle a, depuis, poussée à son maximum d'intensité, s'abstenait de paraître à la séance de la Chambre, où Mussolini déclarait que, « seul, un de ses ennemis, qui, durant de longues nuits, aurait pensé à quelque chose de diabolique, avait pu commettre ce crime qui le frappait d'horreur et lui arrachait des cris d'indignation. » De fait, l'attentat révélait, à mesure qu'on commençait à le reconstituer, une soigneuse préméditation. Matteotti avait-il été enterré, noyé, brûlé par ses agresseurs? Était-ce dans les environs du lac de Vico ou dans les environs de Fuggi que la chose s'était passée? On n'avait mis la main que sur des comparses, et qui pis est des comparses à peu près muets. On se rattrapait en prononçant des noms, des noms et des titres. On citait une grande dame, on parlait de puissances étrangères, d'une vaste intrigue ploutocratique, de tchéka occulte.

Très vite, très bravement, très habilement, Mussolini prit position dans le débat. Cédant aux conseils d'amis sûrs, il « tira la hache du faisceau », et se mit, tout autour de lui, à abattre des têtes. Le 14, M. Finzi, sous-secrétaire d'État à l'Intérieur, et Cesare Rossi se démettent. Filippelli prend la fuite, on ne le rattrapera que deux jours plus tard, en mer, au large de Gênes. Le 15, le général de Bono, « premier commandant » de la milice fasciste, se démet à son tour de sa charge de directeur de la Sûreté générale. Le goût de l'exhibition et de la parade s'en donne à cœur joie. Des chemises noires, venues de Toscane et d'Ombrie, défilent à Rome avec tous les attributs de la puissance. Les libéraux, joints aux socialistes, aux populaires, aux sardistes, aux communistes et aux maximalistes, jonchent de fleurs

l'endroit où Matteotti s'était soudain aperçu que, quand on en sait trop long, il ne faut jamais sortir seul, d'un grand geste virgilien : *Manibus date lilia plenis.*

De jour en jour, la plaie s'élargit et se creuse. C'est au tour de Marinelli, secrétaire administratif du parti fasciste d'être arrêté, le 18, au même titre que Filipelli et Rossi, comme instigateur du meurtre. Le lendemain, nouvelle discussion : celle de M. Luigi Freddi, directeur du bureau de presse fasciste. En dépit de la censure, la presse accuse d'autres dirigeants fascistes, Bianchi, Carnazza, ministre des Travaux publics. Il semble que la crue antifasciste ait atteint son maximum le 27 juin. Ce jour-là, avec l'assentiment du gouvernement (qu'il voulait jeter par terre), on commémore solennellement le député Matteotti dans toute l'Italie, par un arrêt de travail et de recueillement de dix minutes.

Mussolini, cependant, ne se laisse pas démonter. Dès le 13 juin, il déclarait aux cent trente députés de l'opposition que, si l'on voulait prendre prétexte du triste épisode que tous déploraient pour spéculer contre le gouvernement, le gouvernement se défendrait à tout prix. Huit jours plus tard, à Bologne, l'un de ses porte-parole, M. Grandi, vice-président de la Chambre, accentuait la menace, à l'issue d'une revue des milices : « La marche du fascisme, déclarait-il, n'est pas finie, et il dépendra de l'attitude de nos ennemis qu'elle reprenne. Mussolini appartient au cœur de toute la nation. Qui osera y toucher n'aura pas de quartier. »

Paroles d'autant plus remarquables que, sans s'écarter d'un pouce de sa voie politique, Mussolini restait debout, la hache du licteur à la main, continuant son travail d'épuration. Il le termina le 1er juillet par un remaniement ministériel.

Ainsi se termine, pour le moment, la crise de malaise (*disagio*, c'est le mot dont le *Duce* s'est servi officiellement) moral, traversé par le dictateur et de malaise politique traversé par le fascisme. Le procès des inculpés ne fait que commencer. Il n'est pas sûr qu'on tienne jamais les vrais responsables. Peut-être y en a-t-il trop. Dans ces conditions, il faut ne se prononcer qu'avec une certaine prudence. Quand on plaidera, on plaidera pour ou contre le fascisme, on plaidera le dossier Matteotti.

Que contient-il, ce dossier taché de sang? Oh ! les révélations ne manquent pas. Encore qu'on soit tenu à la circonspection, il semble probable que des fascistes notoires, MM. Finzi et Rossi, notamment, se soient laissé corrompre par la plus puissante des entreprises financières de pénétration germanique dans la péninsule, la *Banca Commerciale italiana*, dont l'action, intelligente et patiente remonte à 1894.

C'est toute une histoire. Fondée en 1894, à Milan, par un consortium de banques allemandes, *Deutsche Bank* en tête, la *Banca Commerciale* était peu à peu arrivée à offrir l'aspect suivant : des capitaux italiens commandés par une direction judéo-allemande, symbolisée par M. Tœplitz. Par ses participations, ramifications et compromissions diverses, cette pieuvre méthodique était arrivée à tout contrôler, en Italie, de ce qui se trouvait à sa portée. Cela dès 1900-1905. A la veille des hostilités, on ne comptait plus le nombre des sénateurs, députés qui émargeaient, sinon à ses guichets, du moins à sa caisse. La *Banca Commerciale* contrôlait tout : industries, commerce, transports, journaux, arsenaux. Il ne se faisait pas une invention maritime ou militaire en Italie, dont les puissances centrales ne fussent immédiatement informées par les hommes de la *Banca commerciale italiana.* Par contre, les cuirassés livrés à l'Italie par les fournisseurs germaniques, que la *Banca commerciale italiana* imposait, ne satisfaisaient jamais les états-majors. Le reste à l'avenant : les marchandises indigènes se trouvaient en Italie handicapées au profit des allemandes.

La guerre venait de dénoncer plus hautement qu'utilement ce scandale. M. Preziosi, les professeurs Trevisonno et Pantaleoni, maintenant sénateur, M. Bisleri, tonnèrent contre la *Banca Commerciale italiana.* Tœplitz fit le mort, jeta du lest autour de lui, mais conserva ses positions personnelles en maintenant aux bons endroits, c'est-à-dire à toutes les clefs de voûte de l'influence financière allemande, des « compétences » indéniables, qui avaient partie liée avec l'éternel projet de *penetrazione tedesca.* Mieux : il perfectionnait les méthodes et, tout en travaillant pour le Reich, il trouvait le moyen de passer les actions allemandes à des porteurs italiens, dociles à son empire.

Quand Mussolini marcha sur Rome, toute l'Italie crut Tœplitz perdu. C'était aller bien vite en besogne. De 1922 à 1923, que se passa-t-il? Quatorze mois après la victoire fasciste, M. Tœplitz était reçu par M. Mussolini. La *Banca Commerciale* ne venait-elle pas de lancer avec succès sur le marché italien un emprunt polonais, en échange duquel l'Italie acquérait en Pologne des avantages économiques et politiques appréciables? On soupçonna que des amitiés fascistes s'étaient interposées, avaient pesé sur le dictateur. On murmurait des noms : Rossi, Finzi. Matteotti s'apprêtait à tirer au clair toutes ces intrigues, paraît-il.

Comme on le voit, l'affaire n'est pas terminée, il s'en faut, car les documents de Matteotti, il en avait, n'ont pas disparu avec lui. Mais le dictateur a su se dégager à temps. Sa volonté de pacification, de *normalisazione* de l'autorité fasciste ne fait pas de doute. Mais réussira-t-il à mater ses ennemis en même temps que les enfants

perdus de son *fascio?* Jusqu'à présent il tient le coup, et fort bien. Certains partis et certains organes comme le *Giornale d'Italia*, la *Tribuna*, le *Messaggero*, qui, depuis le 12 juin, faisaient cause commune avec l'opposition, se déclarent satisfaits et quittent l'Aventin, où le gros des adversaires s'attarde encore. Les communistes, eux aussi, de leur côté, se séparent des antifascistes, mais pour des raisons opposées ; ils voudraient une action plus énergique et la grève politique ne suffit pas à leur bonheur sauvage.

L'attitude observée par le Vatican est digne de remarque. Au fond c'est d'une crise intérieure du fascisme qu'il s'agit. Le Vatican a pris parti pour les modérés, dont Mussolini a toujours été le chef. Le fameux Rossi, César Rossi, avait refusé de se faire élire député pour garder toutes fraîches ses réserves révolutionnaires, plus ou moins identifiées avec le milieu, au cas où l'expérience parlementaire, voulue par le *Duce*, aurait échoué. Que de dessous ! Et dans ces dessous, que d'intrigues !

Le Vatican, le roi et le Duce marchent aujourd'hui la main dans la main, pour le rétablissement de la légalité. Remettant en vigueur une vieille coutume, le roi a tenu à recevoir lui-même, le 30 juin, une délégation du bureau des deux Chambres. Il leur a tenu un langage de conciliation. De son côté, le cardinal Gasparri accorda une audience très spéciale à la mère et à la veuve de Matteotti et le noble langage tenu par ces deux femmes, souhaitant que le sang de leur époux et fils fût le dernier versé de cette abominable série, témoigne des conseils évangéliques à elles prodigués par le secrétaire d'État. L'*Osservatore Romano* invite l'Italie catholique à laisser faire la magistrature régulièrement saisie.

Ces efforts, puissants et convergents, aboutiront-ils? Les socialistes reprendront-ils leur place au Parlement? Les fascistes extrémistes, dont le porte-voix est l'*Impero*, se courberont-ils sous la férule? Le dictateur tient à sa milice, mais il s'en méfie un peu. Loin de la supprimer, comme l'opposition l'y invite pour prix de son retour à la Chambre, il va la renforcer, mais en la rattachant de plus près à l'armée nationale, et dès maintenant les officiers prêteront serment de fidélité, non plus à Mussolini, mais au roi. Quant au Parlement il est ajourné à novembre.

Si Mussolini sort heureusement de la crise, il disposera d'un pouvoir plus fort qu'auparavant. Mais il aura fort à faire.

RENÉ JOHANNET.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

La forme du dialogue philosophique, que nous avons héritée de Platon, et que Renan et Anatole France, André Gide et M. Julien Benda ont utilisée avec tant de bonheur, excite la méfiance des lecteurs moroses. Il leur paraît que la grâce des propos, le charme des paysages où s'attardent les discoureurs, — et qui se trouvent généralement accordés à miracle avec les questions disputées, — dissimulent les faiblesses du raisonnement, et que les contradictions des opinions émises, les reprises du thème proposé par les divers personnages, chacun y apportant des nuances délicates, selon son caractère et sa sensibilité, empêchent de saisir des conclusions bien nettes et bien arrêtées...

En vérité, le dialogue philosophique convient aux écrivains sceptiques. Comment le nier? Platon, cependant, savait où il voulait aboutir ; M. Julien Benda est fort dogmatique. Et voici M. Lucien Corpechot qui, sur *l'Esprit de France* et sur l'Esprit allemand, a des idées fort nettes : il a adopté cependant la forme du dialogue ; il n'a pas hésité à évoquer les nobles perspectives du parc de Versailles et les rues charmantes du vieux Strasbourg... Il nous a donné deux « morceaux » brillants et solides... Ne lui reprochons pas d'avoir voulu séduire. Les deux premiers essais de son nouveau livre rappellent-ils un peu trop les anciens sujets de dissertation de l'École normale? « Vous supposerez que trois anciens combattants, un Anglais, un Italien et un Français, tous les trois cultivés et tolérants,

arrêtés sous la fenêtre de la chambre de Louis XIV, devant le tapis vert et le miroir d'eau, dégagent, de la contemplation de cet ensemble merveilleusement géométrique, les traits essentiels du génie français... » — « Vous supposerez qu'un jeune officier, en se promenant dans Strasbourg reconquise, retrouve les traces du séjour de Gœthe, et voit peu à peu lui apparaître les caractères distinctifs de l'esprit allemand, et tout ce qui s'oppose irrémédiablement au nôtre... »

Ma foi, oui... Ce sont des compositions de concours. Mais fort bonnes et même exquises. M. Corpechot serait, à n'en pas douter, cacique en français...

Je ne vois guère d'objection à lui faire, en ce qui concerne le second *devoir*. Le génie allemand, confus et comme imbibé d'une sensibilité que la raison ne contrôle point, perverti, d'ailleurs, par l'orgueil national, par cette conviction que le peuple allemand est le peuple élu, — on flatte l'Allemagne, quand on affirme que son hypertrophie du moi remonte à la victoire de Leipzig ; c'est un mal beaucoup plus ancien, — est défini admirablement par M. Corpechot. Je crois que le génie allemand a moins changé que le génie français, à travers les siècles. Il s'est mis en marche plus tard. S'il a évolué, c'est en tournant sur lui-même, et non pas en progressant. Ses défauts colossaux et ses pesantes vertus sont les mêmes que du temps où Tacite écrivait la *Germanie*. D'où une certaine aisance et une certaine sécurité quand on les formule.

La définition de l'esprit français rencontrera des critiques. Non que, dans le fond, on ne doive s'accorder avec M. Corpechot. Quand il dit : « Les Français sont des gens qui veulent à tout prix voir clair dans ce qui est. Voilà leur premier appétit. Le goût de l'ordre, de l'unité, est subséquent, et, pour ainsi dire, commandé par cet irrésistible besoin de comprendre » ; ou encore : « L'esprit de France, c'est un instrument qui transforme le chaos en matière intelligible », on est bien tenté d'approuver sans réserves des remarques dont on retrouverait les éléments dans Descartes ou dans Rivarol.

Seulement, est-ce là une définition de l'esprit de France ou de l'esprit classique français, aux dix-septième et dix-huitième siècles en particulier? M. Corpechot va nous aider à le savoir :

Chez les Français, l'intelligence fait un jeu à part... Alors que, dans l'humanité primitive, ce que les vieux philosophes appelaient les trois facultés de l'âme : intelligence, sensibilité, volonté, constituent un bloc, forment un organe indifférencié à fonctions dissemblables s'exerçant en commun, chacune d'elles viciée par les deux autres, dans notre race l'intelligence conquiert son indépendance et le pouvoir de s'exercer seule, affranchie du joug de la sensibilité. Ce n'est pas qu'en France la sensibi-

lité soit moins vive qu'ailleurs, mais un progrès de la vie psychique a permis aux deux facultés d'opérer librement, indépendamment l'une de l'autre.

Cette théorie, qui mène « à la limite » les observations précédentes, n'est pas de M. Corpechot seul. Il en restitue l'invention à l'illustre savant M. Quinton. N'est-elle pas séduisante? Oui. Et peut-être aussi incommode que commode. Car il faudrait bannir tant de noms de notre littérature...

Cela me ferait trop de peine. Je ne puis m'y résoudre. Rien que sur les exemples donnés par M. Corpechot, on aurait à ratiociner. Il admire Racine abandonnant « un art qui nous semblait sa vie même », et ne laissant apercevoir, dans son œuvre, rien qui puisse nous renseigner sur son extraordinaire sensibilité. Parfait ! Mais cela prouve-t-il que l'intelligence de Racine fût « différenciée »? Sa sensibilité pénètre toute son œuvre ; elle ruisselle le long des adorables vers de *Bérénice*. Elle reste intimement liée à l'intelligence du poète. Mais elle est pudique, voilà tout. L'enseignement de l'Église, la discipline de la vie de société, et le goût discret et pur de Racine sont cause de ce silence relatif que garde le poète. S'il abandonne son art, après *Phèdre*, n'est-ce pas que son amour pour ses vieux maîtres, une foi ravivée et certains chagrins intimes l'y ont poussé? Raisons de cœur, pour le moins autant que raisons de raison.

Est-il vrai que nous ne sachions rien de ce que sentait Molière, après avoir lu ses œuvres? Mais *Don Garcia* et *le Misanthrope* nous confient ses chagrins d'amant jaloux ; *le Bourgeois* renferme une déclaration à Armande ; *le Malade* est un héroïque effort pour réagir contre la souffrance, en la niant... Et Pascal, sa logique n'est-elle pas secouée par ses angoisses, et toute pleine de son vertige?...

L'excellente analyse de M. Corpechot, dont je ne puis indiquer toutes les nuances subtiles et justes, me paraît seulement pécher par un excès de généralisation. L'auteur, à qui je donne raison pour l'essentiel, m'entraîne, après mon adhésion, plus loin que je ne voulais aller.

L'Esprit de France, en dehors de ces deux essais capitaux, contient une étude remarquable sur Barrès ; une, moins persuasive, sur le fuyant Remy de Gourmont, dont il nous donne une image un peu trop à son gré ; et des pages excellentes sur Paul Adam, Montesquiou, et quelques problèmes du temps présent.

*
* *

C'est une chose fragile, qu'une âme d'enfant... Et la princesse Bibesco a choisi, pour nous en conter l'histoire, une âme entre toutes

fragile et troublée par des hérédités singulières. L'âme d'une petite fille russe. La princesse Bibesco ne nous cache point que les façons de sentir et de penser des Slaves lui paraissent étranges ou incompréhensibles. Elle a tout à fait raison... Mais la difficulté l'a tentée. Elle a donc composé, par approximation, une âme russe. Une âme russe d'une espèce particulière : celle d'une fillette qui n'a jamais vécu en Russie, et qui est née sur la côte basque. Les Russes de France ne sont pas pareils aux Russes de Russie, et ceux de Biarritz ne ressemblent pas à ceux de Nice... Vous voyez que l'entreprise n'était pas aisée.

Je ne sais ce que, du point de vue « clinique » peut valoir la description de ce caractère. S'il n'est point vrai, il est vraisemblable. Mieux encore : il est délicieusement poétique ; c'est un philtre délicat, où la sensibilité, des superstitions étranges, du byronisme, du tolstoïsme, et bien d'autres choses encore se mêlent en doses exquises. On en demeure comme grisé... On n'y voit plus très clair. Le charme est irrésistible.

L'enfant, dont nous ignorons le prénom, mais que j'aimerais appeler Natacha, vit dans une singulière maison, emplie par le souvenir d'un mort... Ses parents, les Dolgoroukine, ont perdu Sacha, leur unique fils, à huit ans. Ils ont longtemps espéré que Dieu le leur rendrait, que la petite âme se réincarnerait en un second garçon... Vaine attente. Leurs filles ne comptent guère à leurs yeux. Ils ne pensent qu'à Alexis. Ils croient le voir grandir ; ils lui taillent un rôle dans les événements contemporains. « Il ferait ceci... Il commanderait les armées... Il eût sauvé le tsar... »

Ces pauvres gens sont à demi fous... Natacha est malheureuse. Une seule joie lui révélerait peut-être le bonheur, ce mystère. Or, elle se met à désirer ardemment un perroquet vert, lourdaud et ridicule... « La raison n'est pas ce qui règle l'amour. » Elle le désire comme Mytil et Tiltyl désirent l'oiseau bleu. Quand son père le lui refuse, elle tente de se tuer, puis tombe malade gravement. Lorsqu'elle est guérie, elle s'aperçoit que la déception lui a comme vidé l'âme. Elle ne désire plus rien. Elle vivra indifférente, et son mariage avec un sot ne sera qu'un épisode insignifiant... La seule consolation de Natacha, c'est d'aimer sa petite sœur Marie, son « double », en qui elle se retrouve et se console.

Le roman, à ce point, pourrait être terminé. A mon sens, la psychologie de Natacha est complète, et, puisqu'il s'agit d'une âme russe, presque claire... Mais il y avait bien d'autres mystères. La princesse Bibesco va nous expliquer d'étranges, d'incroyables choses...

Natacha va en Russie. Elle y apprend qu'une de ses aïeules, Marie

Serguievna, et un de ses aïeux, le frère de Marie, Alexandre, se sont aimés d'un amour coupable. Ils ont précédé Byron et René... On les a séparés. Ils sont morts. Mais ils revivent dans leurs descendants. Le père et la mère de Natacha étaient cousins germains ; ils se sont mariés malgré l'interdiction de l'Église orthodoxe. La mort de Sacha fut leur punition. Sacha, n'était-ce pas Alexandre? Et l'enfant douloureuse que nous connaissons, n'était-ce pas une nouvelle Marie Serguievna?... Marquée pour des amours incestueuses, elle a, par la mort de Sacha, mené une existence sans but, sans signification...

Cela est compliqué. Encore laisserai-je de côté les amours de la petite sœur et d'un officier anglais où se renouvelle la déception du perroquet vert ; et le péril qui, un instant, a guetté Natacha quand lui est apparu un fils illégitime de M. Dolgoroukine, lequel, à la rigueur, eût pu jouer le rôle lamentable de Félix... Sur cette famille plane la malédiction qui ruina la famille de Laïus...

La raison se rebelle un peu contre cette seconde partie du *Perroquet vert.* Mais la princesse Bibesco se meut sans effort parmi les hypothèses hardies. Elle a la grâce d'une fée et un style délicieux.

*
* *

M. Gaston Chérau vient d'écrire un roman très différent du *Monstre*, de *Champi-Tortu*, de *Valentine Pacquault.* Un roman d'autrefois, écrit à la mode d'autrefois, avec des nuances discrètes. Plusieurs écrivains ont, en ce moment, la nostalgie des douces années du siècle XIX, — les années de la Restauration et du roi Louis-Philippe. Elles n'étaient pas douces toujours à Paris. Mais, en province... Et l'on comparera volontiers *la Maison de Patrice Perrier* à la charmante *Aricie Brun*, d'Émile Henriot.

Patrice Perrier a vécu son enfance et son adolescence auprès d'un père froid et régulier, dans une maison tranquille, aux confins d'une petite ville, « au sud de Vierzon et de Valençay. »

Patrice Perrier, quand son père meurt, a déjà souffert d'amour. Gabrielle, si jolie et si fine, bien que fille d'un hôtelier grossier, n'a pas attendu l'aveu, trop lent à venir, du timide Patrice. Un manant, — pire : un mauvais homme, — l'a épousée et emmenée. Patrice s'expatrie. Il s'en va aux Amériques, dans le pays des grands arbres et des oiseaux-mouches, dont un cousin bizarre, qui a fait et défait plusieurs fortunes, lui parla naguère.

M. Chérau se garde bien de suivre ce nouveau Robinson. Il s'intéresse à la vieille maison, où la bonne Honorine, « servante au grand cœur », attendra l'absent, en veillant sur la cachette aux pièces d'or.

Bien des années passeront... Le brave père Lefranc, un ami de Patrice, y viendra vivre et mourir, en attendant, lui aussi, Patrice. Et la mère de Gabrielle et Gabrielle y viendront aussi, après les laides aventures du mari... Honorine meurt ; la mère de Gabrielle meurt ; Gabrielle, qui a compris trop tard la tendresse de Patrice et regrette son erreur, devient folle...

Alors, plus de vingt-cinq ans, je pense, après son départ, — Patrice reparaît. Des canailles se sont emparées de la maison. Patrice, *deus ex machina*, robuste et décidé comme Ulysse, les chasse. Il finira sa vie près de Gabrielle, s'efforçant de lui rendre la raison. Car toutes ses aventures n'ont pas effacé le premier amour « d'apparence si fragile », mais « fort, noble, tenace et délicieux comme la belle religion de notre enfance ».

N'est-ce pas étrange comme du Daniel de Foë, doux comme du Goldsmith ou du Dickens? Ce livre si délicat et touchant, on croirait un vieux livre anglais, traduit par un sûr écrivain.

*
* *

M. Henri Davignon, l'auteur d'un des livres les plus charmants d'après guerre, *Jan Swalue*, vient de nous conter l'histoire de *Deux hommes* qui, en réalité, n'en font qu'un. Il a repris le vieux thème du mari que l'on croit mort, et qui reparaît quand sa femme est déjà remariée. C'est, par exemple, le sujet du merveilleux *Enoch Arden*, de Tennyson. Mais Enoch Arden, voyant sa femme heureuse, s'enfuyait. Le héros de M. Davignon ne fuit pas. Il a une bonne raison : parti pour la guerre souffreteux de corps et d'esprit, il revient robuste, énergique... un vrai meneur d'hommes qui dirige en maître des équipes de forestiers. Il a besoin que sa femme constate ce changement. Il se fait connaître... Mais peu à peu, l'ancien homme reparaît sous le nouveau. N'est-ce pas celui-là que la femme a un peu aimé?... Et surtout, celui sur lequel elle peut remporter la victoire de se faire pardonner et aimer de nouveau?

Ils fuiront ensemble. Mais leur fillette, qui a promis à Dieu d'entrer au couvent si ses parents sont réconciliés, tient son serment. Elle est la victime expiatoire. Ce n'est pas très juste. Et la lutte, quelquefois difficile à bien suivre, qui se livre entre les personnages, eût gagné à mon sens, à ne se livrer qu'entre les deux époux. M. Davignon a introduit, dans un débat psychologique, un élément mystique qui, à mon sens, le trouble.

*
* *

M. Thierry Sandre a, — bien malgré lui, sans doute, — longtemps tardé à publier ses souvenirs de captivité en Allemagne. Enfin, voici ce *Purgatoire*. Les mémoires et les romans sur la guerre deviennent rares. Ainsi, le *Purgatoire* sera mieux remarqué. Je le souhaite.

Je le souhaite, car il est d'un don simple et d'une couleur discrète. M. Thierry Sandre, fait prisonnier à Douaumont le 9 mars 1916, n'a pas eu d'aventures extraordinaires. Tous les prisonniers se reconnaîtront en lui. On l'a emmené poliment à l'arrière ; on l'a dirigé par Coblence, vers le camp de Mayence d'abord, où il est resté en quarantaine dans ce que les prisonniers, là-bas, appelaient le saloir ; puis, mêlé aux vieux prisonniers si maltraités des batailles de Charleroi, quand les Allemands se croyaient sûrs de l'impunité, il a partagé leur ennui et souffert de l'horrible inaction. Il a, perspicace, surpris les manigances de ses gardiens pour venir à bout de l'énergie et de la résistance des prisonniers ; il a subi la lente progression des représailles. Il a vu des Boches... dirons-nous monstrueux? Des Boches boches ; c'est déjà horrible...

Il ne dit, cela se sent, que la vérité. Sans rien grossir ; sans forcer le trait pittoresque... Il n'arrange pas. On lui en sait gré. Et le plaisir qu'on éprouve à lire son livre vient de là.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

L'ŒUVRE DE M. G. LENOTRE

M. G. Lenôtre est l'historien de la Révolution. Il en a dépouillé toutes les archives et sondé toutes les ruines. Ses livres en ont fait revivre l'époque avec la précision de détails et la vivacité de couleurs d'un tableau de Boilly. Et il connaît les membres de la Convention, leurs antécédents, leurs passions et leurs secrets de famille comme nul journaliste ne connaît nos députés actuels.

Cette curiosité intelligente et cet amour du document qui le guident viennent peut-être de ce qu'il vécut dans l'histoire avant de l'écrire : en effet, les premières années de sa jeunesse furent assaillies d'impressions inoubliables. Le jeune Gosselin (futur Lenôtre) appartient à une vieille famille d'officiers. Il naquit et fut élevé aux environs de Metz où son grand-père était colonel au 1er régiment du génie. Son père, né à Cherbourg, avait fait, en 1824, à l'âge de trois mois, le voyage de Cherbourg à Metz, en diligence, ce qui est déjà un joli sujet de récit pour un Lenôtre. Le petit Gosselin passa une partie de son enfance, aux environs de Metz, au château de Pépinville qui avait connu autrefois de sombres heures . il appartenait à un aristocrate, M. de Vignols ; poursuivi pendant la Terreur, ce dernier voulut s'échapper par une petite grille qui fermait son parc. Contre son attente elle était fermée. Derrière lui les patriotes accouraient. M. de Vignols escalada la grille, mais il fit un faux mouvement, perdit l'équilibre et se transperça la main sur une des pointes du faîte. On s'empara de lui, et il fut guillotiné.

Le jeune Gosselin vint souvent contempler la grille fatale, dont les gens du pays lui racontaient l'histoire.

En 1870, le jeune Gosselin avait quatorze ans. Il vit l'empereur le 6 août à la cathédrale de Metz. Mgr Dupont des Loges lui adressa un discours qui parut fort sévère, car les yeux du prince impérial se mouillèrent de larmes. Quelques jours après, c'était la déroute, l'arrivée des Prussiens annoncée dans le pays, les rues de Metz débordant de cavaliers, de fantassins, d'artilleurs, épuisés de fatigue, de paysans aux yeux affolés. La famille Gosselin quitta Metz et vint à Beauvais. L'année suivante elle retournait au pays et le jeune Gosselin rentrait chez les Jésuites de Metz, où il se battait avec des condisciples allemands.

Le premier livre de M. Lenôtre ne fut pas, comme on le croit généralement, son *Paris révolutionnaire*, mais un petit ouvrage, signé Gosselin et intitulé : *Histoire anecdotique des Salons de peinture depuis* 1673. Ce recueil est aujourd'hui presque introuvable. Puis vinrent : *Paris révolutionnaire*, *Vieilles maisons*, *vieux papiers*, *Tournebut*, histoire de la chouannerie normande sous l'Empire. *le Baron de Batz*, *la Captivité et la mort de Marie-Antoinette*, *le Vrai chevalier de Maison-Rouge*...

On a coutume de dire que l'histoire est plus intéressante que la fiction et provoque davantage la curiosité. Encore faut-il savoir l'écrire ! Si l'histoire est présentée telle qu'elle s'est passée. c'est-à-dire en reproduisant exactement la lenteur de la vie, personne n'en saisira le sens. Les événements ne sont pas toujours compréhensibles au moment où ils surgissent. C'est le souvenir qui les classe et permet de les commenter. L'imitation parfaite de la vie ne fait-elle donc pas tort à la vérité en masquant la signification des choses? Et un historien ne doit-il pas parfois présenter le vrai comme il ferait d'une fiction?

M. Lenôtre y réussit comme personne. Il a tout le talent d'un romancier. Il entre rapidement dans son sujet, conte à merveille, n'insiste pas sur l'à-côté mais n'oublie rien. Il donne des détails, des chiffres, des renseignements biographiques, des relevés de compte ! Rien de tout cela ne paraît trop long. Dans les passages les plus poignants, il a une brièveté saisissante. Voici, dans *le Drame de Varennes*, l'épisode où l'épicier Sauce, chez qui le roi se repose à Varennes, court chercher un juge au tribunal nommé Destez, qui a vécu à Versailles et pourra reconnaître la famille royale. Sur ces entrefaites, arrive Choiseul avec ses hussards : « Les hommes se regardent ; Choiseul commande : *Par quatre* et les lance au trot. Dans la grand'rue cette charge fait le vide ; les femmes crient, on

s'entasse aux portes pour la laisser passer. Sous la lueur qui tombe des fenêtres illuminées, les cavaliers traversent la ville, sabre au clair ; devant la maison Sauce, ils font halte, s'alignent... et la famille royale, du fond de la chambre haute où on l'a fait monter, entend le piétinement des chevaux et les commandements, elle échange des regards d'espoir : voilà les hussards, nous sommes sauvés. La porte s'ouvre : c'est Sauce, qui rentre, poussant Destez. Celui-ci regarde : où sont-ils? Et il voit, groupés dans l'ombre grise, les trois femmes assises, tenant les deux enfants, et, près d'elles allant et venant, boudeur, avec un dandinement caractéristique, un gros homme en perruque commune, en habit gris. Pas de doute, c'est Louis XVI. Destez plia le genou.

— Ah ! sire ! fit-il.

Subitement Louis XVI, très ému, avoua .

— Eh bien, oui, je suis votre roi... »

Puis il s'attendrit, il embrasse Destez, Sauce, « tous les membres du Conseil de la commune et tous les officiers municipaux qui se trouvaient là ». Et l'on pleure. Le roi, très confiant, explique : « Qu'il était sorti de Paris parce que sa famille y était chaque jour exposée à périr ; qu'il en avait assez de vivre au milieu des poignards et des baïonnettes et qu'il venait se réfugier parmi ses fidèles sujets. » Tout va s'arranger, la conversation se poursuit sur un ton parfaitement cordial. Et l'on convient, d'un commun accord, qu'à l'aube, la famille royale reprendra son voyage vers Montmédy.

Mais la foule encombre la rue, les paysans, tout contents d'avoir leur roi, ne veulent plus qu'on le leur enlève. Il ne quittera Varennes que pour prendre la route de Paris. Choiseul et Goguelat, qui commandent les hussards, s'inquiètent et vont trouver le roi : ils lui proposent de repousser par une charge de cavalerie la foule qui obstrue la rue, afin de frayer un passage à la famille royale. « Mais le roi jugea la chose inutile ; pourquoi employer la force? La municipalité a promis de lui faciliter les moyens de gagner Montmédy, à la seule condition qu'il différât jusqu'à l'aube son départ. » Pauvre Louis XVI ! Il sera ainsi jusque sur l'échafaud. L'on pense, en voyant sa silhouette de brave homme, si bien évoquée par M. Lenôtre, à ce passage des *Mémoires secrets* de Bachaumont, daté de 1762 : « On ne peut s'empêcher de consigner ici un bon ou plutôt un grand mot de M. le dauphin. On lui faisait la lecture, pendant qu'il était dans le bain, de la *Gazette de Hollande*, où était annoncée la proscription du livre de l'*Education*. « C'est fort bien fait, dit M. le dauphin ; ce livre attaque la religion, il trouble la société, l'ordre des citoyens ; il ne peut servir qu'à rendre l'homme malheu-

reux : c'est fort bien fait. — Il y a aussi le *Contrat social*, qui a paru très dangereux, ajouta le lecteur. — Quant à celui-là, c'est différent, reprit Monseigneur, il n'attaque que l'autorité des souverains ; c'est une chose à discuter. Il y aurait beaucoup à dire ; c'est plus susceptible de controverse. » On l'a bien vu par la suite !

Que l'on ne prenne pas pourtant M. Lenôtre pour un simple conteur d'anecdotes ! Son talent est singulièrement plus élevé, plus profond aussi. S'il sait choisir les événements, il possède l'art de distinguer et de mettre en valeur, dans une époque aussi chargée que la Révolution, les questions les plus intéressantes et celles qui dominent un ensemble de faits, l'éclairent et lui imposent son ordre logique. L'historien qui consacre quatorze cents pages à narrer les quelques semaines que dura la Commune entasse une quantité précieuse de matériaux sans les classer. Il recueillera jusqu'aux moindres miettes de l'histoire, mais de plus gros morceaux échapperont à son attention. M. Lenôtre, lui, est parti de la « petite histoire », de l'aventure obscure que l'on retrouve dans les papiers de famille. Il a ainsi dressé toute une collection de figures, sorties à son appel de leurs tombes, avec la fraîcheur de la vie. Mais ces explorations dans un passé encore tout palpitant l'ont fait réfléchir et atteindre un ordre d'idées plus générales. On ne vit pas impunément dans l'intimité de personnages qui ont participé, soit comme victimes, soit comme bourreaux, à une des périodes les plus tragiques de l'histoire sans remarquer parfois, chez eux, certaines préoccupations, certaines inquiétudes communes, certaines allusions à des événements connus de tous, mais dont aucun ne parle. On ne vit pas dans l'intimité d'une famille sans soupçonner ses secrets. M. Lenôtre a soupçonné l'un des secrets de la Révolution : c'est l'affaire de Louis XVII.

On sait que la question de savoir si le dauphin est mort au Temple a été, depuis le commencement du siècle dernier, l'une des questions les plus poignantes et les plus étudiées de la Révolution. Sans oublier Naundorff et le baron de Richemont, qui sont les plus célèbres, on évalue à quarante-trois le nombre des « Louis XVII » qui apparurent sous le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. M. Lenôtre à son tour s'est attaqué au problème dont il avait déjà rassemblé les éléments essentiels en étudiant la vie de la famille royale au Temple et la Commune de Paris.

Il est arrivé à cette conclusion que les plus empressés à faire sortir le dauphin du Temple ne furent pas les royalistes, mais les révolutionnaires. Nous jugeons trop aisément ces derniers à notre mesure d'aujourd'hui. Nous oublions qu'un peuple n'a pas été sensible pendant des siècles à la mystique royale et à la pure

foi religieuse pour acquérir en quelques années le plus complet scepticisme. Les conventionnels étaient injustes et exaltés comme l'est toute foule. Mais chacun d'eux retrouvait souvent, au sortir de l'Assemblée, son esprit bourgeois, ses scrupules et ses doutes. Ces maîtres du moment sentaient bien que la Révolution, établie sur la force, ne durerait qu'un temps, que l'on ne pourrait pas maintenir toujours cette surenchère du crime et de la cruauté. D'autre part, n'était-il pas injuste de garder, enfermé au Temple, un enfant innocent? Qu'allait-on en faire? Le remettre aux Alliés? C'était bien imprudent et il se vengerait certainement plus tard des bourreaux de sa famille. Comment s'étonner que les hommes de la Révolution, placés en face de ce problème, aient songé les uns après les autres à le résoudre à leur profit?

C'est la Commune qui surveille les prisonniers du Temple et qui nomme des commissaires pour les visiter. La Commune est dirigée par deux hommes : Chaumette, son orateur le plus applaudi et le plus influent, et Hébert son substitut. Chaumette, procureur général de la Commune, va être, pendant un an, le maître absolu de la prison du Temple : « Fils d'un cordonnier de Nevers, écolier indiscipliné, renvoyé de son collège, embarqué comme mousse à treize ans, plus tard élève en chirurgie, étudiant en physique, maître d'études, secrétaire d'un médecin anglais, enfin vague gazetier à Paris, Chaumette, à vingt-sept ans, en 1790, était le modèle achevé de ces aventuriers, « épaves de la lutte pour la vie » qui, n'ayant rien approfondi, parlent de tout avec audace et parviennent à s'imposer par leur savoir aux ignorants et par leur aplomb aux gens instruits. » « Je m'appelais autrefois Pierre-Gaspard Chaumette, parce que mon parrain croyait aux saints, dit-il ; depuis la Révolition, j'ai pris le nom d'un saint qui a été pendu pour ses principes républicains, c'est pourquoi je m'appelle Anaxagoras Chaumette. »

Ce Lacédémonien d'occasion s'occupe beaucoup de la famille royale, et particulièrement du dauphin : « Je veux, dit-il, au baron Hue, lui faire donner quelque éducation ; je l'éloignerai de sa famille pour lui faire perdre l'idée de son rang. » Hébert traduit sa pensée d'une manière plus brutale : « Que ce petit serpent et sa sœur soient jetés dans une île déserte ; je ne connais pas d'autre moyen raisonnable de s'en défaire et il faut pourtant qu'on s'en défasse à tel prix que ce soit. » Le premier soin de Chaumette est de séparer le dauphin de sa mère et de lui donner pour précepteur (!) le cordonnier Simon, un homme à lui, imbécile, prétentieux, mais en qui l'on peut avoir toute confiance.

Puis M. Lenôtre montre avec quel soin il se débarrasse de tous

les témoins encombrants, de tous les municipaux qui ont témoigné du zèle à la famille royale et à l'enfant et qui risquent, par leur vigilance, de faire échouer le plan conçu. On les fait passer devant le tribunal en les accusant d'avoir comploté l'évasion des prisonniers. Tison, le geôlier suspect de fidélité à Madame Élisabeth et à Madame Royale, est relevé de ses fonctions, on le met au cachot, sans autre motif ; « Mathey, le concierge-économe, et le coiffeur Danjou sont supprimés de la même façon. On cherche manifestement à évincer tous ceux qui, attachés au service de la prison dès le début de la captivité, ont vu, depuis plus d'un an, grandir le dauphin ». Le 1er octobre, la réforme est opérée. Turgy, garçon servant des prisonnières, est renvoyé à son tour avec les autres serviteurs. Ce n'est pas d'ailleurs par raison d'économie, puisque chacun d'entre eux est remplacé. Quant à Simon, les membres de la Commune commencent à lui reprocher sa fonction et son traitement exagéré. Un patriote, Coru, l'économe du Temple, a déclaré qu'il renonçait à son emploi et à son traitement (4 000 livres) pour revenir siéger à l'Assemblée. On engage Simon à en faire autant. Chaumette, qui n'a plus besoin de lui, ne le défend pas. Le 19 janvier 1794, Simon et sa femme quittent le Temple, contraints et furieux. Le soir, aucun commissaire n'est désigné par le Conseil général pour relever la garde du dauphin. Les quatre hommes qui la composent restent donc jusqu'au lendemain soir, et à partir de ce jour, règne au Temple une grande confusion. Madame Élisabeth et Madame Royale n'entendront plus, comme auparavant, chanter et rire le dauphin. Est-il parti? L'a-t-on remplacé? C'est là que le mystère commence pour recompliquer encore par la suite. On a donné l'ordre d'emmurer le cachot du dauphin. On lui passe sa nourriture par un grillage, personne ne va plus le voir, Chaumette et Hébert se désintéressent de lui.

Puis c'est l'arrestation d'Hébert, celle de Chaumette, plus tard celle de Danton, de tous leurs amis, convaincus d'avoir tenté « le rétablissement de la monarchie, la destruction de la représentation nationale et du gouvernement républicain ». Après l'exécution de ces trois chefs, Robespierre à son tour songe au dauphin. Un espion anglais, dans une correspondance pour lord Granville, lui prête un de ces deux projets : « Emmener le roi dans les provinces méridionales si les armées (ennemies) s'approchent de Paris — et c'est là le projet du Comité — ou emmener le roi à Meudon et faire son traité personnel avec la puissance qui s'approcherait de Paris — et c'est là le projet dont on accuse Robespierre ».

Une nuit de mai, Robespierre visite le Temple, où il n'est pas entré depuis deux ans : « Il vint un homme que je crois qui était Robes-

pierre, note Madame Royale dans son journal. Les municipaux avaient beaucoup de respect pour lui et sa visite fut un secret... il vint chez moi, me regarda insolemment, regarda les livres et, après avoir chuchoté avec les municipaux, il s'en alla. » Il est probable que Robespierre venait voir le dauphin. L'espion anglais dont il est question plus haut prétend même qu'il aurait conduit le petit prisonnier au château de Meudon et qu'il l'aurait ramené au Temple la nuit suivante. Il se serait donc aperçu de la substitution?

Vient le 9 Thermidor. Barras s'était engagé avant cette date à tirer de leur prison les enfants de France et à leur donner une résidence digne d'eux. Il est le maître. Que fait-il? Il donne d'abord à Madame Royale un jeune gardien de vingt-quatre ans, Laurent, qui est plein d'attentions pour elle. Cependant, jamais, malgré ses demandes, il ne lui laissera voir son frère. N'est-ce pas parce que Laurent, qui voit tous les jours le petit prisonnier, a fait part de ses doutes à Barras? Néanmoins, comme ce dernier s'est engagé à faire sortir l'enfant du Temple, il exécutera son projet, ainsi que nous l'apprend le procès-verbal d'une séance secrète du Directoire au cours de laquelle les cinq Directeurs s'entretiennent de l'enlèvement du dauphin « comme d'un fait avéré et approuvé par eux tous ». Il y a donc eu substitution pour la seconde fois.

Qu'est devenu le dauphin? D'après les renseignements que donne M. Lenôtre on pourrait le retrouver quelques années plus tard sous les apparences d'un jeune homme nommé Hervagault, prétendu fils d'un tailleur de Saint-Lô. Le véritable Hervagault était de deux ou trois ans plus âgé que le dauphin. C'était un enfant naturel du duc de Valentinois qui avait, prétend-on, fait épouser sa maîtresse au tailleur Hervagault. Ce dernier n'aimait pas son fils adoptif et il l'aurait vendu sans hésitation pour remplacer l'enfant du Temple. Le jeune Hervagault, qui serait donc en 1796 le dauphin, ou plutôt Louis XVII, s'échappe de la maison de Saint-Lô, parcourt la France où il est accueilli chaleureusement de tous côtés, raconte ses malheurs et les histoires du Temple. Tous les témoins qui l'ont vu en 1798 s'accordent à lui donner treize ans, ce qui serait bien l'âge du personnage qu'il prétend être. Quoiqu'il soit traqué par la police, arrêté et condamné plusieurs fois, son prestige et son autorité l'entourent, partout où il passe, d'une véritable cour. Fouché, qui, paraît-il, s'intéresse à lui, va le faire comparaître devant lui en 1802. Par malheur, quelques jours auparavant, le ministère de la police est supprimé, Fouché n'est plus rien, Hervagault reprend sa vie d'aventures. Incorporé par ordre au bataillon colonial de Belle-Isle-en-Mer, il obtient toutes les faveurs, est logé en ville, « se promène

à cheval, habillé en bourgeois et suivi d'une ordonnance attachée à son service ». Puis il déserte, ses malheurs reprennent, il est repris et écroué à Bicêtre « par mesure de haute police ». Il y meurt, dans la misère et l'infamie, le 8 mai 1812 en emportant son secret.

Cette affaire racontée par M. Lenôtre et dont nous n'avons résumé que l'essentiel, montre le cas de Louis XVII sous un jour nouveau. On voit tous ces dieux d'un jour, ces idoles du peuple dont ils se faisaient les serviteurs, inquiets devant les forces qu'ils déchaînaient sans pouvoir les arrêter, se retourner successivement vers cet enfant dont la figure mystérieuse et séduisante apparaît comme l'une des plus grandes de la Révolution. Chaumette, Hébert, Danton, Robespierre lui-même et plus tard Barras, tous ont eu la même pensée : restaurer la monarchie, appuyer leur puissance incertaine sur la tradition royale, réparer leur crime en faisant régner celui dont ils avaient tué le père. La réussite partielle de Chaumette compromit tout. Robespierre, plus intelligent et doué d'esprit politique, pouvait jouer le rôle d'un Régent.

Non seulement la question du dauphin reste ouverte, mais elle commence maintenant à prendre toute son importance. De nouveaux documents paraissent au jour et M. Lenôtre n'a certainement pas clos ses archives, il nous réserve encore des surprises. Lui à qui l'on aurait pu confier, depuis longtemps, la mission de donner des récompenses aux autres, vient d'en recevoir une fort méritée. L'Académie lui a décerné, le mois dernier, un de ses prix les plus importants. M. Lenôtre n'avait pas besoin de cette marque d'estime pour que l'attention se tournât vers son œuvre historique. La faveur du public ne lui a jamais manqué. Mais cette distinction académique en consacre la valeur.

Robert Bourget-Pailleron.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. RAYNALDY

Des gens extrêmement malveillants dénient à M. Raynaldy toute valeur et même toute existence propre. Des thuriféraires, pas très Parisiens à la vérité, assurent que c'est un grand homme. Il convient de remettre les choses à leur place. M. Raynaldy, qui est un homme de valeur, n'est pas un grand homme. Il n'est pas non plus un simple succédané de M. Loucheur. Il est lui-même. Seulement, M. Raynaldy est ambitieux. Il est désespérément ambitieux. Il est de la race de ces hommes froids, calmes, positifs, mûris dans la médiocrité dorée et la gloire très relative d'un petit chef-lieu, et qu'un feu intérieur dévore, à l'insu des spectateurs de leur morne vie quotidienne.

Les gens qui sont ainsi n'ont pas de raison d'être ainsi. L'ambition est ou n'est pas. Chez M. Raynaldy elle est raisonnée. M. Raynaldy avait deux motifs au moins de conquérir Paris : la fierté de s'être créé lui-même, et le sentiment de sa valeur. C'en était assez. Avocat éminent du barreau de Rodez, il tenta la vie politique. C'était une opération difficile. M. Raynaldy est d'une finesse d'esprit qui confine à l'astuce, et il savait évaluer les conditions du succès avec clairvoyance. Mais il faut d'abord bien situer la position personnelle de M. Raynaldy et celle des électeurs ruthénois. L'Aveyron est un département catholique. De tendance démocratique, pauvre, dur, il luttait, entre la misère qui est l'apanage des oppositions sans espoir, et la fidélité têtue et très noble à sa foi profondément enracinée. Ah! s'il avait pu concilier cette foi avec la faveur profitable du régime, le double bénéfice du salut éternel et des

pompes modestes de Satan : je veux dire un Satan de Rodez! Le cardinal Bourrat apporta à Rodez, dans les plis de sa soutane de pourpre, le royal cadeau de cet évangile nouveau. D'une poigne rude, l'ami de Jules Simon balaya la réaction. Il ne permit pas de voter à gauche : il l'ordonna, sous peine de damnation. En 1893, les hommes de droite jonchaient l'arène politique, et le prélat, du fond de son palais restauré, qui avait abrité naguère les rêves grandioses du préfet d'Estournel, put se dire qu'il avait vraiment donné sa voie et rendu la vie à l'Aveyron. M. Raynaldy avait goûté cet évangile. Il suffit de le voir et de le connaître pour comprendre que c'est un homme qui aime jouer sur les deux tableaux. L'Aveyronnais est prudent, tenace, un peu dissimulé, jamais nettement d'un côté ou d'un autre : M. Puech, qui a importé à Paris les plus subtiles traditions de la politique aveyronnaise, en est le plus intéressant exemple. M. Raynaldy était donc catholique. Il était républicain. Mais l'affaire du cardinal Bourrat se gâtait. L'illustre théologien était mort. Ses successeurs s'apercevaient que le conflit de l'Eglise et de l'Etat n'est point une chose spécifiquement aveyronnaise. Le parti radical, qui montait au pouvoir, était anticlérical par doctrine. La violente persécution religieuse, depuis 1900, classe de nouveau les forces politiques en présence. Les catholiques de l'Aveyron étaient devenus républicains : ils le demeurent tout en redevenant réactionnaires. Tout était à recommencer, et le cardinal n'avait rien gagné. Du moment que la République, c'était la lutte contre l'idée catholique, il était difficile à des catholiques d'être dans la majorité. Républicains, les élus aveyronnais rentrent dans l'opposition.

M. Raynaldy, lui, ne se le tint pas pour dit. Son esprit avisé s'usa à la solution de l'impossible problème. Il fut candidat de gauche contre des républicains avérés, et ne voulait cependant point être anticlérical essentiellement. Il faisait dire aux catholiques qu'il était des leurs : ce ne fut pas assez pour qu'il pût jamais déraciner M. Gaffier, ni pour qu'il pût battre à Rodez-Ville, l'excellent docteur Augé. Seulement, lorsqu'on vota à la proportionnelle, la gauche avait un quotient. Ce fut M. Raynaldy qui l'obtint. Il était à la fois le plus intelligent et le plus capable. Les modérés avaient la candeur de compter sur lui. Et les radicaux sentaient bien qu'il n'avait point la possibilité de les trahir; que c'était lui qui irait le plus loin, avec lui que le parti, décimé, reprendrait du poil de la bête.

Liste contre liste : M. Raynaldy était définitivement situé. Il ne faudrait pas croire qu'il eût choisi par goût la société de la Loge, et même, en 1924, avalé sans grimace la pilule amère du cartel. Certains le disent peu franc, et voient une hypocrisie peinte dans la protestation de foi catholique qu'il fait dans l'intimité. Quant à nous, nous jurerions qu'il

est sincère comme tous les vrais Aveyronnais, et que, dans le secret de son âme, il a peur de l'enfer. C'est la nécessité qui le condamne à une certaine duplicité apparente, qui aggrave son attitude physique, embarrassée et réticente. D'autre part, un juriste de sa valeur, d'esprit aussi clair, et d'intelligence aussi nette, aussi rudement pratique, ne saurait goûter la confusion et le désordre, ni souhaiter le triomphe de la démagogie incohérente et inculte. Cela ne veut pas dire que M. Raynaldy, ayant choisi par intérêt et par besoin plutôt que par goût, ait finalement lutté sans passion.

Cet homme, brûlé d'ambition, nourrit dans le mystère de son cœur une rancune terrible contre les hommes dits « de droite » et contre leur clan un peu fermé. Seules, les psychologies puissantes et troubles, évoquées çà et là dans l'œuvre de Mirbeau, mettraient sur la voie de ces mouvements secrets de l'âme. Il faut aussi, pour comprendre ces haines — souvent décisives, — savoir ce que la vie de province renferme d'âpreté tenace dans les rivalités sociales, poursuivies de génération en génération.

M. Raynaldy est d'une extraction modeste. Il n'appartient pas et ne saurait appartenir à la société ruthénoise, à laquelle il s'était juré de démontrer sa valeur. Certains estiment qu'à ce moment, un geste opportun de hautes personnalités eût effacé des souvenirs beaucoup plus amers que des divergences politiques; alors M. Raynaldy aurait pu constituer, enfin, l'aile gauche du grand parti républicain national dans l'Aveyron. A-t-on obéi à des considérations traditionnelles plus fortes que l'intérêt de la pauvre politique? A-t-on estimé au contraire que M. Raynaldy, en dépit de son attitude politique personnellement modérée, était à jamais le prisonnier de la gauche aveyronnaise? Son amitié avec M. Colrat était notoire. Mais il n'alla pas plus loin. Le fossé se creusa de plus en plus. M. Raynaldy est un silencieux, un peu, comme on dit, en arrière de la main. Je ne lui ferai pas l'injure de prétendre qu'il peut entrer de la haine dans l'âme des dévots, mais son cas n'est inaccessible ni à l'amertume du dépit, ni à la vindicative rancune.

Jamais cet homme clairvoyant ne s'était séparé du Bloc national. Il était à la gauche du Bloc national, il avait voté la reprise des rapports diplomatiques avec le Vatican, et s'était associé à la politique nationale. Il avait su garder tous les contacts utiles, et il n'était pas impossible, étant donnée sa valeur reconnue, qu'on lui offrît un portefeuille. On dit que le général de Castelnau ne s'employa pas pour le lui faire avoir. Ce détail expliquerait encore, en partie, que M. Raynaldy eût décidé de jouer l'autre carte. Il expliquerait aussi le caractère farouche, atroce, inexpiable, qu'a pris la lutte politique dans l'Aveyron, l'échec du général, poursuivi, traqué, avec une férocité sans répit, et la haine injuste qui a

présidé, sans pitié, à l'exécution sans phrase, par la majorité, de ce pauvre M. Roquette. Ce fut le dernier épisode de ce drame, fertile en dessous tragiques, et qui eût passionné Balzac.

M. Raynaldy opta donc pour les gauches, un peu avant les élections. Mais prudemment, il choisit comme chef de file M. Loucheur, et fixa son regard sur l'étoile de M. Briand. Cette dualité est bien encore dans sa manière : car il abandonnait M. Poincaré tout en se rapprochant de lui, puisque M. Loucheur, on s'en souvient, fit partie du cabinet remanié.

Dans la Chambre nouvelle, où M. Raynaldy revient comme élu du cartel, le cœur gros de vengeance, on constitua la gauche radicale, qui fut en réalité le groupe Loucheur. Ce fut donc le groupe Raynaldy. Et si M. Loucheur n'entra pas dans le cabinet, M. Raynaldy y entra. Il y est. Il prend des conseils prudents de ses grands chefs, et de lui-même. Et de quoi demain sera-t-il fait pour lui? M. Loucheur est homme de ressources. Et M. Raynaldy pareillement.

★★★

Jeune musique française : « Salade, les Biches, les Fâcheux. »

La critique vient d'être soumise à une rude épreuve. Sous l'avalanche musicale du mois de juin, les uns perdirent la tête, et, pour sauvegarder du moins leur quiétude, furent amis de tout le monde, du *Mercure* de Satie comme des *Fâcheux* d'Auric, du *Train bleu* de Milhaud comme de *Salade* du même, des *Roses* de Sauguet comme des *Biches* de Poulenc. D'autres, non sans courage, haussaient les épaules, mais avec une continuité qui n'est pas moins suspecte que la flatterie. Le plus malin stratège — car il y a une stratégie de la critique musicale — s'évertuait, dans le temps même qu'étaient présentées ces partitions, à dévoiler, en trois articles de quatre colonnes, les beautés les plus secrètes du fox-trott *Can you forget* et de la « fascination gramophonique » (*sic*). En réalité, il n'importe à personne que tel critique aime ou n'aime pas les nouveaux ballets, mais c'est trop ingénument faire preuve d'indifférence foncière à l'endroit de la musique française que de ne pas même s'interroger sur sa destinée à l'occasion d'œuvres aussi riches de sens, et de passer outre après trois révérences ou trois injures.

Quelque sentiment que l'on professe à l'égard de Milhaud, de Poulenc et d'Auric, il n'est pas un critique musical digne de ce nom qui ne soit contraint de prendre conscience des données nouvelles qui ont pris place dans notre esthétique musicale. Que l'on invec-

tive contre elles, c'est un droit strict. Que l'on nie leur existence, c'est mauvaise grâce, surdité, ou l'une et l'autre. Aussi bien ces données n'ont-elles pas surgi à l'improviste, et nul censeur ne peut invoquer la surprise. Elles sont le fruit d'une réaction décidée, et déjà longue, contre l'impressionnisme, et les voici qui trouvent aujourd'hui une forme, sinon parfaite, du moins remarquable en trois musiques de ballet dont l'une, *Salade*, a relevé le niveau des soirées de Paris à la Cigale, dont les deux autres, *les Biches* et *les Fâcheux*, ont été dansées par les Ballets russes.

On lisait dans le programme des Soirées de Paris :

« La suite de spectacles que nous présentons au public est le résultat de patients efforts et de l'heureuse réunion des volontés les plus diverses. Danse, peinture, musique et poésie tendent à révéler, chacune de son côté, la nouvelle âme et le plus jeune visage de notre France. Notre but a été de faire conjuguer leur effort. »

Si l'intention était louable, le « jeune visage », au lieu de caresses, a reçu, pendant les quarante séances où il s'efforça de sourire, tant de pavés de l'ours qu'on a pu hésiter, certains soirs, à lui donner le baiser de paix. Mais avec *Roméo et Juliette* qui ressortit à la chronique dramatique, et avec *Salade*, le vrai visage s'est découvert.

Salade est un ballet en deux actes où le chant se mêle à l'orchestre. La proportion des passages chantés est considérable, car, si l'on feuillette la partition que vient d'éditer Heugel, on constate que, sur trente-cinq scènes que compte l'ouvrage, six seulement, et fort courtes, sont purement orchestrales. Le chant lui-même alterne avec un parlé d'une très habile complexité métrique, que soutiennent les instruments de la batterie. Ce système est adopté dès la première scène, dans l'intention, non douteuse, de délimiter dès l'abord le plan technique dans lequel se meut la musique.

C'est une heureuse chance pour celle-ci que l'intrigue soit si embrouillée (de là le titre) et la chorégraphie si monotone dans sa trépidation incessante que l'attention aussitôt se lasse. Les auditeurs avisés ont fermé les yeux et se sont laissé emporter par un courant d'eau écumante mais pure. Le rythme frénétique y triomphe non pas divaguant, mais solidement conduit par la poigne ferme qui créa *Protée* et *les Choéphores*. La dissonance n'y est point du tout agressive : elle n'a pour objet que de souligner la dureté anguleuse des rythmes : la marche française des soldats qui ouvre et parcourt le second acte en est l'exemple le plus caractéristique. La pseudo-bourrée, très française aussi, qui accompagne l'entrée de Rosette à la cinquième scène du premier acte, et les mouvements de tango et de maxixe à la quinzième scène du second ne se recommandent pas moins à l'attention des musiciens par la sûreté de leur frappe à l'emporte-pièce.

Si la puissante verve de Milhaud est ici sérieusement contrôlée, la grâce de Poulenc l'est également dans ces *Biches* qui veulent plaire

et qui y réussissent sans effort. On se méprend sur le sens réel de cette partition quand on y veut retrouver la muse perverse du dix-huitième siècle et les couleurs de Marie Laurencin. La musique est éloignée, autant qu'il est possible, non pas de la sensualité, qui joue franc jeu, mais de l'ambiguïté libertine. Sa fraîcheur et sa facilité ont le charme de la vraie jeunesse. La richesse mélodique y est si réelle que le musicien lance dans son prélude des motifs qu'il aura la coquetterie de ne pas reprendre dans les développements ultérieurs, tel le thème initial, sinueux et mélancolique, qui ne compte pas moins de douze mesures, et qui ne reviendra plus sinon en sporades à peine perceptibles. En même temps, l'unité de ton (je prends le mot en son sens littéraire) est très clairement marquée : dès l'ouverture, des tours de phrase apparaissent dont on retrouvera les échos dans l'œuvre entière, tour ondoyant, en volutes légères qui se replient sur elles-mêmes et donnent sa véritable marque au style de Poulenc.

L'ensemble est formé par une suite de morceaux de coupe quasiment classique. Un Rondo, en style populaire français, rassemble des mouvements variés d'une extrême élégance. Pour la Chanson dansée, des chanteurs sont mêlés à l'orchestre et pendant que bondissent trois athlètes bleus au milieu des biches roses ils chantent une chanson d'allure populaire. Populaire, mais non populacière, ni faubourienne, et Schlœzer semble être dans la vérité quand il écrit : « La grande difficulté et le danger pour Poulenc est que sa musique est essentiellement aristocratique ; c'est un art de cour, en somme, qui, de par les circonstances, se trouve obligé de se tourner vers les masses. » On en a aussitôt la preuve dans l'Adagietto, dont la grâce élégiaque et la souplesse mélodique sont vraiment d'un maître. Après le Jeu bigarré, le rag-mazurka, scherzo à thème classique, fait apparaître une teinte moderne en des rythmes marqués qui se soutiennent sans défaillance pendant dix pages entières : véritable musique de danse qui dicte impérieusement aux danseurs tous leurs pas et toutes leurs attitudes. Jusqu'à la fin, sous son apparente nonchalance, le musicien se plaît à répandre son charme mélodique, dans l'Andantino où alternent les phrases sinueuses et les thèmes linéaires, dans la nouvelle Petite Chanson dansée, à la française, qui se rattache aux formes mélodiques du Jeu, et dans le finale qui résume, sous la variété des rythmes, l'unité de l'inspiration. Il est sûr que Poulenc, en son âge mûr, écrira des œuvres dont la matière pourra être plus personnelle, mais il ne dévoilera pas plus clairement l'exquise finesse de sa sensibilité qui mêle le bondissement au rêve et l'élégie à la joie.

Les Fâcheux forment avec *les Biches* un contraste, moins frappant peut-être qu'on ne s'est plu à dire. On a rappelé le joli mot de Cocteau : « *Biches* de Poulenc enlace des initiales et *Fâcheux* d'Auric les grave rageusement, au canif, dans l'écorce. Chez l'un la beauté patine. Chez l'autre, elle se cabre sur du verglas. » Cela est bien dit, mais un peu vite pensé pour l'amour de l'antithèse. Il n'y a pas

l'ombre de rage dans *les Fâcheux;* il n'apparaît pas que la musique se cabre, car elle va d'un train si soutenu que c'est l'aisance de la course, et non la soudaineté des sursauts, qui en fait le prix. Si elle est moins femme que celle des *Biches*, elle veut aussi, certes, plaire (preuves à foison : musique pour la danse de Lysandre, pour les joueuses de volant, pour les joueurs de boule, pour Orphise et pour Éraste, pour le nocturne poétique de l'Élégant), mais elle plaît par d'autres moyens, par cette saveur que Roland-Manuel a très heureusement qualifiée de gauloise. Elle s'inspire de quelques airs anciens où les érudits ont reconnu une forlane jadis insérée par Campra dans l'*Europe galante;* elle en accuse, par des accents ingénieusement distribués, la verdeur française ; elle réussit, par la vertu de l'intelligence créatrice, à traduire, sans pasticher, l'esprit même de la comédie de Molière dont la verve drue s'accommode parfaitement des acidités harmoniques, comme elle s'accommode, le mieux du monde, du décor de Braque. La trame est solide et serrée. Dans l'orchestre équilibré se juxtaposent des couleurs pures et tranchées et la continuité du rythme entraîne d'un seul élan tout l'appareil sonore depuis l'ouverture lumineuse jusqu'au final polyphone.

Avec cette partition bien corsetée, dont les mouvements mesurés gardent leur entière liberté d'allure, Auric musicien a donné raison à Auric théoricien. Il a précisé et réuni, pour lui-même autant que pour nous, les plaisirs épars d'une esthétique nouvelle qui se garde des précipices qu'elle côtoie en n'abandonnant jamais la route de la plus authentique tradition. Tradition qui marche, mais tradition, et française. Il est impossible de ne pas répéter ce mot, que l'on a déjà multiplié dans ces brèves analyses, pour la raison qu'il est le seul à rendre compte de la qualité essentielle d'un art décrié par ceux-là mêmes qui devraient être les plus ardents à en soutenir l'esprit. *Salade*, *Biches* et *Fâcheux* veulent retrouver, et retrouvent, sous la vêture de leur époque, les vestiges classiques. C'est ce que les théoriciens appellent « l'art dépouillé ». Là-dessus pleuvent les quolibets faciles : dépouilles de l'art, art dénudé, « ce n'est rien ». Si cette opinion, dégagée de la mauvaise humeur, a quelque sens, ce ne peut être que dans la mesure où elle compare la simplicité des moyens nouveaux à l'abondance ou à la subtilité que déployèrent les disciples de Wagner, de Rimski, de Debussy ou de Ravel. Mais en art, et quel que soit cet art, ce ne sont pas tant les moyens qui importent, que l'élan esthétique. Celui-ci est net, précis, impérieux. On aura beau se boucher les oreilles : il a sa place maintenant marquée dans l'histoire de la musique, au point qu'une œuvre comme le *Train bleu*, inférieure par son contenu musical, acquiert, par son propos obstiné à n'employer que des teintes plates et à ne dessiner que des lignes bien accusées, la valeur d'un *geste esthétique* que n'auront jamais des œuvres plus délicates ou plus riches comme on a pu en entendre cet hiver à l'Opéra-Comique ou à l'Opéra. Pour l'avoir

aussitôt compris, André Messager, qui a tenu à diriger lui-même *les Biches*, *les Fâcheux* et *le Train bleu*, a droit à la reconnaissance de la jeune école française.

André Cœuroy.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Avant la conférence de Londres. Le « malentendu » de Chequers. — *Le gouvernement britannique expédie les lettres d'invitation à la conférence de Londres, en considérant comme des faits acquis à l'entrevue de Chequers l'acceptation sans réserves du plan des experts, la nécessité d'un accord nouveau avec le Reich sur les dispositions considérées comme sortant du cadre du traité de Versailles, la fixation d'une date prochaine pour la cessation de l'occupation économique de la Ruhr et la renonciation à toute sanction*, (3 *juillet*).

L'émotion est vive dans les milieux parlementaires de Paris. M. Herriot est forcé de déclarer qu'il n'a jamais donné son approbation à ce programme. Il obtient que, le 8 *juillet, jour où le Sénat doit discuter la politique étrangère, M. Macdonald vienne à Paris, afin de régler le « malentendu ». L'entrevue, laborieuse, aboutit à la rédaction de la note commune du* 9 *juillet qui, évitant d'aborder le fond du débat, renvoie les difficultés à la conférence du* 16.

France. — *Les commissions de la Chambre des députés élisent leurs présidents. M. Vincent Auriol est élu président de la Commission des finances, M. Maginot est élu président de la Commission de l'armée contre M. Paul-Boncour* (1er *juillet*).

Le même jour, le général Sarrail est rappelé à l'activité.

— *Lettre du cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, à Mgr Ruch, évêque de Strasbourg, à propos de l'introduction des lois laïques en Alsace, où l'émotion est considérable* (2 *juillet*).

— *Après plusieurs séances tumultueuses, la Chambre des députés vote le projet d'amnistie. M. Caillaux est amnistié par* 309 *voix contre* 207, *M. Malvy par* 338 *voix contre* 149 (13 *juillet*).

Angleterre. — *Le Comité de défense impériale donne un avis défavorable à la construction d'un tunnel sous la Manche* (1er *juillet*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31145.